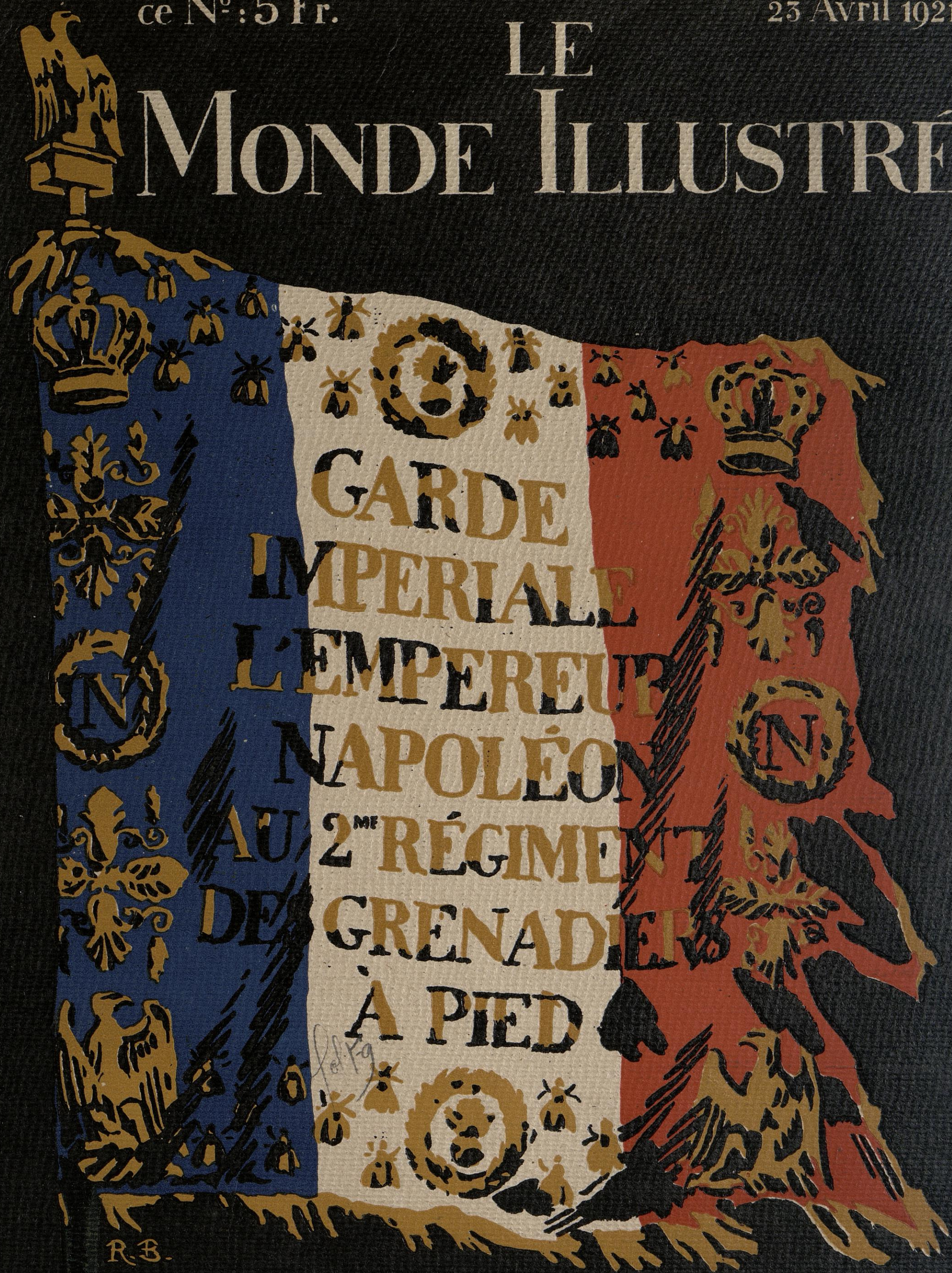


ce N° : 5 Fr.

23 Avril 1921

LE MONDE ILLUSTRÉ



CENTENAIRE DE NAPOLEON

PARFUMS
PRODUITS DE BEAUTÉ
exiger sur chaque article
le Prénom et date de fondation 1917.

ERNEST COTY

EN VENTE PARTOUT
GROS:
8^{me} Rue Martel, PARIS.

Dans tous les Cafés, demandez un

L I L E T

QUINQUINA au VIN BLANC du pays de SAUTERNES

10 Grands Prix - LILLET Frères, PODENSAC (Gironde)

PICCALILLI
Moutarde

"GREY-POUPON"

Le Roi des
CONDIMENTS

AU BON MARCHÉ PARIS

Maison A. BOUCICAUT

Mardi **26 AVRIL** et jours suivants

TOILETTES d'ÉTÉ et de CAMPAGNE

Bains de Mer, Articles de Sport et de Voyage

Succursale à VICHY ouverte toute l'année

PRIX TRÈS AVANTAGEUX

Succursale au CAIRE (Égypte) ouverte toute l'année

LA REVUE COMIQUE, par Jehan Testevuide



Sous la présidence d'honneur du Petit Caporal, le Monde Illustré organise un grand concours de beauté exclusivement réservé : 1° aux six maréchaux de France en exercice ; et 2° aux 35 maréchaux de deuxième zone nommés par Le Journal. L'heureux lauréat du concours aura le droit d'épouser la reine des reines de province. Les époux recevront comme cadeaux de mariage, Lui, un bâton de maréchal, Elle, un sceptre, Elle et Lui, le Bébé primé du concours du Matin, et tous les trois ensemble un abonnement de six mois au Monde Illustré.

POGNON
LA BOUGIE IDÉALE
H. TRENTÉLIVRES & C^e Fabricants - PARIS

*** Pour avoir toujours
du Café Délicieux ***
Torréfaction parfaite - Arôme concentré - Supériorité reconnue

CAFÉS MASSET
BORDEAUX

Grande Cafétérie MASSET
128, 140, 142, Rue Ste-Catherine - BORDEAUX

Spécialités dans toute la France, FRANCO port et emballage, contre mandat-poste, par colis postaux de 22, 250 et 500 g.
Prix-Souvenir des Cafés Masset en Torréfaction, sans frais, à toute demande.

BORDEAUX - MARSEILLE

Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Etablissements JAMET-BUFFEREAU
96, Rue de Rivoli, PARIS
LYON - NANCY - NÎME - BRUXELLES

Pour AVOIR de BELLES et BONNES DENTS
SERVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

DEPURATIF BLEU
aux Sucres de Plantes

C'est la Guérison
de tous les Vices du Sang,
de l'Eczéma,
de la Constipation, Congestion, Rhuma-
tisme, Arterio-Sclérose.

Nettoie : les Reins, le Foie, la Vessie.
Fortifie : l'Estomac, les Bronches.
Soulage : le Cœur.

Chasse : la Bile, les Humeurs, l'Acide Urigue.
SAUVEUR des Maux de la FEMME.
5 fr. Pharm. - Cure 4 flac. 20 fr. mandat.
BRELAND, Pharmacien, 31, rue Antoinette, LYON

ANTICOR-BRELAND ENLÈVE LES CORPS 2 fr. 25

N'ACHETEZ MONTRE
BIJOU ni ORFÈVRE

sans consulter le Catalogue
de **G. TRIBAUDEAU**

Fabrique à BESANCON
expédié franco sur demande.
La plus ancienne et la plus
importante Fabrique Française
vendant ses produits
directement à la clientèle.

1^{er} PRIX - 25 MÉDAILLES D'OR
au Concours de l'Observatoire de Besançon.

SEINS
développés, reconstitués,
raffermis en deux mois par les

Pilules Orientales

Soul produit qui assure à la femme une
poitrine parfaite sans nuire à la santé.
Le flacon av. notice, 11.90 200 cont.
mandat ou 12.20 contre remb.
J. RATIE, ph^{ie} 45, rue de l'Éclairer, PARIS.
Cesph, Ph^{ie} A. Jussé - Bruxelles, Ph^{ie} St-Michel.

COEUR DE FLEURS

PARFUM

ENIVRANT CAPTIVANT
Maurice Bertin Paris

N'ABIMEZ PLUS VOS MURS

TENTURES etc. avec les adhésifs et les papiers
SERVIR-VOUS **CROCHET-X**
OU MERVEILLEUX

qui se font sans colle, sans enduit, sans tache, sans
travaux, se retirent sans trace après l'arrachement, sont
à 15 et 25 cm. largeur le crochet Crochet X. Le plus
petit. Anglo-Franco 37, rue d'Angoulême, Paris.

COGNAC J & F MARTELL MAISON FONDÉE EN 1715

PRODUIT NATUREL des Vins récoltés et distillés dans la région de Cognac.

AGENTS POUR PARIS : LAFARIE & C^e



BARCLAY



18 & 20, Avenue de l'Opéra

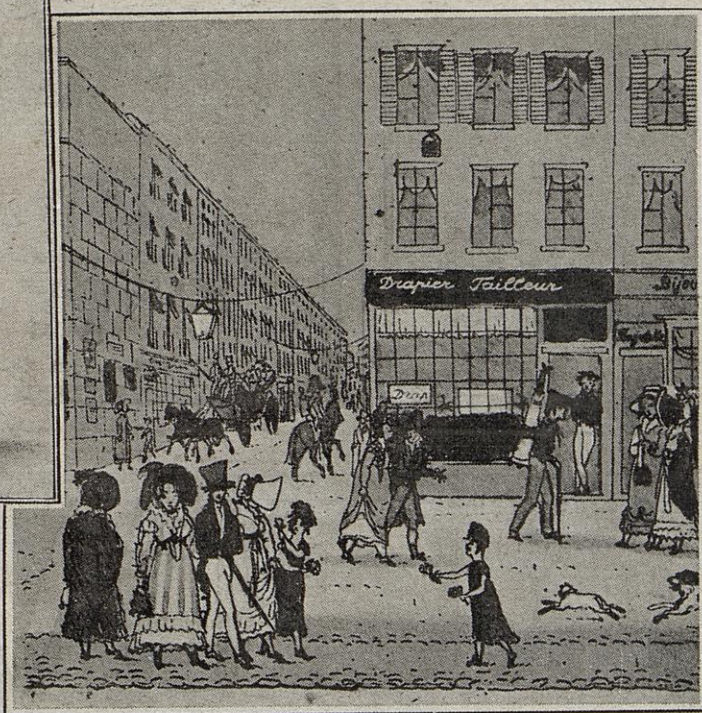
TÉLÉPH. CENTRAL 96-16 & 96-34

PARIS

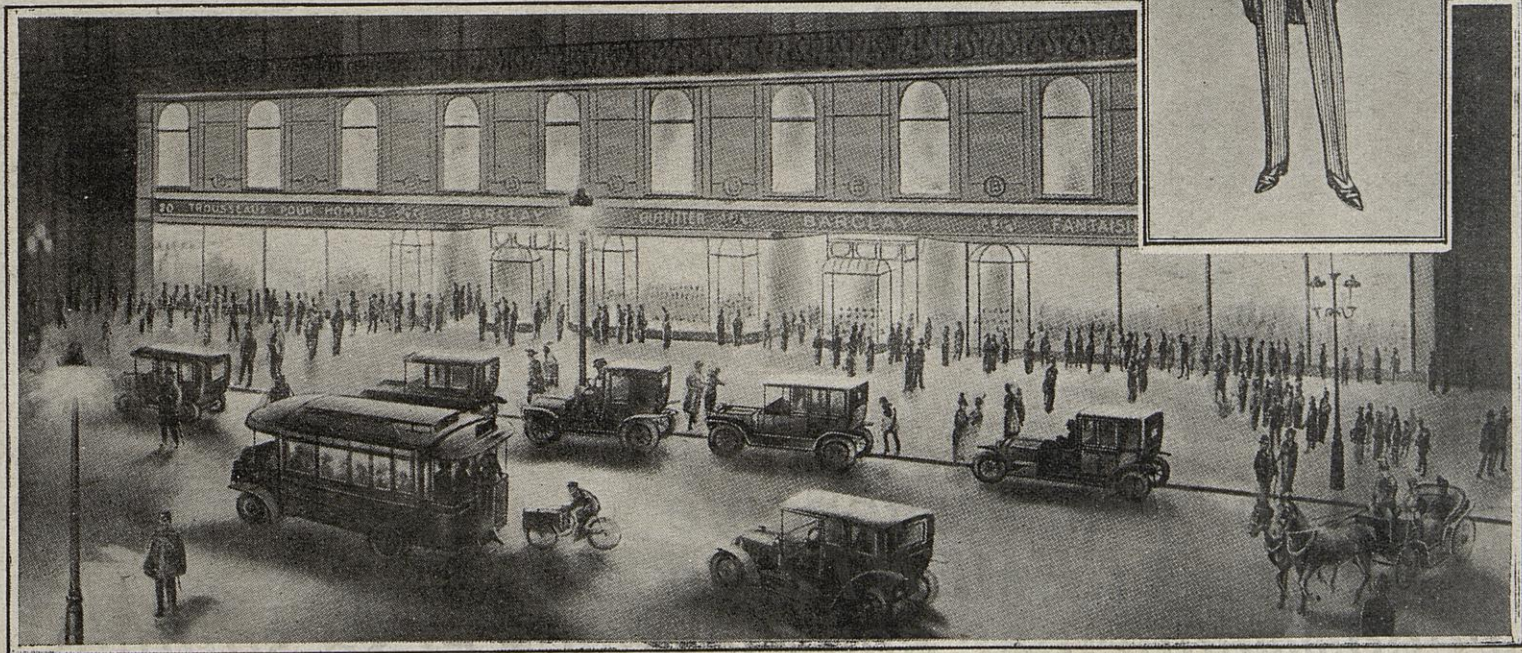
TAILOR



1810



1921



Envoi franco de notre album illustré

ON PEUT 100 FOIS

PRENDRE UNE LAME

LA PLACER DANS SON RASOIR

SE RASER VITE ET BIEN

L'ENLEVER DU RASOIR APRÈS USAGE

LA PLACER DANS SON REPASSEUR "TWINPLEX"

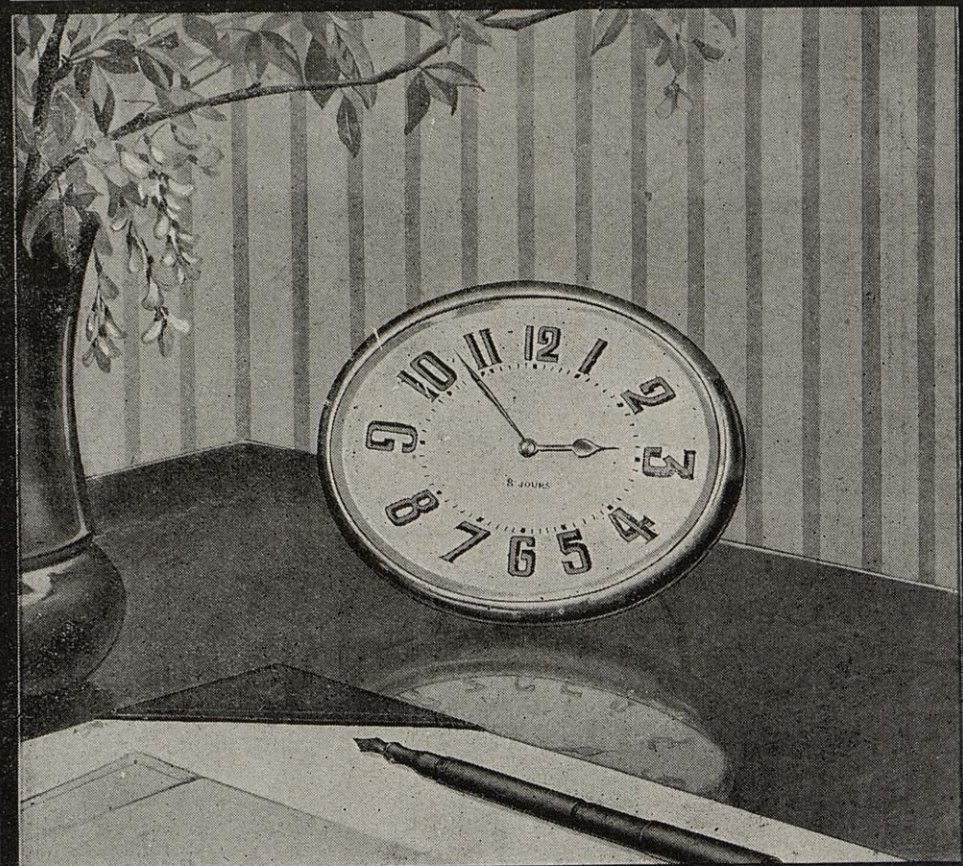
DONNER 5 OU 6 TOURS DE MANIVELLE

LA REPLACER DANS SON RASOIR

ET SE RASER AUSSI BIEN QUE LA 1^{re} FOIS

KIRBY, BEARD & C^o L^d
5, RUE AUBER - PARIS

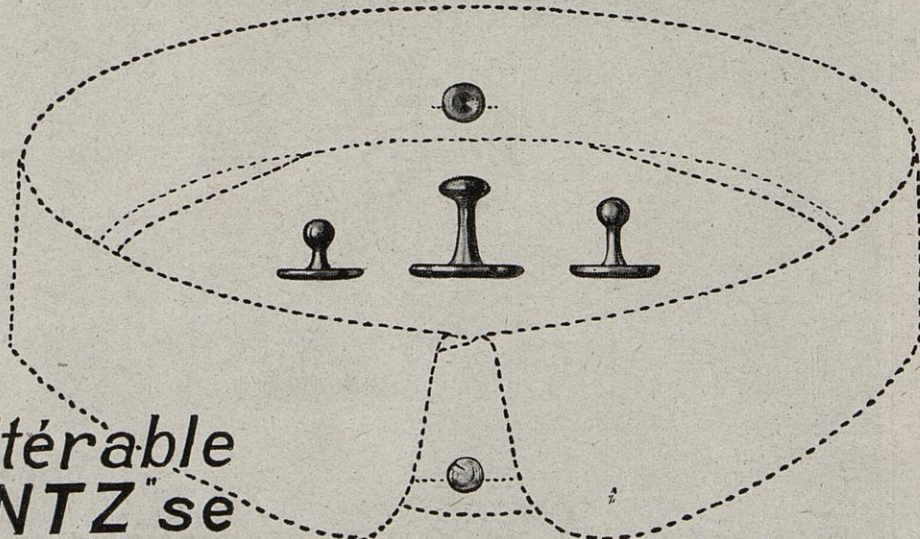
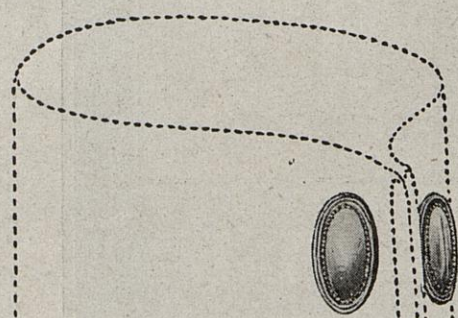
PENDULETTES DE BUREAU



KIRBY, BEARD & C^o L^d
5, Rue Aubert, Paris
MAISON FONDÉE EN 1743

Boutons de Cols
Boutons de Manchettes

KREMENTZ



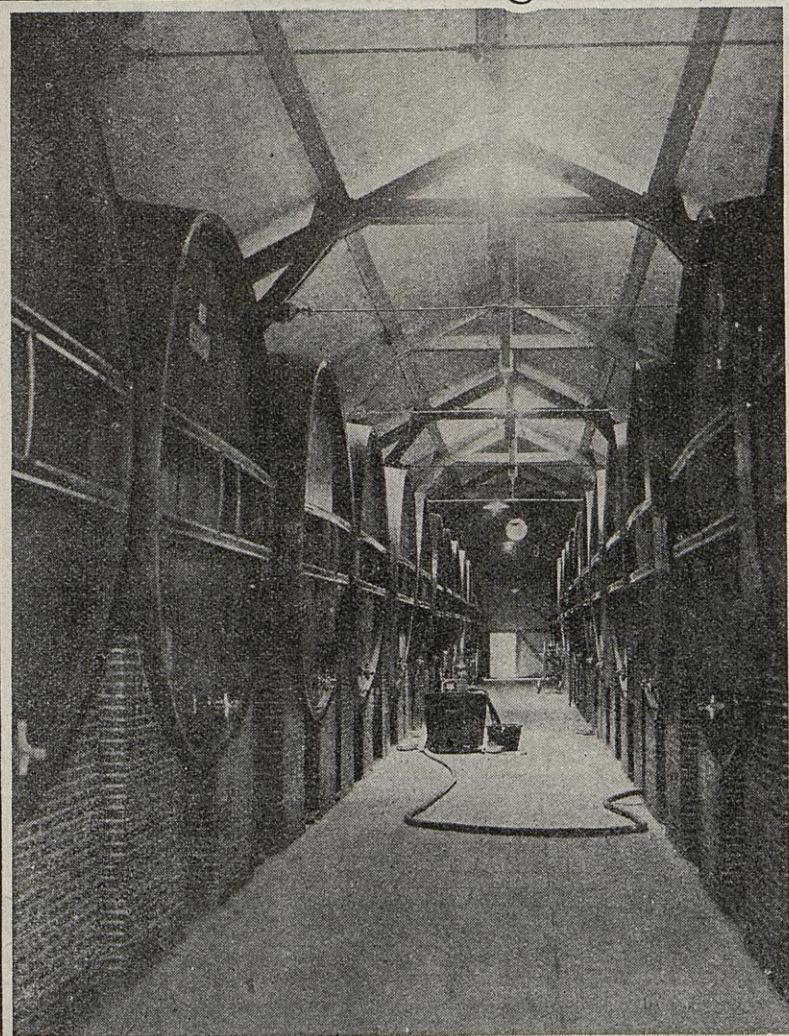
*"...d'un brillant inaltérable
le bouton "KREMENTZ" se
recommande par son élégance et sa solidité ..."*

KIRBY, BEARD & C^o L^d
MAISON FONDÉE EN 1743
5. RUE AUBER. PARIS
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

LES GRANDES INDUSTRIES FRANÇAISES



MAGASIN A VINS



UN DES 12 MAGASINS A "BYRRH"



UN DES MAGASINS A VINS

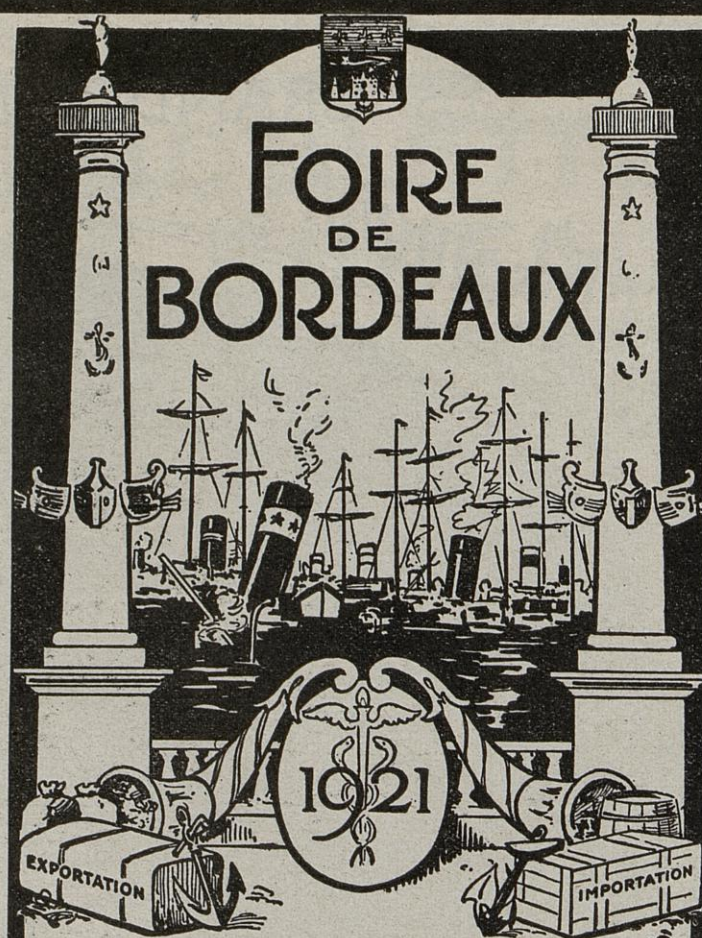
Les vues ci-dessus ne donnent qu'une idée bien imparfaite de l'importance et de l'étendue des établissements du "BYRRH". En effet pour satisfaire à une **consommation annuelle de plus de quinze millions de bouteilles**, des stocks énormes sont nécessaires, étant donné que les vins servant à la fabrication du "BYRRH" ne sont utilisés qu'après plusieurs années de caves.



AGENTS DÉPOSITAIRES
PERRE & BEAUJEU, 20, Boulevard Poissonnière, PARIS

LIVRAISON A DOMICILE

Téléphone : CENTRAL 11-48.



Du 15 au 30 Juin

OUVERTE
AUX

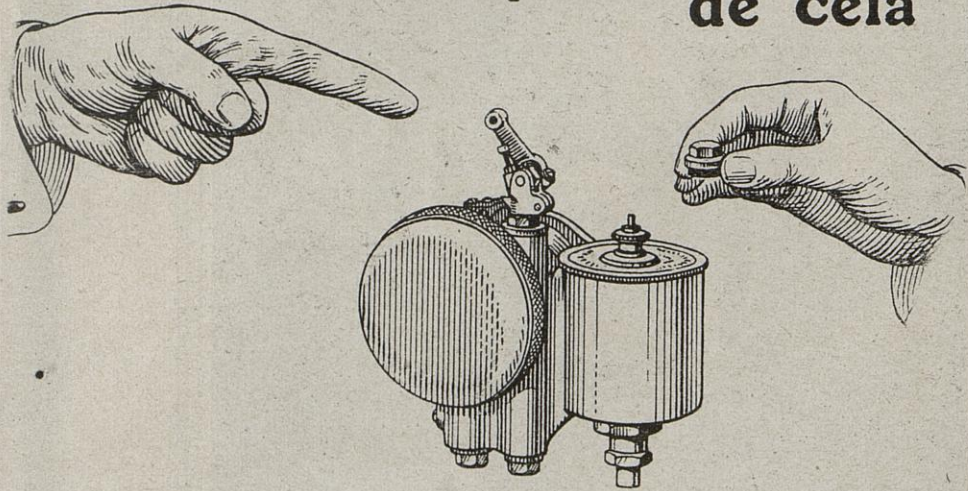
PRODUCTEURS
INDUSTRIELS
COMMERÇANTS
ACHETEURS

Administration : HOTEL-DE-VILLE — BORDEAUX

Agent à Paris :

CHAUMAIS, 37, Avenue Félix-Faure. — PARIS XV^e

Pour assurer le départ immédiat
de votre moteur par temps froid
Posez ceci à la place de cela



sur
votre **Carburateur ZÉNITH**

Le dispositif ZÉNITH de mise en route assure d'une façon certaine le départ immédiat de tous les moteurs. Il s'applique en quelques minutes sur tous les Carburateurs ZÉNITH horizontaux et verticaux. Votre garagiste, votre mécanicien habituel, vous le poseront sur simple demande et pour un prix modique.

S^{ie} du Carburateur ZÉNITH

Siège Social et Usines :

51, Chemin Feuillat, **LYON**

Maison à **PARIS**, 15, Rue du Débarcadère

USINES ET SUCCURSALES :

PARIS - LYON

LONDRES - MILAN - TURIN

BRUXELLES - GENÈVE

DÉTROIT (Mich.) - CHICAGO

NEW-YORK

Publicité G. B. Vie lyonnais



1' ASCOLÉINE RIVIER

**SANS GOÛT DÉSAGRÉABLE
EST TOUJOURS ACCEPTÉE
SURTOUT SOUS LA FORME "COMPRIMÉS"**

TOUTES PHARMACIES OU A DÉFAUT CHEZ M^r HENRI RIVIER PH^{ie} 26, 28 RUE S^t CLAUDE - PARIS

FLORÉINE

* La mission éternelle de la femme est de plaire; elle doit donc faire tout pour acquérir ou augmenter en elle la beauté, promesse de bonheur. * *



* La FLORÉINE, crème de beauté sans rivale, rend douce, fraîche, parfumée la peau des mains et du visage. * * *



* La Crème FLORÉINE donne et conserve au teint la blancheur, la fraîcheur, le velouté et l'incarnat incomparables de la jeunesse. * * * *



* Son invisible présence attire tous les hommages et dégage en même temps qu'un parfum discret, un charme bienfaisant.

Madame !...

*Si vous souffrez de l'estomac ou de l'abdomen
Ou si vous "commencez à grossir", portez
LA NOUVELLE*

Ceinture = Maillot

Docteur CLARANS
- Tissée sur Mesure -



la seule pratique, la seule efficace dans tous les cas de ptose, rein mobile, affections stomacales et utérines, obésité, etc. Souple, légère, ajourée, sans baleines, pattes ni boucles, et ne forme aucune épaisseur, même sous le corset, la Ceinture-Maillot du Docteur CLARANS se moule sur le corps sans se déplacer et sans occasionner la moindre gêne. Elle est particulièrement recommandée aux Dames ne pouvant supporter le corset.

Lire l'intéressante PLAQUETTE ILLUSTRÉE sur les CEINTURES et CORSELETS-MAILLOTS du Docteur CLARANS ainsi que le nouveau Catalogue de SOUTIENS-GORGE, dernières créations, envoyés gratuitement sur demande par

M. C.-A. CLAVERIE
Spécialiste breveté

234, Faubg-St-Martin, PARIS

(au coin de la rue La Fayette) (Métro : LOUIS-BLANC)

en-ville et Renseignements franco par correspondance tous les jours de 9 heures à 7 heures

PAMES SPECIALISTES (Interprètes en toutes langues)

Téléphones : NORD 03-71 et 81-84

C'est sur la bicyclette

Alcyon

que FABER

LAPIZE

GARRIGOU

DEFRAYE

ONT GAGNÉ LE

TOUR DE FRANCE

et ils ne l'ont gagné que lorsqu'ils montaient

— "ALCYON"—

la marque qui crée les champions

Usines Alcyon : Courbevoie. — Agents partout

TALONS CAOUTCHOUC Wood Milne



LES PLUS DURABLES

HOMMES 2 fr., DAMES 1 fr. 50 la paire.
Si vous ne pouvez vous procurer ces talons
chez votre fournisseur habituel, adressez-
vous Rayon n° 17, H. E. Skepper, 103,
Avenue Parmentier, Paris. Joindre mandat
ou timbres poste et donner le tracé de votre
talon pour indiquer la grandeur.

COGNAC OTARD

OTARD-DUPUY & Co

Etablis depuis 1795
dans le Château de Cognac
Berceau du Roi François I^{er}



PERLES JAPONAISES
DE COLLECTIONS

MON HARTOG J^R

5 RUE DES CAPUCINES PARIS

LA PERLE IMITATION "POTIEZ"
EST CELLE QUE L'ON AIME

COPIE DE TOUTS VOS BIJOUX DE TOUTES
VOS PIERRES. LES FAÇONS LES PLUS RICHES

DEMANDEZ MON
CATALOGUE

La Pommade Philocôme Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE !!!

Détruit croûtes, pellioules, pelade, démangeaisons, empêche
les cheveux de blanchir, de tomber, et, sans graisser, les fait
repousser abondants et soyeux après la 3^e fric. France et Etranger,
4 f. 90 fco. les six pots 25 f. 70 c^{te} remb^t 26 f. 40 Dép^t s^{te} Phie et Par^{is}
Adr. command. Laboratoire GRANDCLÉMENT à ORGELET (Jura) France.



OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Toilette intime

Pour conserver sa **SANTÉ** et sa **BEAUTÉ**
TOUTE FEMME doit faire usage
du **PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE L'**

ANIODOL

Souverain contre tous Malaises périodiques.
Préserve et Cure
des **MALADIES INTIMES**: Pertes. Métrites.
Salpingites, Fibromes, Cancers, etc.

DÉSODORISANT PARFAIT

Ttes Phies. Prix: 6 fr. le flacon pour 20 j^{rs}.

225 FR. BICYCLETTES 225 FR.
Modèle 1921 neuves garanties. Course 250 fr. Cadres
route 95 fr. Dame 105 fr. Course 105 fr. Pneus
neufs dep. 14 fr. Freins 10 fr. Chambres 4.50. Prix
spéc. val. pr le mois cour. Fabrique Cycles, 83, Fg
Montmartre, Paris. Maison ouverte dimanc. et fêtes.



EVERITE ARDOISES

POUR TOITURES
60X60 & 40X40
EN



EVERITE
COMPOSÉ DE
FIBRES D'AMIANTE
ET CIMENT

Demandez Prix & Catalogue

Dépôt EVERITE
11, Avenue de Paris - PLAINE S^t DENIS

Villacabras La REINE des Eaux Purgatives
PARCE QUE NATURELLE



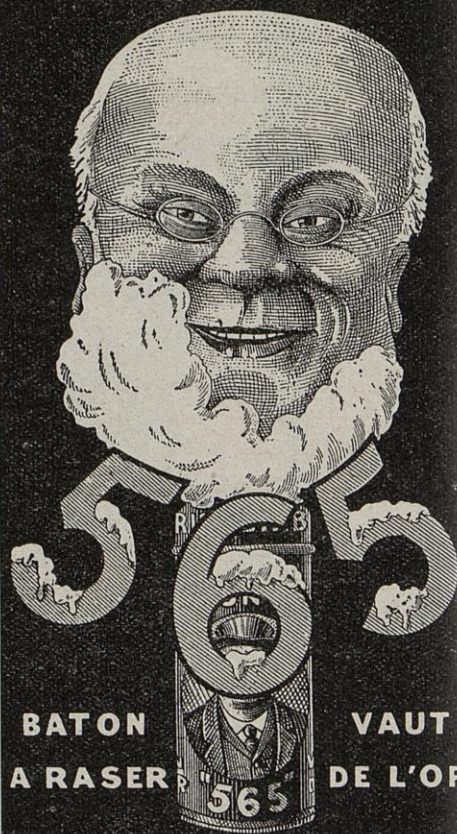
un cointreau

TRIPLE-SEC

ANGERS



JUCUNDUM



BATON

A RASER

VAUT

DE L'OR

MAURICE BERTIN
PARIS

Piolet SAVON ROYAL
de THRIDACE
PARIS SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins d'Hygiène de la Peau et Beauté de l'Etat

PARIS HOTEL LOTTI
"L'HOTEL ARISTOCRATIQUE"
Rue de Castiglione, Tuilleries

Splendeur de la Chevelure
Fluide d'Or
LOTION A L'EXTRAIT DE CAMOMILLE OZONIFIÉ
Donne à la Chevelure les colorations
blondes les plus délicates.
Ce produit n'est pas une Teinture
J. LESQUENDIEU. PARFUMEUR. PARIS



LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3305. — 65^e Année.

SAMEDI 23 AVRIL 1921

Prix de ce Numéro : 5 fr.



J.-D. INGRES. — NAPOLÉON EMPEREUR.

Esquisse, du portrait destiné au Corps Législatif, actuellement aux Invalides. — (Dessin inédit. Plume et lavés (1806). Coll. de Mme Henri Lejuel.)

NOTRE MAÎTRE NAPOLEON

Par HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française.

J'E sortais de la salle de la Société de géographie, boulevard Saint-Germain, où Louis Madelin avait parlé de Napoléon, chef de gouvernement. J'allais rue Garancière, derrière Saint-Sulpice, rendre visite à mon éditeur.

Là, dans un immeuble paisible, entre une rue presque déserte et des jardins, se perpétue la passion des livres et s'élabore leur destinée. Il est rare que l'on n'y rencontre pas quelque auteur préoccupé du sort de ses ouvrages parus ou à paraître. Jadis c'étaient l'élégant et docte Vandal, le grave Thureau-Dangin, Melchior de Vogüé à la silhouette jeune et au visage tourmenté, le marquis Costa de Beauregard pliant avec grâce sa haute taille pour ne pas en accabler son interlocuteur. Aujourd'hui c'est Bourget attentif à toutes les manifestations de la pensée, ou c'est Barrès pressé comme si la journée allait finir sans qu'il l'eût suffisamment employée, ou M. de la Gorce, un peu courbé, suivant en lui-même son grand ouvrage sur la vie religieuse pendant la Révolution, ou les jeunes, les nouveaux, gais, ardents, agités, apportant des projets bouillonnants, les frères Tharaud, Henri Massis, Gaston Chérau, Louis Gillet, Edmond Jaloux, et tant d'autres qui portent l'avenir. C'est une bonne maison française : dans le corridor une plaque de marbre rappelle les noms des trois membres de la famille Plon-Nourrit qui furent tués au front.

Dans la petite salle réservée aux services de presse, je trouvais ce jour-là mon maître et ami Paul Bourget signant des exemplaires de son dernier roman, *l'Ecuyère*, tout en causant politique extérieure avec Maurice Barrès. Il pouvait accomplir avec agilité ce double exercice d'écriture et de conversation, et il définissait avec force le danger que représentait l'unité allemande.

— D'où venez-vous avec cet air exalté ? me demanda Barrès qui, d'un regard, avait deviné mes préoccupations.

— D'entendre parler de votre professeur.

— Professeur de quoi ?

— D'énergie. Madelin ressuscitait Napoléon.

Bourget posa la plume et se tourna vers nous :

— Napoléon ne peut pas être ressuscité, pour la raison qu'il

n'est point mort. Nous situons dans le passé un Richelieu, un Colbert, un Sully. Mais Napoléon, comme dit Taine, est hors ligne et hors cadre.

— Précisément, expliquai-je, ses préfets avaient l'impression de sa présence réelle dans leur cabinet.

— Nous l'aurons ici tout à l'heure.

— Je ne passe guère de jour, déclare Barrès, sans relire quelque page du *Mémorial* ou de la Correspondance.

En effet, je me souviens d'avoir remarqué, boulevard Maillot, derrière le fauteuil où il s'assied pour écrire, la grande édition de cette correspondance à portée de la main.

— C'est dans le *Mémorial*, je crois, que figure la fameuse phrase sur le travail, citée par Madelin tout à l'heure : « Le travail est mon élément ; je suis né et construit pour le travail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai connu les limites de mes yeux ; je n'ai jamais pu connaître celles de mon travail. »

— Il n'exagérât nullement, comme on pourrait sottement le croire, reprend Bourget dont la mémoire est prodigieuse et ne s'exerce que sur des lectures de choix, Rœderer disait de lui : « Il peut passer dix-huit heures de suite au travail, à un même travail, à des travaux divers. Je n'ai jamais vu son esprit las... » Lui-même expliquait que les divers objets et les diverses affaires étaient casés dans sa tête comme dans une armoire. Quand il voulait interrompre une affaire, il fermait son tiroir et ouvrait celui d'une autre. Et quand il voulait dormir, il fermait tous les tiroirs, et le sommeil obéissait instantanément.

— Quelle leçon pour nos huit heures ! Et quelle santé ! dirait-on dans le peuple.

— Mais il a défini la santé, continue d'expliquer Bourget,

lorsqu'il a dit à Corvisart : « Le corps est une machine à vivre : elle est montée pour ça. » Rien de plus vrai au point de vue médical (on sait que Bourget est médecin ou digne de l'être, comme Balzac était docteur ès-sciences sociales). Ce qu'il y a peut-être de plus prodigieux dans cet homme prodigieux, c'est l'art de fixer exactement son esprit sur le problème proposé. Dans les conversations de lui que l'on cite, il est toujours au point, et il va droit au but qu'il atteint sans aucune difficulté. Il n'y a pas de nuages pour lui. Il se meut dans un temps clair. Après

Wagram, quelqu'un lui parle de *Werther* et de l'épidémie de suicide provoquée en Allemagne par le roman de Goethe : « Il faut vouloir vivre, dit-il, et savoir mourir ». Quelle formule ! Sur la liberté de la plume et de la parole dont il est question devant lui, il définit d'un mot le danger de la pensée exprimée et sa tendance inévitable à se traduire en actes : « Qui peut tout dire arrive à tout faire. » En un mot, il n'est pour ainsi dire pas une parole de lui qui ne puisse nous servir de méditation et s'appliquer à notre temps. Car il n'y a pas de temps pour lui. Il n'a pas de passé, et il projette le présent dans l'avenir.

— En somme, dis-je, le portrait que trace de lui Taine dans les *Origines de la France contemporaine*, est le plus ressemblant, et l'on ne comprend pas pourquoi les bonapartistes en ont tant voulu à l'historien. Le développement des trois atlas est rigoureusement vrai : il y avait en lui l'atlas militaire avec les cartes topographiques, les places fortes, la distribution des armées, les lignes d'étapes, les ressources actuelles et futures des forces ; l'atlas civil avec l'administration, le budget, les codes ; enfin le dictionnaire biographique et moral où chacun était étiqueté à sa place et selon sa valeur.

— Le don psychologique, intervient encore Bourget, est peut-être le plus étonnant. Taine dit de lui qu'il avait l'imagination constructive. Il a toujours vu des images, c'est-à-dire des signes sensibles, des réalités. « J'ai toujours ainsi l'analyse, expliquait-il un jour à Mme de Rémusat, et, si je devenais sérieusement amoureux, je décomposerais mon amour pièce à pièce. » Il se demande toujours

pourquoi et comment. Il cherche et veut trouver les causes. Il démonte les personnages pour les découvrir. Voyez comment il va au fond de Chateaubriand, bien avant Mme de Boigne, et Pierre Lasserre, quand il vient de faire fusiller un de ses parents : « M. de Chateaubriand écrira quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain ; les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera. »

— Oui, la véritable intelligence, c'est peut-être de lire dans les cerveaux et les cœurs, c'est peut-être la psychologie.

— J'aime assez, dit Barrès, sa réponse à Mme de Clermont-Tonnerre qui lui disait : « Général, vous construisez derrière un échafaudage que vous ferez tomber quand vous aurez fini. — Oui, Madame, c'est bien cela, vous avez raison, je ne vis jamais que dans deux ans. » Comme les constructeurs, un ouvrage commencé, il le voit terminé, et échafaude ailleurs. Si grand qu'il soit, il voyait

plus grand. Il était taillé pour une planète de plus vastes dimensions.

— Et il est mort sur un rocher de quelques pieds carrés. A Sainte-Hélène il est mort rongé par sa pensée.

— Mais sa volonté, reprend Barrès, est restée intacte. Rien n'est plus beau, plus solide que le Testament qu'il a dicté quand il ne pouvait déjà plus se mouvoir et que ses jambes se dérobaient.

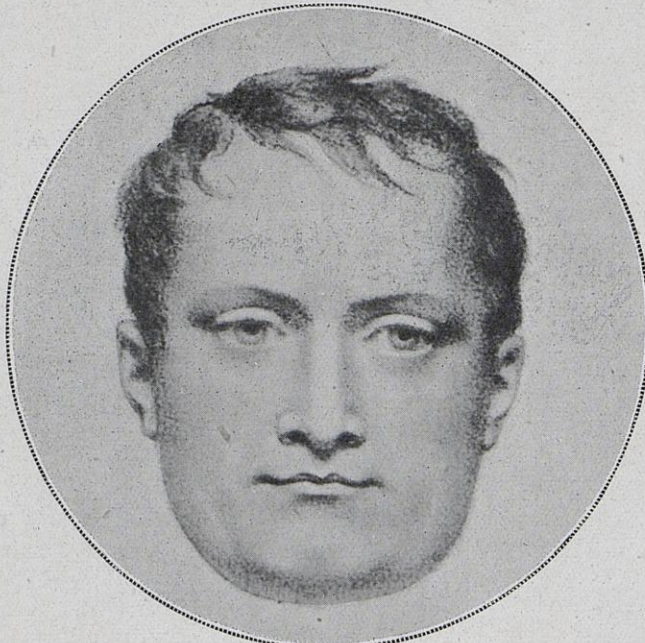
— Elle dure, conclut Bourget. Il était présent à la guerre : ses méthodes ont conduit les Foch, les Joffre, les Maistre, les Débeney. Il nous dit encore : Travaillez.

Et nous allâmes travailler...

Henry BORDEAUX.



Bonaparte, Premier Consul, en costume de membre de l'Institut. (Miniature Coll. de M. David Weill.)



Napoléon : Étude du masque de l'Empereur. Dessin au crayon noir de Prudhon. (Coll. de M. Pierre Chevrier.)

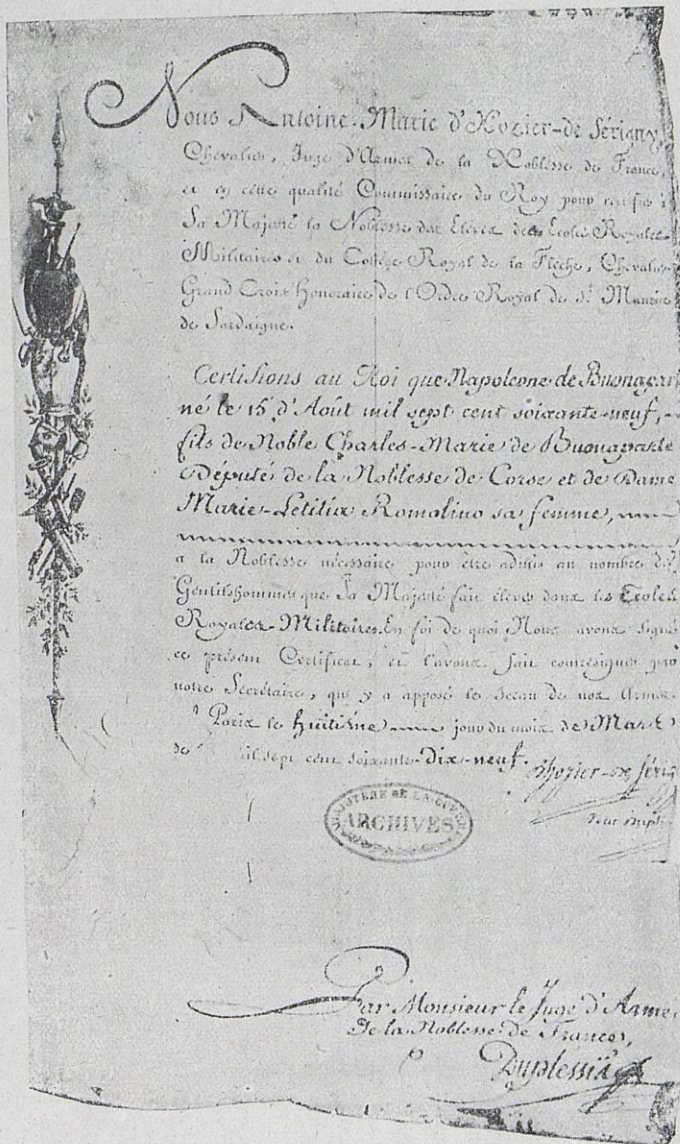


Charles-Marie de Bonaparte, père de Napoléon. Miniature signée: Cartonnel. (Coll. de M. Bernard Franck.)

A NOS LECTEURS

Ce n'est pas en trente pages qu'on fait l'histoire de Napoléon. Aussi notre dessein n'est-il pas de raconter sa vie. Nous avons cherché seulement à en évoquer quelques traits au moyen de l'image, en choisissant exclusivement les documents contemporains, et parmi ceux-là la pièce rare ou inédite, celle qui pouvait présenter un document de première main, en laissant de côté tous les arrangements postérieurs et tout ce qui sent la composition faite après coup, la fantaisie et la légende. Notre ambition a été de faire revivre Napoléon, ou du moins quelques aspects de sa merveilleuse histoire, par des témoignages aussi sûrs et aussi sincères que possible. Chacun sait quelle transformation l'imagination a fait subir après les revers et l'infortune à la mémoire de l'auguste vaincu de Waterloo, du prisonnier de Sainte-Hélène. Ce chapitre posthume fait partie d'une histoire extrêmement importante, celle de l'opinion au XIX^e siècle. Napoléon est alors une des grandes sources de la poésie, l'élément le plus actif des rêves populaires, le modèle secret de milliers d'existences.

Aussi nous avons écarté de ce recueil d'images tout ce qui est postérieur à 1821. Mieux encore, sur chaque épisode, nous avons recherché le document original, le témoin oculaire, la chose faite sur le moment, le dessin saisi sur le vif, avant toute altération de la



Certificat de noblesse de Napoléon de Bonaparte donné à Paris le 8 mai 1779, par d'Hozier, et contresigné par Duplessis, juge d'armes, pour l'admission de Bonaparte à l'Ecole des cadets de la Flèche. — (Archives de la Guerre.)

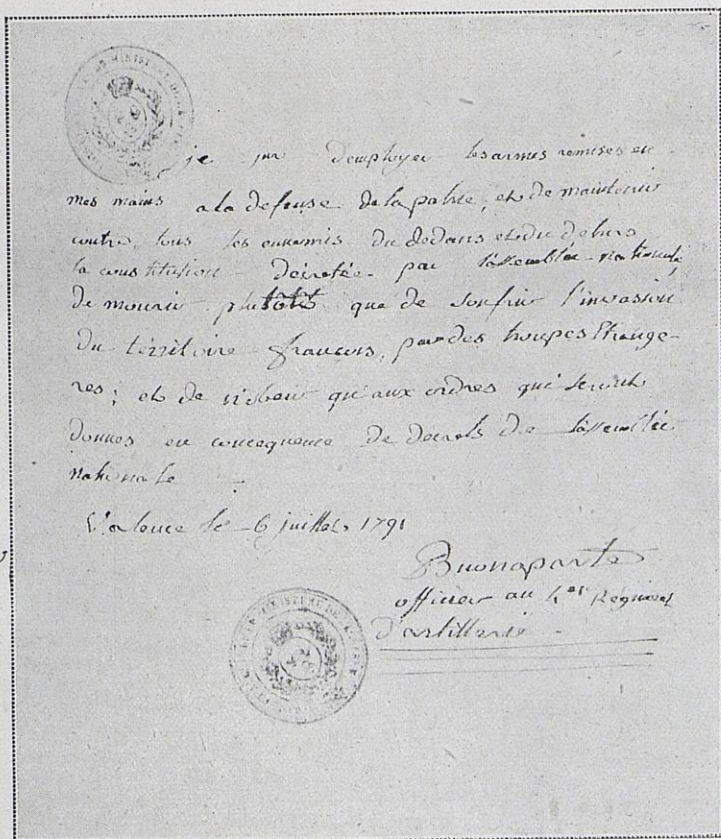


Marie-Letitia Ramolino, femme de Charles Bonaparte. Miniature anonyme (vers 1775). — (Coll. Bernard Franck.)

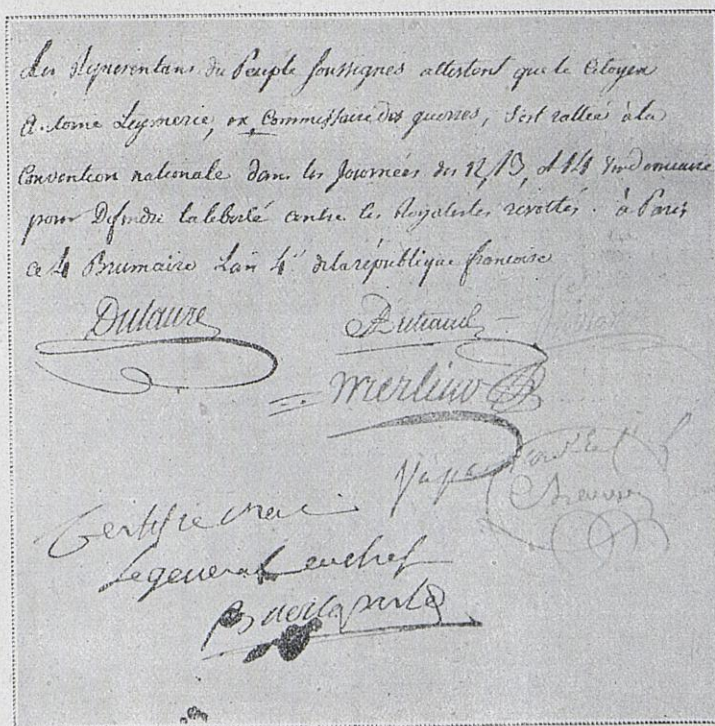
mémoire et de la légende, préférant pour cela le croquis au tableau et l'étude au portrait composé. Même dans un cadre ainsi borné, l'espace nous manquait pour tout dire; nous ne pouvions rappeler toutes les campagnes de Napoléon, à plus forte raison toutes les grandes figures de son temps, ses frères et ses sœurs, ses conseillers d'Etat, ses maréchaux et ses ministres, sa cour et son armée. Dix cahiers tels que celui-ci n'y auraient pas suffi. Force a été de faire un choix. Nous nous sommes laissés guider dans ce choix par l'émotion: la gloire incomparable des débuts et de la jeunesse, la mélancolie et le pathétique de la chute et de la mort, voilà les deux thèmes principaux que nous avons développés; au milieu, les deux femmes que Napoléon a chéries, et qui répondent chacune à une des époques de sa vie.

C'est naturellement sur l'enfance et la jeunesse de Bonaparte que nous devons trouver le moins de documents authentiques. Tout ce qui représente la vie de l'enfant et de l'écolier, les méditations solitaires à Bienne etc., a été fait « de chic » et longtemps après lui.

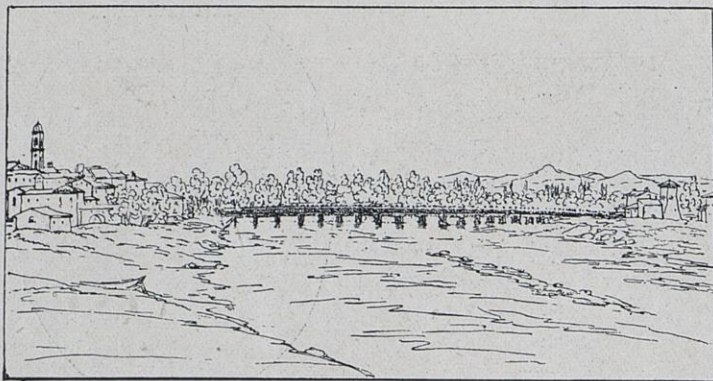
Nous donnons ici deux rares portraits de la collection Bernard Franck, deux miniatures représentant les parents de Napoléon, et trois documents infiniment curieux: le certificat de noblesse délivré par d'Hozier, certificat nécessaire au jeune Bonaparte pour être admis comme boursier à l'école militaire de Bienne; une lettre du lieutenant, âgé de 22 ans, son serment de fidélité à la Constitution et une attestation du « Général Vendémiaire » (novembre 1795), lorsque un an après Thermidor, le Directoire confia au vainqueur de Toulon la besogne de réprimer l'insurrection des « sections » et le retour offensif des partisans de la Terreur.



Fac-simile d'un autographe de Bonaparte, officier au 4^e Régiment d'artillerie: Serment de fidélité à la Constitution. Daté de Valence, le 6 juillet 1791. — (Archives de la Guerre.)



Fac-simile d'un certificat de civisme délivré au citoyen Leymarie après les journées de vendémiaire, portant le visa de Bonaparte, général en chef le 4 Brumaire an IV. (Coll. de M. Bernard Franck.)



Rœhn. — Le pont de Lodi (10 mai 1796). — (Dessin à la plume, Musée du Louvre).



Bourgeois (attribué à). — Les Iles Borromées. — (Dessin à la plume, Musée du Louvre).

La Campagne d'Italie (1796-1797)

De toute l'histoire militaire, il n'y a peut-être rien de plus beau que la succession de campagnes et de manœuvres qui porte le nom de campagne d'Italie et qui, en un an, nous conduit de la vallée du Var jusqu'au Sommering, aux portes de Vienne, en détruisant successivement six armées.

C'est le 25 mars 1796 que le général Bonaparte, nommé à ce poste par Barras, prenait

droite pour barrer la route de Gênes ; alors, il rappelle sa colonne et tombe à l'improviste sur le centre autrichien, sous les ordres de d'Argenteau, qu'il enfonce à Montenotte (12 avril). Il se retourne ensuite vers la droite et la bat à Millésimo (14 avril). En quatre jours, l'armée autrichienne est disloquée, le centre écrasé, les deux ailes coupées en deux tronçons ; la route du Piémont est ouverte. Dix mille prisonniers, 40 canons, restent entre nos mains. Laissant alors Laharpe pour observer Beaulieu, Bonaparte se jette à la poursuite des Piémontais qu'il achève de battre à Mondovi (21 avril). Désormais, l'allié de l'Autriche est hors de

cause ; il signe le 28 avril l'armistice de Cherasco.

Cependant Beaulieu remonte à la hâte vers le Nord et ne se croit plus en sûreté que derrière le Pô. Bonaparte le passe derrière lui et le contraint à se retirer du Tessin sur l'Adda. Il franchit l'Adda au pont de Lodi (10 mai). L'armée autrichienne, totalement démoralisée, abandonne la Lombardie. Le 15 mai, Bonaparte entrait à Milan.

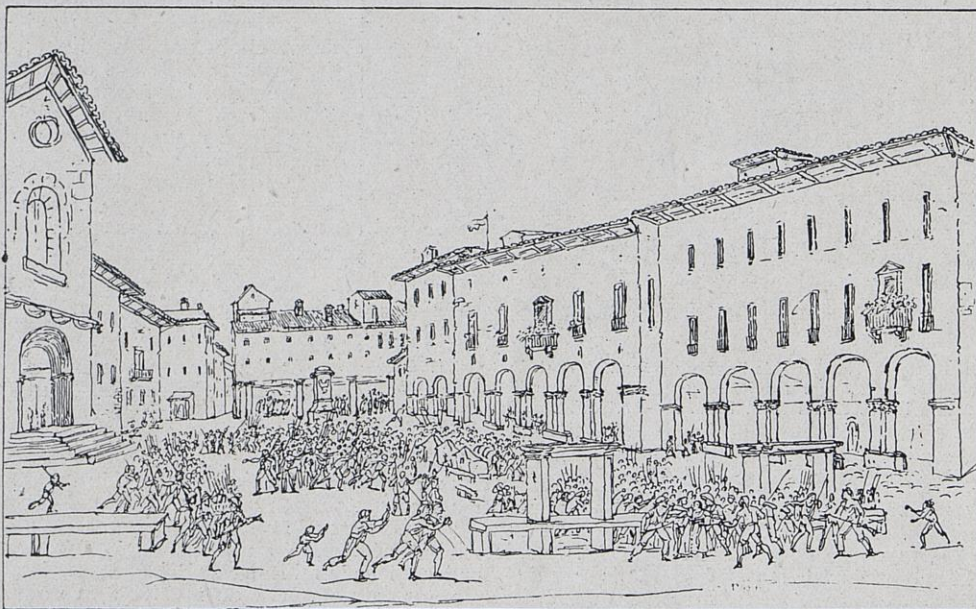
Cependant il talonnait Beaulieu, occupait Brescia, Vérone, la ligne de l'Adige, coupait à l'ennemi la retraite du Tyrol, l'enfermait dans la souricière de Mantoue.

Mais l'Autriche envoyait Wurmser à la tête de 60.000 hommes au secours de Beaulieu assiégé dans Mantoue. Wurmser descend du Tyrol en deux colonnes, par le lac de Garde et par la vallée de l'Adige, pour prendre les Français à revers et les écraser dans la tenaille. Bonaparte n'hésite pas : il lâche Mantoue, laissant là tout son matériel, jette Masséna au devant de Quasdanovitch à Lonato (2 août) et culbute Wurmser lui-même à Castiglione (5 août).

Bonaparte donna vingt jours de repos à ses troupes. Wurmser en profita pour préparer sa revanche. Bonaparte déjoua son plan : il bouscula Davidovitch dans les gorges de Roveredo, se jette à la poursuite de Wurmser, dont il atteint l'arrière-garde à Bassano, la bat, lui coupe les routes d'Allemagne (8 septembre) et le contraint à chercher le salut derrière les remparts de Mantoue (12 septembre).

Une troisième armée de 80.000 hommes, sous le commandement d'Alvinzi, s'avance par le Frioul pour donner la main à Davidovitch et anéantir les Français dans Vérone. La situation était critique.

Bonaparte dans cette occasion donna peut-être le plus beau trait de génie de son histoire. Avant de désespérer, il tenta un dernier effort. Par une audacieuse manœuvre, il porte sa petite armée sur le flanc de



Montigny et Taunay. — L'évêque de Pavie délivré par les troupes françaises. (De s.n. à la plume daté : mai 1796, Musée du Louvre.)

à Nice le commandement de l'armée d'Italie. Il avait vingt-six ans. Il ne payait pas de mine ; il n'avait derrière lui qu'un passé presque insignifiant et sans aucune proportion avec la place subite qu'il occupait.

Ce qu'était cette armée d'Italie en 1796, tout le monde le sait : trente mille hommes (au lieu de soixante inscrits sur le papier), mal nourris, mal payés. Du reste, cette armée n'avait d'Italie que le nom : elle avait perdu depuis longtemps les crêtes, les débouchés des Alpes et s'était fait ramener sur la frontière du Var.

Du côté ennemi, l'armée austro-sarde, commandée par Beaulieu et Colli, et forte de 65.000 hommes, gardait les Alpes. Bonaparte se met en marche le 11 avril. Il commence par lancer une colonne le long de la côte pour inquiéter Beaulieu, qui se porte à sa



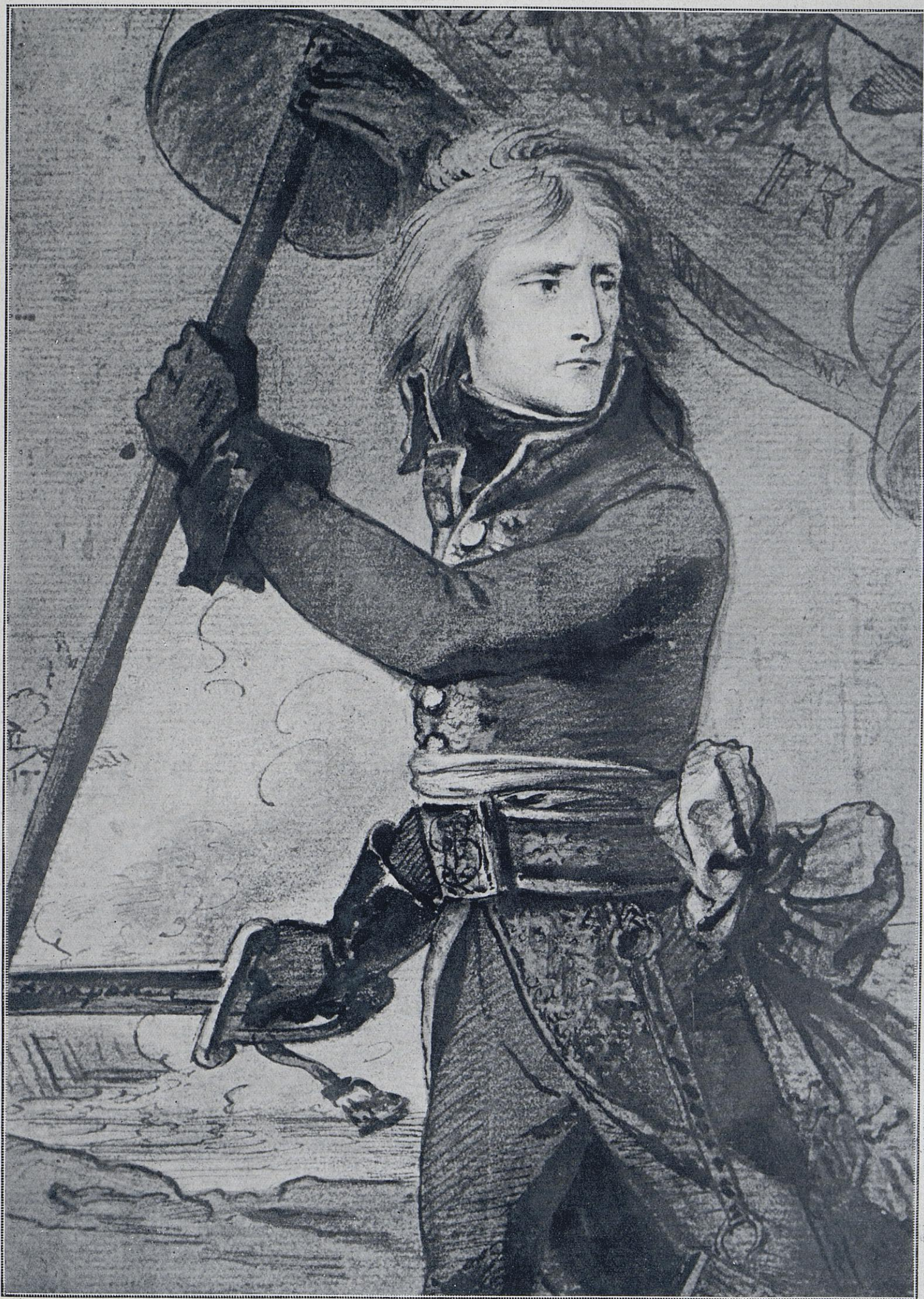
Taunay. — Bataille de Rivoli. — (Croquis à la plume daté : 14 Janvier 1797, Musée du Louvre).



Bourgeois. — Bonaparte et M. de Robentzel se rendant au château de Passeriano où fut signée la Paix de Campo-Formio (17 octobre 1797). — (Dessin à la plume, Musée du Louvre.)

l'armée ennemie. Il avait choisi les bords de l'Adige, à Ronco, terrain marécageux, traversé de chaussées, où le nombre perdait ses avantages. Le combat fut acharné. Lannes fut blessé deux fois. C'est seulement le troisième jour que le village d'Arcole fut pris. La déroute d'Alvinzi entraîne la retraite de son lieutenant (17 novembre).

Mais Alvinzi reçoit des renforts qui portent son armée à 90.000 hommes. Bonaparte les anéantit sur le plateau de Rivoli (14 janvier 1797). Vérone était sauvée ; Provera, qui marchait à la délivrance de Mantoue, capitule à la Favorite (16 janvier). Wurmser, n'espérant plus de secours, rend la place de Mantoue (2 février).



Gros. — Bonaparte à Arcole. — Dessin original (*plume et lavis*) pour le tableau du Musée de Versailles, dont une variante est au Louvre. — (Coll. de M. David Weill.)

Déjà le vainqueur occupe Venise et menace l'Autriche. Celle-ci, pour couvrir Trieste, après avoir perdu toute la vallée du Pô et celle de l'Adige, dépêche au-devant de Bonaparte une quatrième armée sous les ordres de l'archiduc Charles. Bonaparte

n'attend pas la concentration de cette armée ; suivant son habitude, il en bat les différents corps séparément, force le Tagliamento, passe l'Isonzo, et poursuit la droite autrichienne tandis que Masséna se rabat sur elle par le col de Tarvis. Elle est anéantie (16-

24 mars). Bonaparte entre à Klagenfurth, tandis que Bernadotte occupe Laybach et Trieste. La route de Vienne était ouverte.

Les préliminaires de la paix furent signés à Leoben le 18 avril, la paix conclue le 17 octobre à Campo-Formio.



(Coll. de M. Bernard Franck)

MONNET. — TRIOMPHE DE BONAPARTE

Rien n'égalait la joie, l'enthousiasme qui régnaient à Paris aux nouvelles des victoires de l'armée d'Italie. Ce n'était plus une bataille isolée comme Jemmapes ou Valmy ; c'était une suite de victoires, un enchaînement de triomphes remportés par un jeune héros invincible. Nos armes, depuis longtemps habituées au revers, brillaient d'un éclat inconnu. Par-dessus les mauvais souvenirs de la Guerre de Sept ans, on retrouvait l'élan de Marignan et de Fornoue. Cette époque est parée d'une jeunesse immortelle. Quiconque a eu vingt ans alors en demeure marqué pour la vie (Voir les vingt premières pages de la *Chartreuse de Parme*,

l'entrée des Français à Milan). On donnait à la rue Chanteraine, où demeurait Bonaparte, le nom de rue de la Victoire. On entrevoyait la paix. Tous ces sentiments se traduisaient ici, avec une grâce digne du XVIII^e siècle, comme dans une esquisse de Fragonard, et sous un déguisement antique qui est une vérité de plus, dans ce temps où les modes faisaient revivre la Grèce et Rome. Bonaparte lui-même ne se conduisait-il pas en amateur des arts et en enfant des musées, en faisant venir d'Italie des convois entiers de chefs-d'œuvre et de sculptures antiques, en ramenant pour trophées de ses victoires, le *Lacoon* et l'*Apollon* du Belvédère.





J.-C. Tardieu. — Halte de l'armée française à Syout. — (Coll. de M. Bernard Franck.)

De la Campagne d'Égypte au Consulat

La campagne d'Égypte n'est-elle qu'un hors-d'œuvre dans la vie de Napoléon ! Quel en est dans sa pensée le sens et le but ? Cherche-t-il seulement la gloire de lointaines aventures ? Désire-t-il s'attacher l'armée et la fanatiser en la séparant de sa patrie et en l'habituant à ne connaître que son chef ? Veut-il occuper le temps en attendant que le Directoire ait achevé de se discréditer ? Veut-il simplement s'éloigner pour échapper à la méfiance d'un gouvernement inquiet de sa popularité ? A-t-il eu réellement le dessein d'abandonner la France et de se conquérir un trône en Orient ? Ou bien a-t-il conçu cette expédition comme une manœuvre contre l'Angleterre, pour menacer les Indes, ouvrir la route de Suez et ruiner ainsi le commerce anglais ? Dès 1795, il songeait à s'expatrier, pour se mettre au service du Sultan et faire de Constantinople une base d'opérations dirigée contre la Russie. Il avait reconnu l'immense importance stratégique de l'Orient méditerranéen, de cette sorte de plaque tournante qui commande les routes de l'univers et dont la possession avait suffi pour rendre Alexandre ou les Arabes maîtres du monde : notions obscurcies, dont le sens a reparu pendant la dernière guerre, avec l'enjeu du canal de Suez et du Bagdadbahn.



Meynier. — Chapelle des morts en montant à l'hospice du Saint-Bernard. — (Plume et sépia. Musée du Louvre.)

Mais en ce temps, seul Bonaparte était capable de ces vues à l'échelle « mondiale ». « Général, lui disait Kléber le soir d'Aboukir, vous êtes grand comme le monde ! » Quoiqu'il en soit, on sait que l'expédition avorta. De magnifiques victoires, comme celle



Dutertre. — Portrait du Général Bonaparte, commandant l'expédition d'Égypte, fait à bord du vaisseau l'Orient (mai 1797). — (Musée de Versailles.)

des Pyramides (21 juillet 1798) et celle d'Aboukir (25 juillet 1799) furent rendues stériles par une circonstance qui devait avoir des conséquences fatales pour toute la vie de Napoléon : l'absence d'une véritable marine. Notre marine, la première du monde au temps du bailli de Suffren et de la guerre d'Amérique, avait été ruinée en dix ans par les désordres des arsenaux et l'incapacité de la Révolution. Tous les efforts de Napoléon ne réussirent pas à la reconstituer. Aboukir annonce Trafalgar, qui devait conduire à Waterloo. Dans le duel de quinze ans engagé avec l'Angleterre, la victoire resta à la maîtrise des mers.

Cependant Bonaparte avait jugé la situation. Il rentre en France pour en finir avec un gouvernement corrompu et impopulaire. La journée du 18 Brumaire (9 novembre 1799) le porte au pouvoir. Le charmant tableau de Sablet, témoin oculaire, que nous reproduisons ici pour la première fois, nous

montre la physionomie de cette journée historique. On ne refait pas après Vandal l'histoire de cette tragi-comédie mémorable du coup d'Etat, coup d'Etat souhaité par toute la nation, écoeuvée d'un pouvoir incohérent et despotique, et qui applaudit à la déroute des inutiles et des bavards, à la victoire de l'ordre, de l'action et de la gloire.

La nouvelle Constitution instituait trois consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès, Roger Ducos (ceux-ci furent remplacés bientôt par Cambacérès et Lebrun). Bonaparte déploie à la tête de l'Etat la même activité qu'on l'avait vu dépenser à la tête des armées. En quelques mois, il jette les bases de la France nouvelle : l'administrateur en lui ne le cède pas au héros. Mais la situation extérieure restait grave. La faiblesse du Directoire avait perdu le fruit du traité de Campo-Formio. De nouveau l'Autriche est sur le Rhin ; elle a réoccupé le Piémont. Mèlas est à Savone, Masséna assiégé dans Gènes. Alors le Premier Consul se souvient qu'il faut conquérir la paix et faire respecter la France les armes à la main. Il envoie Moreau sur le Rhin à la tête de 100.000 hommes. Lui-même en grand secret en concentre 40.000. Il rappelle son génie de capitaine et s'apprête par un coup d'éclat à reconquérir l'Italie. Le 6 mai, il quitte Paris, et entre à Milan le 2 juin, après avoir jeté son armée par-dessus les Alpes, avec son matériel et son artillerie, par une audace extraordinaire que personne depuis Hannibal n'avait renouvelée.



Meynier. — Hospice du Saint-Bernard du côté de la France. (Plume et sépia. Musée du Louvre.)



Jacob Henri Sablet (1751-1803). Le 19 Brumaire. Cette scène représente la séance de nuit, qui eut lieu dans l'Orangerie de Saint-Cloud après l'évacuation, à la lueur de quelques quinquets. Lucien Bonaparte, président, proclame les trois consuls, Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos, assis sur un banc en face de la tribune. — (Musée de Nantes.)

Il tombe ainsi du ciel sur les derrières de Mélas, lorsque celui-ci le croyait encore à Paris. Le 13 juin, il débouche dans la plaine de Marengo. Surpris de ne point rencontrer l'ennemi sur la grande route de Plaisance à Mantoue, il craint, un instant, que l'armée autrichienne ne lui ait échappé.

Le 14 juin, Mélas, décidé à accepter le combat, franchit la Bormida. Appuyés par une puissante artillerie, les Autrichiens, après une bataille acharnée, s'emparent du village de Marengo et débordent les ailes françaises. Bonaparte commence à exécuter sa retraite. Déjà Mélas, rentré dans Alexandrie, dépêche dans toute l'Europe des courriers annonçant sa victoire.

« L'événement » de la bataille est l'arrivée de Desaix, qui en marche sur Gênes, et entendant le canon de Marengo fit aussitôt volte-face. A trois heures ses têtes de colonne débouchent dans la plaine et lui-même accourt aux côtés de Bonaparte. La plupart des généraux sont d'avis qu'on continue la retraite. Le général en chef presse Desaix de donner son opinion.

Jugeant rapidement la situation, Desaix tire sa montre et répond à Bonaparte : « Oui, la bataille est perdue, mais il n'est que trois heures et nous avons le temps d'en gagner une autre ». L'ordre d'offensive est donné. En moins d'une heure la face du combat est changée ; Mélas, accouru au bruit de la nouvelle canonnade, ne peut qu'assister impuissant à la déroute de son armée.

Le plus beau trophée de la victoire fut la convention d'Alexandrie ; d'un seul coup toute la Lombardie nous était rendue jusqu'au Mincio. Mais l'armée française était en deuil : Desaix, un des artisans de cette magnifique victoire, Desaix, frappé d'une balle en pleine poitrine, était tombé à la tête de ses troupes.



Swebach. Le Premier Consul recevant les ambassadeurs étrangers. — (Dessin à la plume. Coll. de M. Henri Parguez.)



P.-F.-L. Fontaine (1762-1853). La chapelle des Invalides ; projet de décoration avec les drapeaux pris à l'ennemi. — (Coll. de M. Alfred Foulon.)



Antoine-Denis Chaudet (1763-1810). — Buste héroïque du Premier Consul. — (Don de David d'Angers.)

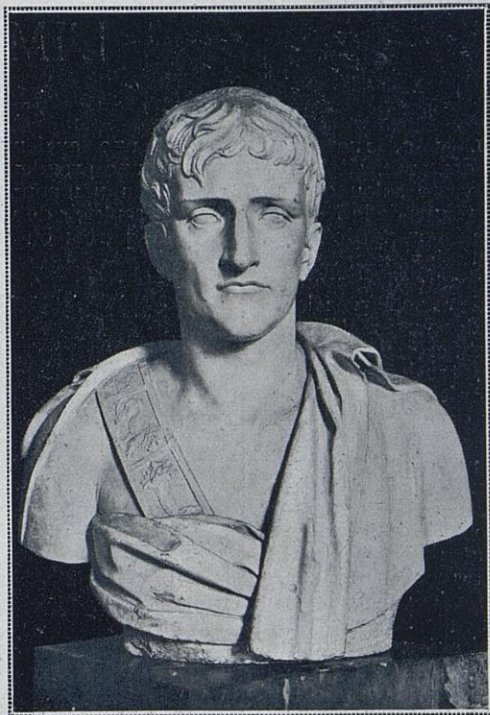
Les Bustes du Premier Consul

Pas plus que nous ne pouvons raconter son histoire, nous ne saurions traiter ici la question délicate de l'iconographie de Napoléon. Sans doute il n'y a pas d'homme dont les traits aient été plus souvent reproduits, plus popularisés par le dessin, par la gravure, par le tableau et par l'estampe. Rien que la suite des miniatures dont il a été le sujet formerait la matière d'un chapitre fort curieux à écrire; un homme de grand talent Isabey, fut le miniaturiste en titre de Napoléon.

Il faut se méfier de tout ce qui prétend représenter les traits de Bonaparte jeune. Il y a, par exemple, au musée de la Malmaison, un dessin

au crayon, reproduit très souvent et qui passe pour le portrait de Bonaparte à Brienne, dessiné par un de ses camarades. M. Paul Dupuy a démontré que ce portrait est un faux exécuté d'après une gravure très postérieure à l'époque du Consulat. De même, le tableau de Greuze, qui représente Bonaparte en uniforme de lieutenant d'artillerie, est un portrait « rétrospectif », ou plus exactement un portrait de fantaisie, exécuté pendant le Consulat par le vieux peintre, sans doute pour faire sa cour et se faire bien venir. Ce portrait ressemble d'ailleurs beaucoup moins à Bonaparte qu'à l'éternel modèle de Greuze celui de la *Cruche cassée*, la petite Babuty. Il est absurde de supposer que Bonaparte écolier ou lieutenant d'artillerie aurait été « deviné » ou « pressenti » par un artiste, alors que toute la France l'ignorait et qu'il était bien incapable de se connaître lui-même.

Enfin nous savons que Bonaparte répugnait au portrait. Il est probable que le premier qui l'ait réellement représenté est l'élève de David, le peintre Gros, que Joséphine lui amena à Milan au mois de juin 1796. C'est alors que Bonaparte commence à entrer dans la gloire; Le portrait fut exécuté vraisemblablement



Le même, vu de face. (Plâtre. Musée d'Angers.)

à M. Germain Bapst, est daté de l'an VIII (1799); mais le plâtre avait paru au salon de 1798.

Le buste de Larmier, au musée de Dijon, a le rare intérêt d'avoir été certainement exécuté d'après nature. Larmier, directeur de l'Académie de cette ville, obtint d'assister au banquet que la municipalité offrit au Premier Consul le 7 mai 1800, pendant un relai sur la route qui le menait au Saint-Bernard et à Marengo.

Le plus populaire des bustes de l'Empereur est celui de Chaudet, l'auteur de la statue détruite, de la colonne Vendôme. Mais ce buste officiel est bien loin de valoir le merveilleux buste inédit que nous reproduisons, et qui se trouve au musée Barraud avec la collection des œuvres de David d'Angers.



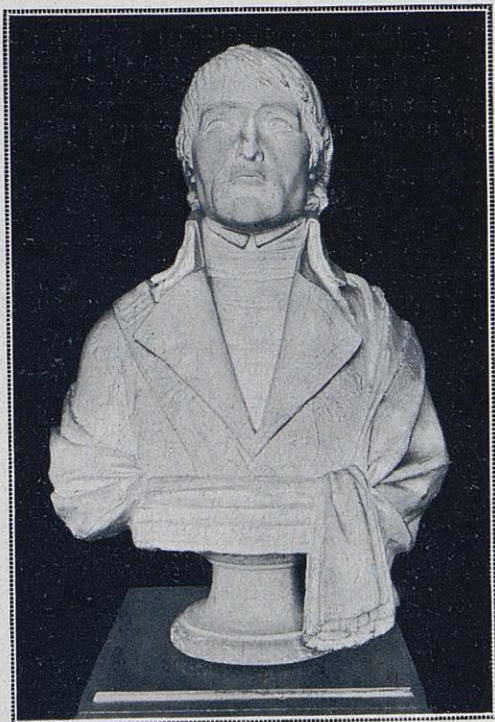
Boizot (1743-1809). Médaillon du général Bonaparte. Le plâtre de ce médaillon appartenait à Barras. Marbre, daté an VII. — (Coll. de M. Germain Bapst.)

entre deux campagnes, en novembre ou décembre 1796. Gros a pris pour motif le drapeau saisi au pont d'Arcole (14 septembre.) C'est le tableau de Versailles, gravé par Longhi, dont nous donnons ici le dessin original, et dont une variante est au Louvre.

Parmi les portraits authentiques de Bonaparte le plus célèbre avec celui de Gros est le dessin de Guérin, gravé par Liésinger. Pour le Premier Consul, c'est l'esquisse de David. David demeura d'ailleurs sous l'Empire, le peintre officiel de Napoléon. A partir de 1810, le peintre Robert Lefebvre partagea cette faveur. Ingres a fait deux fois le portrait de Napoléon; dans le tableau du musée de Liège (1805) et dans celui des Invalides (1806), dont nous reproduisons un dessin inédit, inférieur au tableau.

Le petit crayon de Dutertre, au musée de Versailles, certainement dessiné sur le vaisseau *l'Orient* au mois de juin 1798, est avec celui de Gros un des rares documents pris sur nature qui nous restent de Bonaparte avant le Consulat.

Il est par malheur fort médiocre. Le précieux médaillon de Boizot appartenant



Pierre-Philibert Larmier (1752-1807). Buste du Premier Consul, exécuté à Dijon, le 7 mai 1800.



Le même, vu de profil. (Plâtre. Musée de Dijon.)

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Par G. LENOTRE.

Il y a, rue d'Antin, dans une ancienne et aristocratique demeure, siège aujourd'hui d'une grande société financière, un vaste salon qui a conservé son pompeux et délicat décor du temps de la Régence ; lambris sculptés de vieux ors en deux tons à la façon de Boffrand, dessus de portes où planent des divinités mythologiques, dans des cadres de roseaux et de roses, large frise où des amours s'ébattent parmi des rocailles, toute une symphonie de belles choses que deux siècles ont fanées, fondues en une délicieuse harmonie et que répètent en des perspectives infinies de hautes glaces à bordures sculptées. Dans ces vénérables logis les glaces surtout attirent ; elles font un peu peur ; il semble que, à s'y mirer, on pénètre en intrus dans du mystère. Songez donc ! Elles ont vu tant de choses et tant de gens ; elles ont surpris tant de secrets ; reflété tant d'intimités, de comédies, de drames peut-être ! Est-il donc possible qu'elles n'aient rien gardé de tout cela ? Ne se rencontrera-t-il jamais quelque Niece ou quelque Daguerre, pour trouver la formule d'un révélateur qui donnerait aux miroirs d'autrefois la sensibilité d'une plaque photographique et nous permettrait d'assister au défilé de tous les fantômes, qu'ils ont reflétés ?

Si les glaces du salon de la rue d'Antin pouvaient raconter, voici, entre mille et mille autres choses, pour toujours perdues, ce qu'elles nous diraient : c'est un soir, — vers huit heures, — le 9 mars 1796 : cinq personnes sont dans le salon ; deux hommes causent ensemble : c'est Barras et c'est Tallien ; un autre se tient modestement à l'écart, c'est Calmelet, l'homme de confiance de la citoyenne Beauharnais qui, elle, assise auprès de la cheminée, chauffe au foyer ses pieds mignons et cambrés ; l'officier de l'état civil, le citoyen Leclercq, s'est installé dans un fauteuil et attend patiemment l'instant d'exercer

les devoirs de sa charge : car il s'agit d'un mariage : ce salon est celui de la mairie du II^e arrondissement, et la future épouse est cette jolie femme qui songe, en regardant le feu ; Barras et Tallien sont là pour lui servir de témoins : le marié est en retard ; c'est un petit général de vingt-sept ans, portant un nom corse, difficile à retenir, Bonaparte, et un prénom plus bizarre encore : Napoléon.

L'heure passe, et il ne paraît pas : les bruits, dans la rue, à cette heure tardive, se sont amortis ; dans le salon le silence s'est fait, et la citoyenne Joséphine de Beauharnais, le menton dans la main, repasse en esprit la singularité de sa destinée : son enfance libre, « aux Iles », où elle est née ; les longues paresseuses sous le climat voluptueux ; son père, toujours aux prises avec des difficultés d'argent, sa tante Renaudin, la forte tête de la famille, qui s'est insinuée chez le gouverneur de la colonie, M. de Beauharnais, et qui a suivi celui-ci en France. Puis, Joséphine est venue, elle aussi, à Paris ; sa tante l'a mariée au fils Beauharnais : il avait dix-neuf ans ; elle en avait quinze : se sont-ils aimés ? ce n'est pas très sûr ; elle l'a si peu vu, d'ailleurs cet époux éphémère, toujours absent, tantôt dans sa garnison, à Verdun ou à Metz, le plus souvent en voyage. Elle a souffert de longs mois de solitude dans ce triste hôtel de Beauharnais, rue Thévenot, n'ayant pour distraction que les lettres qu'elle reçoit de son mari, bourrées de conseils, de remontrances, et de pédantisme. Des rares rapprochements, deux enfants sont nés : Eugène et Hortense :

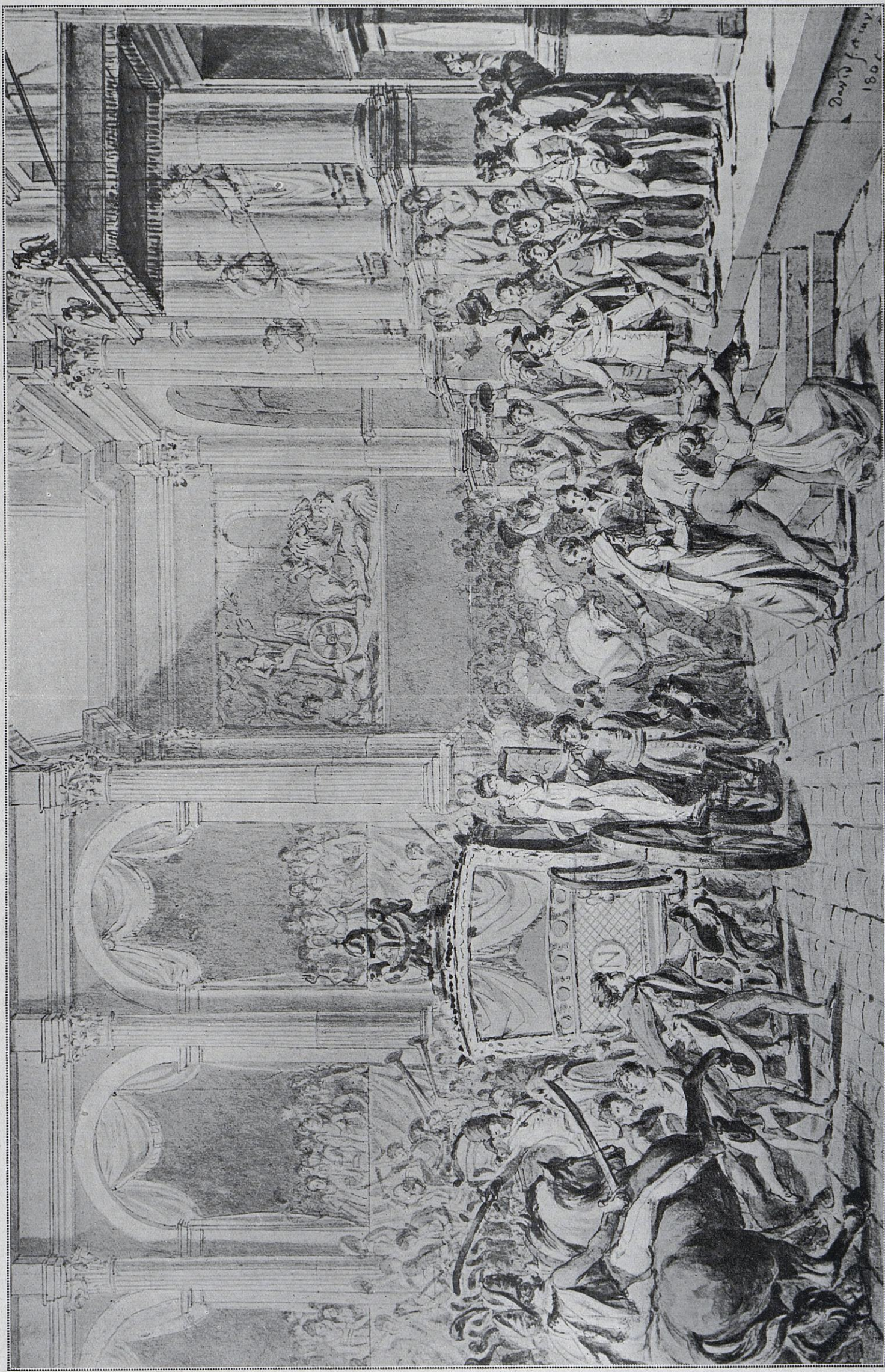
le premier a aujourd'hui quinze ans ; la fille en a treize : à peine le père s'est-il occupé d'eux, car après six ans de mariage il a quitté Joséphine ; la séparation a été prononcée ; elle s'est retirée à l'abbaye de Penthemont, rue de Grenelle, asile aristocratique où, pour la première fois, elle a entrevu le monde et compris qu'elle



Joséphine Bonaparte vers 1796. Etude au pastel de P.-P. Prudhon. — (Coll. de M. David Weill.)



David. — Etude pour le tableau du Sacre. — (Coll. de M. E. Brouwet.)



JACQUES-LOUIS DAVID. — L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE SONT REÇUS A L'HOTEL DE VILLE.

Dessin à la plume, lavé d'encre de Chine, daté de 1805, esquisse d'une des quatre grandes compositions qui devaient reproduire en tableaux les Fêtes du Sacre. Le groupe des solliciteurs au premier plan a été recollé. Appartenant à la même suite que le Sacre de l'Empereur et la Distribution des aigles.

(Dessin, crayon, plume et lavés, Musée du Louvre.)

n'était qu'une petite sauvageonne ignorante et insociable. Ces années d'apprentissage n'ont-elles pas été les plus douces de sa vie ? Car, après, libre, mais isolée, il lui a fallu élever ses enfants. Beauharnais, lui, donnait dans les idées nouvelles ; dès le début de la révolution, il se poussait, parvenait à la députation, voire à la popularité, ayant le don de cette surabondante et solennelle éloquence dont les Français étaient alors engoués. Elle ne l'a revu qu'à l'époque de la Terreur ; ils se sont retrouvés en prison ; l'échafaud a pris le mari ; Joséphine a échappé, par miracle : et la voilà lancée dans ce monde thermidorien, sans frein, sans moralité, sans scrupules. Après toutes les grandes crises, la société française est prise d'une sorte de prurit de jouissance ; elle se rue, sans choix, au plaisir, pour oublier les heures sombres. La pauvre Joséphine n'a pas su se soustraire à la contagion ; et comment l'aurait-elle évitée ? Elle n'a jamais été heureuse, elle est encore jolie, elle s'est affinée, elle sait plaire, elle aime la vie, — elle a eu si peur de mourir ! La voilà, sans mentor et sans guide, parmi les coquettes du grand ton ; elle fréquente chez Barras, le beau Directeur, auquel elle plaît et ne résiste pas ; c'est chez lui qu'elle a rencontré ce petit Bonaparte, étrange personnage, très fruste, très novice, qui ne ressemble à personne. Il s'est épris d'elle, avec fougue : elle a cédé ; voilà six semaines qu'elle est sa maîtresse : pourquoi l'épouse-t-elle ? Elle ne sait pas ; parce qu'il l'a voulu et qu'elle est indolente ; son notaire qu'elle a consulté lui déconseillait cette sottise : Bonaparte n'a rien ; elle n'est plus riche, et l'argent fond dans sa jolie main. D'ailleurs qui prend au sérieux ce mariage ? Pas elle, bien sûr, ni aucun de ceux qui sont là : ne sera-t-elle pas toujours libre de divorcer ? En tout cas, ce petit Corse ne sera pas bien gênant : il part dans deux jours pour l'armée d'Italie que Barras lui donne comme cadeau de noces. Et puis, s'est-il ravisé ? S'il allait ne pas venir...

De fait, le marié n'arrive pas : une demi-heure, une heure se passent, puis une autre : le rendez-vous était fixé à huit heures ; il en est dix bientôt ; Joséphine et ses témoins attendent encore ; l'officier de l'état civil s'est endormi dans son fauteuil. Et tout à coup, on entend dans l'escalier un bruit de sabre heurtant les marches de pierre ; la porte s'ouvre en coup de vent : Bonaparte est là ; il amène son témoin, un jeune officier, presque un enfant ; il secoue le magistrat qu'il réveille en sursaut :

« — Allons ! allons ! mariez-nous vite ! » Et le pauvre Leclercq, bien loin d'imaginer que cette minute de sa vie le voue à l'immortalité, annonce l'acte rédigé d'avance, dont aucun des assistants n'écoute la lecture et où tout, à peu près, est faux : le marié se vieillit, la mariée se rajeunit, les noms y sont estropiés, le témoin de Bonaparte, son aide de camp, Le Marois, n'a pas l'âge requis, et Bonaparte lui-même est déclaré sans domicile autre que

le salon de mairie où est signé cet acte extravagant.

Cette formalité remplie, Bonaparte monta dans la voiture de sa femme et se rendit avec elle à la petite maison de la rue Chantereine qu'elle habitait seule depuis sept mois.

Le surlendemain, il partait pour Nice où il allait retrouver son armée et commencer le fabuleux voyage qui devait se terminer à l'île de Sainte-Hélène, vingt-cinq ans plus tard.

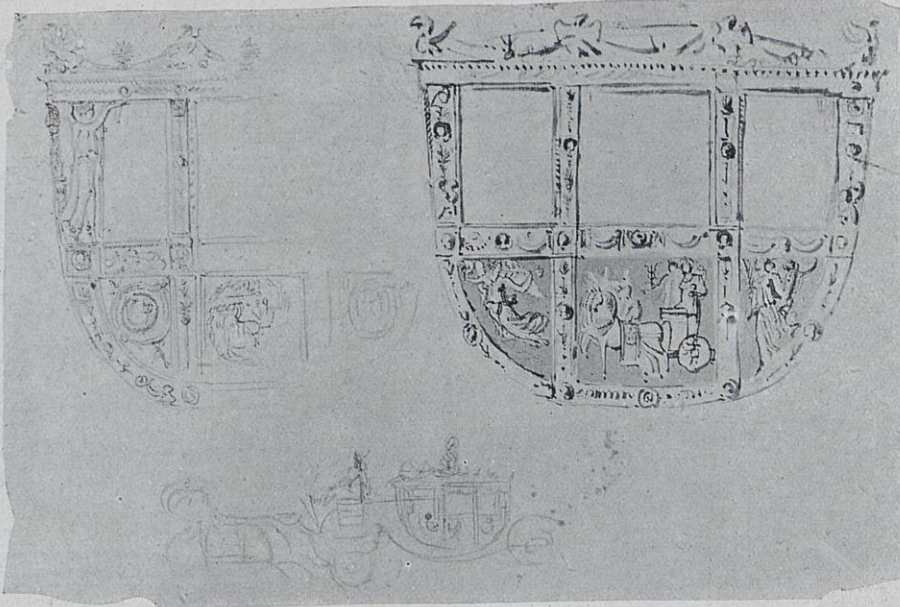
Joséphine, elle, reste dans la capitale, bien résolue à ne point renoncer à la vie libre que les mœurs faciles de ce temps autorisent. d'autant moins soucieuse de l'absence de son mari que, avec son instinct de femme experte aux choses de l'amour, elle se sait

adorée de ce jeune homme qui en est, lui, à sa première passion. Quelles lettres il lui écrit ! Quels cris de rage amoureuse arrache l'éloignement à son cœur neuf et déchiré :

« Ma Joséphine ! Tourment, bonheur, espérance, âme de ma vie !... Jamais femme ne fut aimée avec plus de dévouement, de feu et de tendresse !... Mille poignards déchirent mon cœur... Je ne puis rien sans toi, je conçois à peine comment j'ai existé sans te connaître !... » Et il retrouve le mot de Phèdre pour exprimer la terreur jalouse qu'elle lui inspire : « Tu es pour moi un monstre que je ne puis expliquer ! » Et ce sont des cajoleries, des douceurs, des enivres de collégien ; il lui raconte ses rêves, — il l'appelle, il la conjure de venir le rejoindre ; tout à coup il imagine qu'elle est malade ; il lui expédie un courrier, qui de Tortone à Paris doit faire à franc étrier la longue route, sans s'arrêter, rester quatre heures auprès d'elle, et repartir aussitôt pour rapporter des nouvelles. L'histoire doit conserver le nom de cet intrépide messager d'amour ; il s'appelait Le Simple.

Ah ! tout cela ne la touche guère. « Il est drôle, Bonaparte », dit-elle à ses amis ; elle répond à ses lettres brûlantes par de petits billets de quatre lignes, en femme pressée, qui n'a pas le temps de s'attarder à ces bagatelles. Qu'a-t-elle à faire ? Rien. Ce que font à Paris les coquettes ; toutes ses heures sont prises par les papotages, les visites, la toilette, les essayages, les interminables pourparlers avec les modistes et les couturières ; c'est Barras qui semble être encore le maître de sa vie : elle lui écrit, le voit tous les jours ; il la conseille en ami utile et puissant. Un jour, il lui fait comprendre qu'elle doit céder à son mari et partir pour Milan, où celui-ci la réclame. Eh ! quoi, quitter Paris ? Quelle corvée ! Si jamais elle a regretté la sottise

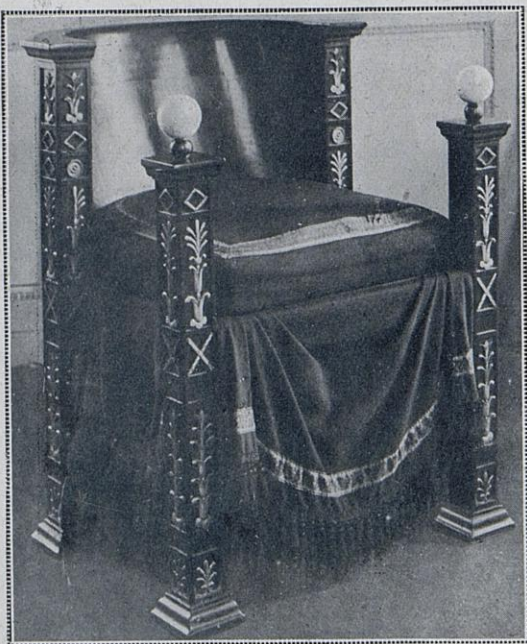
qu'elle a faite en épousant ce trépidant Bonaparte, c'est bien au moment où, mise en berline, elle sort des barrières et commence à rouler sur l'interminable route qu'elle doit parcourir. Lui, là-bas, trépigne d'impatience : ses soldats, la guerre, sa gloire, Millesimo, Mondovi, Lodi, rien ne compte pour lui que sa Joséphine qu'il va voir. C'est à Brescia qu'ils se rencontrent, elle « morte » de cet affreux voyage, « morte » de



Percier. — Projet pour le carrosse du Sacre. — (Coll. de M. Hector Lefuel.)



Broderie faite à la main par l'Impératrice Joséphine, représentant un tombeau. — (Coll. du Marquis de Girardin.)



Trône de l'Empereur Napoléon ayant servi à la cérémonie du Sacre à Notre-Dame. — (Appartient à Mme Bianchi.)



Chaise curule du Pape Pie VII, ayant servi à la cérémonie du Sacre. — (Appartient à Mme Bianchi.)

l'ennui, de la fatigue, de ce trimbalage forcé, si loin de la rue Chantierine, lui tout bouillant d'amour inassouvi et insatiable. Comme il la trouve belle ; combien de plus jolies, de plus jeunes surtout ont cherché à lui plaire ; il les a repoussées, presque rudoyées : — Aucune, dit-il, ne ressemblait à ma Joséphine ; aucune n'avait « cette physionomie douce et mélodieuse qui est si bien gravée dans mon cœur. » S'il la quitte pour rejoindre son armée, il se lamente : chacune de ces fugues est marquée d'une victoire, Castiglione, Rivoli, Arcole, dont le retentissement exalte l'Europe entière ; le triomphateur ne pense plus qu'à retrouver sa Joséphine : « Je ne me suis jamais tant ennuyé que dans cette vilaine guerre-ci, » dit-il. Elle supporte ces transports avec une impatience bien dissimulée, car elle est fine et complaisante ; mais elle confie ses tristesses à ses amies de Paris ; à la tante Renaudin elle écrit : « Tous les princes d'Italie me donnent

des fêtes ; eh bien, je préfère être simple particulière en France. » Cette Italie, qu'elle visite, espérant y trouver quelque distraction, l'assomme ; combien elle aimerait mieux être encore rue Chantierine, parmi les Parisiens et les Parisiennes qui lui parleraient de ce qui l'amuse, de la pièce en vogue, des modes nouvelles, de ce qui « se dit » et de ce qui « se porte »... Elle finit pourtant par rencontrer, dans cette fastidieuse et triomphatrice randonnée, quelqu'un auquel elle s'intéresse : c'est un jeune capitaine, nommé Charles, petit, bien fait, de joli visage, gai, vivant, ne parlant qu'en calembours et « faisant le polichinelle ». Tandis que Bonaparte est à l'armée, Charles est le commensal préféré de Joséphine : celui-ci au moins est distrayant ; il sait tous les racontages de Paris, c'est un « boute-en-train », un « drôle de corps ». Avec lui, elle rentrera en France, elle continuera à le recevoir quand Bonaparte sera en Égypte ; elle l'admettra encore dans son intimité, au scandale de ses paysans, lorsqu'elle aura acheté, sans savoir comment elle le paiera, le château de la Malmaison.

C'est au désert, devant El-Arich, que Bonaparte apprit de Junot l'infidélité de sa femme. Sa fureur, terrifiante, s'exhalait en cris entrecoupés : « Joséphine !... Et je suis à six cents lieues !... M'avoir ainsi trompé !... Le divorce ! Un divorce public, éclatant !... Malheur à eux !... J'exterminerai cette race de freluquets et de blondins !... » Et quand, à la fin de cette année-là, il entra dans la France enthousiaste ; quand il eut traversé, salué comme un sauveur, tout le pays, de Fréjus à Paris ; quand, résolu à demeurer impitoyable, il ferma sa porte à Joséphine en larmes ; quand elle eut passé une nuit presque entière à sangloter, implorant son pardon ; quand, au moment où l'assaut de gémir, elle renonçait à le fléchir, Bonaparte, à bout de forces, ouvrit sa porte et tendit les bras ; elle s'y jeta toute frémissante... C'est de ce jour-là qu'elle l'aima.

Elle s'associa si bien à sa fortune, elle mit avec tant d'art, au service de son ambitieux époux, ses relations de société, son expérience du monde, son tact affiné de coquette et sa générosité native ; elle lui rallia tant d'indifférents et lui ramena tant d'ennemis, qu'il serait injuste de ne point reporter à cette femme adroite et séduisante une part de la popularité dont bénéficia le couple impérial jusqu'à l'apogée du règne. Le peuple de Paris disait d'elle : « Elle est son bon ange », et Napoléon n'était pas éloigné de le croire. Sans doute, elle ne fut pas une Lucrèce ; mais qui oserait se montrer sévère à l'égard de cette aimable femme lancée, sans guide, dans ce monde étrange de la révolution qui avait bouleversé les mœurs et élargi les consciences ? Sans doute aussi elle était outrageusement dépensière, semblable à ce fils de M^{me} de Sévigné dont la divine marquise disait « qu'il avait trouvé l'invention de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter ». Les jolies mains de Joséphine étaient des « creusets qui fondaient l'argent ». Elle achetait sans besoin, — non seulement lorsqu'elle fut impératrice, mais avant même le 18 brumaire, — elle entassait dans ses coffrets et dans ses armoires des parures et des bibelots de grande valeur qu'elle ne regardait jamais ; l'inventaire de sa garde-robe révèle l'existence de trois à quatre cents châles de l'Inde dont elle faisait des housses de meubles ou des coussins pour son chien. Il faut lire les quatre volumes, admirables de documentation, que M. Frédéric Masson a consacrés aux quatre étapes de la vie de Joséphine : il n'y a pas de roman plus extraordinaire, ni de légende plus fantastique. Et, par surcroît, nul

récit n'est, plus que celui-là, réconfortant pour le pauvre monde : il enseigne que, malgré les prodiges de sa destinée, malgré les millions qui passèrent par ses mains, l'impératrice ne fut jamais riche et ne connut pas le bonheur. Certes, « les satisfactions » ne lui manquèrent pas ; mais combien fugitives et mêlées de quelles angoisses ! Quand elle, la petite sauvagesse des Îles, la triste recluse du sombre hôtel de la rue Thévenot, l'ex-détenue des prisons de la Terreur, prit en maîtresse possession des Tuileries, quand elle vit son fils vice-roi d'Italie et sa fille reine de Hollande, quand elle s'inclina sous l'onction du pape venu tout exprès de Rome pour la sacrer souveraine, quand elle sentit la couronne impériale posée sur son front par ce mari que naguère son notaire lui avait conseillé de ne pas épouser, le vulgaire était en droit de penser : « Qu'elle est heureuse ! » — et bien des reines envièrent son invraisemblable fortune. Hélas !

qu'elle la payait cher et de quelles anxiétés la devait-elle acheter !

Ses jalousies de femme, d'abord, auxquelles l'empereur ne fournissait que trop de motifs passagers. Ah ! comme elle devait regretter l'indifférence témoignée jadis à cet amoureux plein de fougue qu'elle avait inconsidérément désespéré ; de quels yeux elle devait les relire, ces lettres brûlantes jadis reçues d'Italie et qu'elle n'avait alors parcourues que négligemment ! Et puis, à mesure qu'il grandissait et que son empire étendait ses tentacules sur l'Europe, elle se sentait distancée ; elle lui plaisait encore, car, à force d'art, elle restait, malgré la quarantaine — et plus — jeune et souple d'allure ; elle gardait le regard charmant, la bouche fort petite, cachant avec adresse de mauvaises dents ; sa démarche était noble, aisée et nonchalante. Mais Joséphine savait qu'elle ne serait plus mère, et c'était là l'affreux et incessant tourment de ses jours et de ses nuits. L'empereur ne devait-il pas à ses peuples un héritier de son sang ? Et la malheureuse, dès avant le couronnement, redoutait l'ordre fatal qui devait briser sa vie. Semblable à un condamné qu'on laisserait vivre le cou sous le couteau, elle le lisait, cet arrêt de mort, dans les yeux de tous ceux qui avaient attaché leur sort à celui de Napoléon

et tenaient à la perpétuité de sa dynastie. Elle le lisait aussi dans les silences et dans les expansions de l'empereur, qui, tantôt morose et taciturne, semblait se détacher d'elle, tantôt, agité et tendre comme autrefois, la pressait sur son cœur en disant : « Ma pauvre Joséphine, je ne pourrai jamais me séparer de toi ! »

Celle fut prononcée enfin, la terrible sentence, et ce fut le 15 décembre 1809. Il avait été décidé que, devant toute la cour rassemblée, Joséphine lirait elle-même sa renonciation à la couronne. Dans le grand cabinet de l'empereur, toute la famille impériale, tous les hauts dignitaires, sont rassemblés ; la salle du trône se remplit des grands officiers, des maréchaux, des dames d'honneur ; après un quart d'heure d'attente, l'empereur fait introduire l'archichancelier et le secrétaire de la Maison impériale, Regnaud. Il prononce quelques mots ; puis, c'est à Joséphine de parler : elle tient en main la déclaration qu'elle va lire, écrite de sa main sur le petit papier à lettres qui lui est habituel. Elle commence : « Avec la permission de notre auguste et cher époux, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre... » Mais ici ses larmes l'étouffent, elle suffoque. Regnaud prend le feuillet et continue la lecture. Il a été conservé ce papier ; on le voit au musée des Archives nationales, et on ne peut considérer sans émotion ces quarante petites lignes de griffonnage qui à de si beaux yeux ont coûté tant de larmes. Le lendemain, c'est « l'exécution » ; elle doit quitter, à deux heures de l'après-midi, les Tuileries où elle ne rentrera plus. Sous le péristyle de l'escalier de Flore sont arrêtées les voitures où l'on entasse le déménagement ; des caisses, des meubles d'usage, des cartons de robes et de chapeaux, les bibelots intimes, deux chiens, un perroquet. Joséphine erre dans les chambres de son appartement impérial d'où elle est « chassée » et qu'une autre occupera bientôt. Tandis qu'elle repart pour la dernière fois de ce décor familier ses yeux gros de larmes, une porte s'ouvre, l'empereur entre : Joséphine, sanglotante, s'abat sur sa poitrine ; il l'embrasse à plusieurs reprises

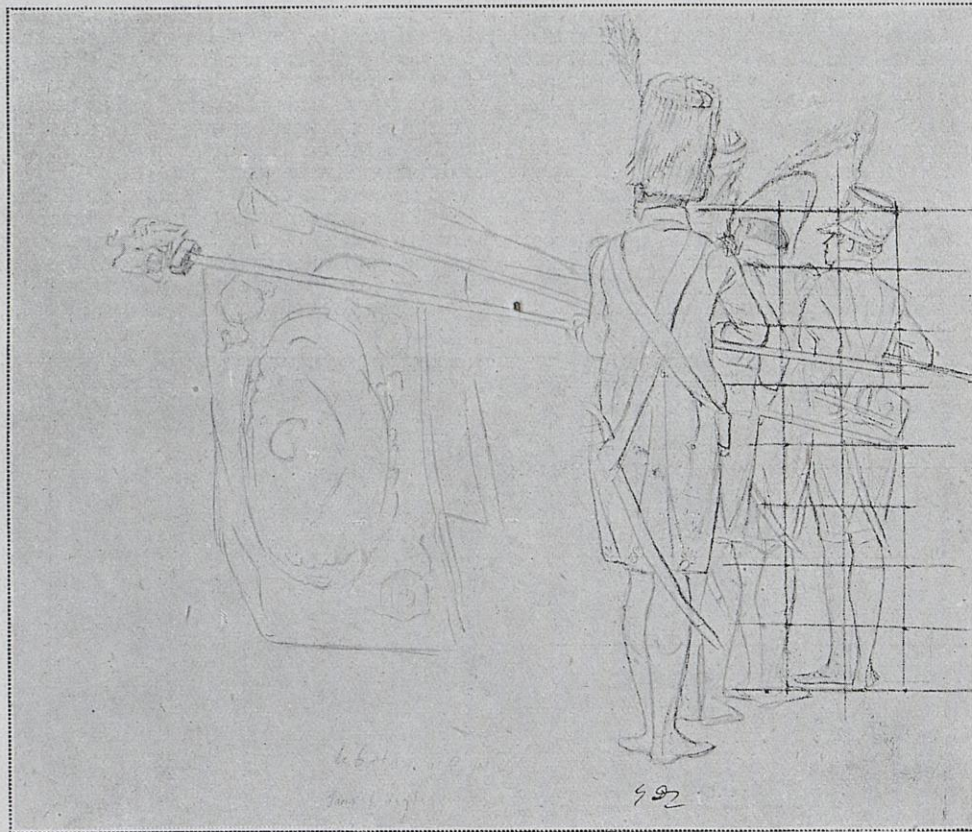


P.-P. Prudhon. — Joséphine vers 1802. — (Étude au fusain. Coll. de M. David Weill.)



« très tendrement », il la soutient, elle s'évanouit ; quand elle revient à elle, il n'est plus là ; son secrétaire Méneval annonce qu'il est parti pour Trianon. Alors, à Méneval, elle adresse ses recommandations ; il faudra dire ceci, ne pas oublier cela, minutes qu'elle prolonge pour gagner quelques instants, une minute, des secondes... On pense à la malheureuse criant : — Encore un moment, monsieur le bourreau ! Il faut pourtant franchir cette porte au delà de laquelle elle ne sera plus rien : elle part, elle descend les degrés de cet escalier de Flore que tant et tant de ses courtisans ont gravi ; Méneval la soutient jusqu'à la voiture : une belle voiture, toute dorée et drapée à lourdes crépines, qu'on appelle l'*Opale* et qui est aujourd'hui conservée au musée de la Malmaison ; le marchepied est haut de quatre marches ; on songe, en le voyant, aux marches de l'échafaud... Enfin, c'est fini : l'*Opale* roule vers la Malmaison : là, tout l'attriste et la déchire ; le ciel est sombre, il pleut à verse ; il semble que toute la nature pleure avec la proscrire.

L'empereur a réglé magnifiquement le sort de sa première épouse : elle sera toujours l'impératrice : elle aura sa maison et sa cour ; il lui a donné pour demeure, à Paris, le palais de l'Elysée, et, comme résidence d'été, la Malmaison ; il lui a attribué un revenu annuel de deux millions ; il a payé ses dettes : deux millions encore ; il lui fera don bientôt de la terre et du château de Navarre, près d'Evreux ; son service et sa livrée seront dignes d'une reine : une dame d'honneur, un grand aumônier, deux chapelains, deux dames du palais, un premier chambellan, un premier écuyer, un intendant, un chevalier d'honneur, quatre dames du palais, cinq chambellans, quatre écuyers, un médecin, un chirurgien, un pharmacien, un maître de chapelle, des musiciens, deux huissiers, six valets de chambre, une lectrice, une garde d'atours, quatre femmes de chambre, vingt-neuf hommes pour « la bouche », trois femmes pour « la lingerie », quatorze hommes pour « le chauffage et l'éclairage », deux portiers, vingt et un valets de pied, quatre pages et tout le service des piqueurs et de l'écurie composée de soixante chevaux. Mais cette nuée de serviteurs supporte malaisément l'exil : quel héroïsme de lier son sort à celui de cette déchue qui, bientôt, n'aura plus aucune influence, tandis qu'on pourrait être auprès de « la nouvelle » dont les mains répandront les faveurs ! On s'ennuie autour de Joséphine : elle-même languit dans l'espèce d'exil auquel elle est condamnée ; elle est reprise de sa nostalgie de Paris ; elle y voudrait vivre, habiter l'Elysée qui est à elle ; on lui fait comprendre que l'éloignement est préférable : on est à la fin de l'hiver de 1810 et celle qui lui doit succéder va prendre possession de son trône. Que Joséphine se réfugie à Navarre, qu'elle prenne possession de ce domaine superbe, plus tard, on verra. Navarre est superbe, en effet, mais inhabitable : il pleut dans les chambres, les bois sont sinistres, le parc est immense mais c'est un marais. On permet quelques semaines de Malmaison au printemps ; mais on conseille fortement un séjour à Aix-en-



J.-L. David. — Étude pour la Distribution des aigles. — (Dessin, Coll. du Prince de la Moskowa.)



J.-L. David. — Joséphine vers 1805. (Coll. du Prince de la Moskowa.)



Joséphine, impératrice. Miniature anonyme. (Coll. de M. Bernard Franck.)

Savoie : et désormais, telle sera la vie de l'impératrice dépossédée : elle va errer, suivant les ordres de l'empereur, inspirés peut-être par le caprice jaloux de l'Autrichienne, de villes d'eaux en villes d'eaux, à Milan, à Genève, à Préguy, à Navarre, trop heureuse quand on lui permet de séjourner momentanément à la Malmaison. Quant à Paris, son cher Paris, il n'y faut pas songer : même on lui a retiré l'Elysée pour lui donner en compensation le château de Laeken, près de Bruxelles ! A ses déplacements continus les dévouements se lassent ; la cour de Joséphine s'égare ; les subalternes même ne cachent pas leur déception et leur mécontentement, et cela s'accroît à mesure que l'oubli se fera sur la ci-devant vicomtesse de Beauharnais et que l'intérêt se détournera d'elle : à part quel-

ques méritoires exceptions, deux êtres seulement lui demeurent indissolublement et admirablement fidèles, son fils Eugène et sa fille Hortense.

Et tout à coup un revirement nouveau s'opère dans sa fortune. L'empereur est tombé. L'Autrichienne lui a porté malheur. Les troupes étrangères campent dans Paris. Joséphine qui, déjà, depuis son divorce, et malgré la riche dotation dont elle dispose, s'est, de nouveau, largement endettée, Joséphine prend peur. Que va-t-elle devenir ? Son riche douaire s'évanouit avec le régime : les Bourbons restaurés ne vont-ils pas lui reprendre les châteaux dont elle dispose ? Où ira-t-elle ? Comment vivre ? Cette existence de miracles finira-t-elle dans quelque hospice ? Mais non ; du fait qu'elle a été reniée par l'usurpateur honni, qu'elle fut une victime de son ambition, Joséphine est adoptée par la Restauration et par les alliés. Soit déférence, soit curiosité peut-être pour cette femme associée à la prodigieuse aventure, cauchemar de l'Europe depuis un quart de siècle, le czar fait visite à la Malmaison ; le roi de Prusse et ses fils, après eux, tous les princes étrangers s'y présentent, Prussiens, Anglais, Russes, Allemands. Les Bourbons eux-mêmes se montrent accueillants : ils lui ont fait entendre qu'elle garderait Navarre, sa vie durant ; on la laissera à la Malmaison. Elle se met à l'unisson : non sans quelque répugnance sa livrée prend la couleur blanche. A sa table on exalte les vertus de Madame la duchesse d'Angoulême. Fidèle à son désir de plaire, elle se dépense sans compter, séduit tout le monde, empereurs, rois, princes, gentilshommes revenus de l'émigration : son salon est le plus et le mieux fréquenté ; il est le seul, à vrai dire ; le czar s'y montre deux fois par semaine.

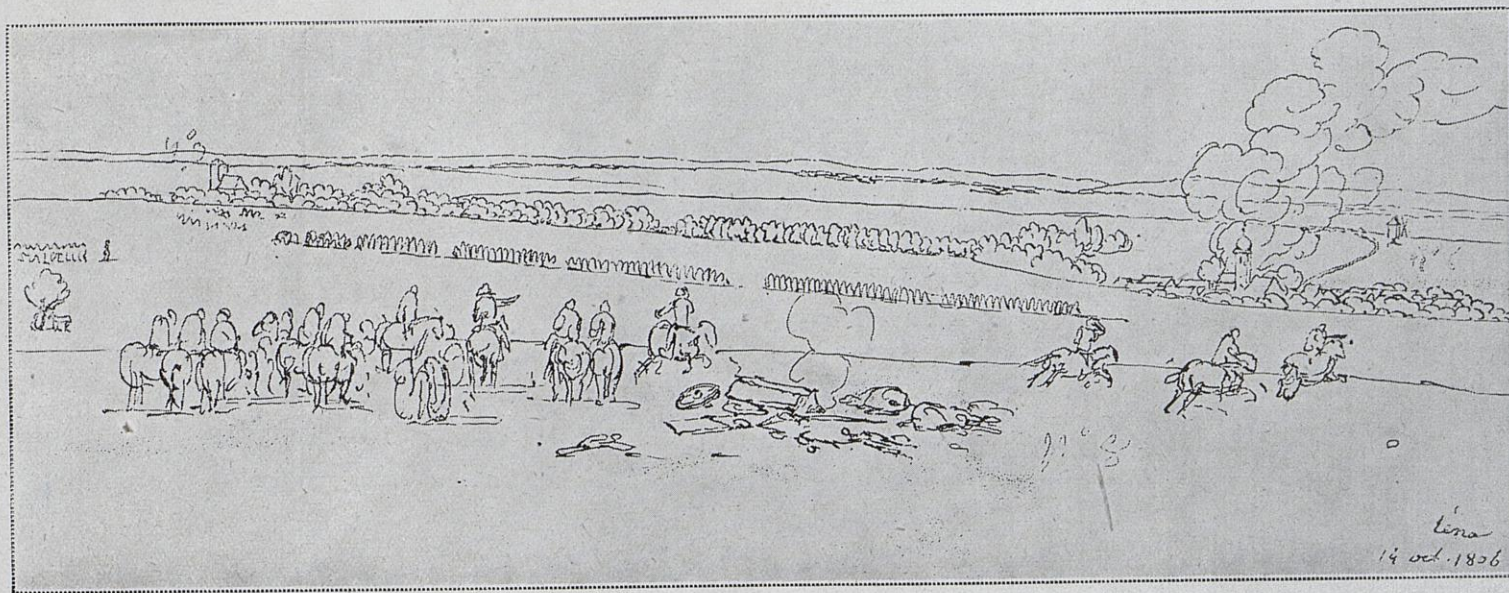
Bien plus, le roi Louis XVIII a manifesté le désir de la voir ; et le 26 mai, elle doit, pour le saluer, rentrer dans ces Tuileries d'où elle est sortie en larmes quatre ans et demi auparavant.

Elle n'y rentrera pas. Le 25 elle a été prise d'un mal de gorge ; le 26, elle a la fièvre ; le 28 l'agonie commence ; le 29 Joséphine est morte.

Personne ne pensa à faire part du décès à Napoléon qui, en ces jours-là, prenait possession de l'île d'Elbe. C'est par un journal qu'il apprit la mort de sa Joséphine, cher objet de son premier et de son plus fougueux amour.

G. LENOTRE.





Lecomte. — L'Empereur à Iéna. Croquis pris sur nature (14 oct. 1806). — (Musée du Louvre.)



Lecomte. — Siège de Dantzig. Vue d'un retranchement. On rapporte un blessé au poste de secours.

Campagne de Prusse Iéna -- Dantzig

« Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. » C'est en ces termes que Bonaparte dès 1797 écrivait à l'archiduc Charles pour l'inviter à poser les armes et à conclure la paix de Campo-Formio. La paix était le vœu profond de toute la France.

Bonaparte, chose étrange à dire, était l'homme de la paix, seul il avait eu la force de l'imposer à coups de victoires.

L'œuvre vraiment extraordinaire accomplie pendant le Consulat, de 1801 à 1804, pendant les quatre ou cinq années tranquilles de sa vie, la prospérité, l'impulsion étonnantes qu'il sut donner en si peu de temps aux affaires de la France, disent assez que le grand capitaine avait su se trouver un autre champ d'activité que celui du champ de bataille. L'homme du Concordat et du Code civil, le réorganisateur de la marine et de nos ports, l'administrateur de nos finances et de nos colonies pouvait trouver là autant de gloire qu'il en avait conquis les armes à la main.

Mais il y avait une puissance qu'inquiétait sourdement la puissance française : l'Angleterre ne pouvait nous voir d'un œil tranquille au Caire et à Anvers. Elle ne se résignait pas à abandonner Malte et à nous livrer les clefs de la Méditerranée. Elle était jalouse de notre marine et de notre industrie renaissantes. Son aristocratie ne cessait de voir en Bonaparte le triomphe des idées révolutionnaires. Elle en redoutait la contagion. Pour toutes ces raisons, il lui fallait la guerre. L'assassinat du duc d'Enghien, la proclamation de l'Empire mirent le feu aux poudres. En dépit des efforts de l'Empereur, l'Angleterre dénonça la paix. Pitt reforma la coalition. Dès lors c'était la guerre : elle ne devait plus finir qu'à Waterloo.

Napoléon vit clair. Sans s'occuper de l'Autriche et des Russes, il voulut écraser la coalition dans l'œuf et prendre l'ennemi à la gorge dans Londres. Tout était prêt au camp de Boulogne pour une descente en Angleterre, lorsque la flotte de Villeneuve

se laissa bloquer à Cadix (août 1805). Aussitôt, l'Empereur change de plan ; il fait volte-face et se retourne contre le front autrichien. En un mois, toute la Grande

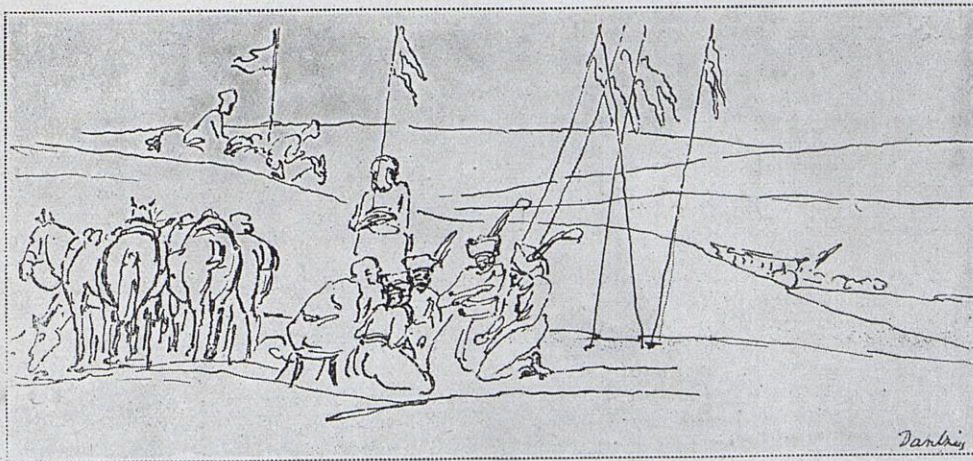
Armée est transportée au-delà du Rhin. Trente jours plus tard, l'armée autrichienne capitulait dans Ulm (20 octobre). Le 2 décembre, l'armée russe était détruite à Austerlitz. La paix fut signée à Presbourg le 26 décembre 1805.

La Prusse n'avait pas eu le temps d'engager les hostilités. L'année suivante, poussée par Pitt et par le parti militaire, elle se décida à sortir de l'équivoque. L'Empereur venait d'organiser la Confédération du Rhin. Le roi de Prusse trouva bon de lui envoyer un ultimatum (7 octobre 1806). Il fut châtié de son insolence. Napoléon écrasa son armée à Iéna (14 octobre). Le même jour, Davoust battait le reste à Auerstaedt. Le 28 octobre, Napoléon faisait son entrée à Berlin.

Puis la Grande Armée prend ses quartiers d'hiver en Pologne (l'Empereur à Osterode), tandis que Lefebvre met le siège devant Dantzig avec 40.000 hommes. Ce siège mémorable, où s'illustra le général du génie Chasseloup-Laubat, rappelle d'une façon piquante les formes de notre guerre de tranchées. Nos illustrations ont l'air de croquis du front pris en 1915. La ville tomba le 24 mars 1807.



Lecomte. — Siège de Dantzig. Croquis d'une batterie. — (Dessin à la plume. Musée du Louvre.)



Lecomte. — Siège de Dantzig. Piquet de cavalerie jouant aux cartes. — (Musée du Louvre.)



Mariage de Marie-Louise. Le cortège traverse les rues de Vienne. Napoléon avait prié l'archiduc Charles d'épouser en son nom l'archiduchesse, que Berthier était chargé de ramener en France. — (Aquarelle anonyme. Coll. de M. Emile Brouvet.)

NAPOLÉON, MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROME

*Mil huit cent onze !... O temps où des peuples sans nombre,
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le Ciel eût dit : oui...
... Et regardaient le Louvre, entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï...*

Le Louvre, ici, est exigé par la prosodie. Mais, dès le début de mars 1811, des groupes de Parisiens, — militaires, petits bourgeois artisans, hommes et femmes du peuple, principalement, — s'assemblaient, chaque jour plus nombreux et plus animés, dans la cour du Carroussel et aux abords des Tuileries.

*Ils se disaient entre eux : « Quelqu'un
[de grand va naître.
L'immense empire attend un héritier
[demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner
[à cet homme,
Qui, plus grand que César, plus grand
[même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre
[humain?...*

On savait, en effet, l'événement proche. On savait qu'il s'annonçait laborieux et difficile, que Dubois et Yvan n'étaient pas sans inquiétude. On interrogeait avec une curiosité ardente quiconque sortait du palais. On échangeait des remarques, des souvenirs, des pronostics et des vœux. Les 17, 18, 19 mars, les groupes étaient devenus une foule, émue, passionnée, anxieuse même. Le temps coula dans une sorte de fièvre, qu'attestent tous les témoignages. Le 20 mars enfin, et à trois heures trente-cinq minutes après midi, un coup de canon éclate à la batterie de la Terrasse du bord de l'eau. Celle des Invalides répond aussitôt ; puis, au lointain, de l'Arsenal, des Sablons, de Vincennes. On attend, on compte... Treize ! Quatorze ! Quinze !... L'enfant est né, l'enfant vit... Seize ! Dix-sept !... Mais qu'est-il ?... Dix-huit, dix-neuf !... On doit tirer vingt et un coups pour une fille et cent pour un garçon. Vingt !... Vint et un... Silence... Une sorte d'arrêt... serait-ce donc ?... Non ! Vingt-deux, vingt-trois !... C'est un garçon !... C'est un fils, un héritier. C'est le Roi de Rome !

Ce titre, qui était un principe, un symbole et presque un défi, Napoléon l'avait, dès longtemps, décerné à son fils. Il aurait pu, mieux encore, l'appeler : roi de Paris. Paris aimait par avance, Paris adora tout de suite, ce « Fils de France », le premier né dans la capitale depuis Louis XIII, qui avait bien failli coûter la vie à l'impé-

ratrice. L'accouchement fut très pénible, en effet, et très douloureux. « Sauvez la mère !... », avait dit l'empereur aux médecins, et c'est la mère qu'il réconforta par de tendres paroles et de maladroitesses caresses. Dans l'instant, l'enfant avait même été tenu pour mort, et peut-être ne dut-il de vivre qu'au sang-froid de sa gouvernante, M^{me} de Montesquiou, qui l'enveloppa de linges chauds et le frictionna d'eau de lavande. Mais aussitôt tiré de crainte pour sa femme, Napoléon se saisit de son fils (et si fort, et avec tant de gaucherie brusque, toujours, que M^{me} de Montesquiou dut le retenir), puis le présenta à la foule brillante et bruyante qui, forçant consignes et barrières, avait envahi la chambre, et l'emplissait de ses louanges, de ses vœux, de son obséquiosité, déjà, et de sa servitude.

*Comme ils parlaient...
...et l'on vit se dresser sur le monde
L'Homme prédestiné ;
Et les peuples béants ne purent que
[se taire,
Car ses deux bras levés présentaient
[à la terre
Un enfant nouveau-né.*

Ce geste d'hostie consacrée, de corps vivant d'un dieu tendu à la dévotion des fidèles, Napoléon le renouvela le 9 juin, à sept heures du soir, dans le chœur de Notre-Dame, après le baptême. Il prit l'enfant, l'embrassa trois fois, marcha vers la grille, et là, les bras levés, lentement, il se tourna vers tous les points de l'horizon, et donna la bénédiction au Monde, avec son fils pour ostensor.

Quel triomphe ! quelle joie ! quel orgueil !... A quoi pensait alors le petit Corse, le pauvre lieutenant d'artillerie, le général de 1793, maigre et hâve, sans argent, sans linge, — et sans espoir ?... Car enfin, commander des armées, gagner des batailles, faire des conquêtes, imposer la paix aux ennemis, ranger l'Europe entière sous ses lois, c'était chose possible et qui ne dépassait pas le génie. Épouser la fille des Césars, de la plus ancienne dynastie régnante, et la plus superbe,

c'était chose humaine encore. Mais voir ce mariage béni de Dieu, — de Dieu dont il a déjà reçu l'onction sainte et la consécration solennelle ; dont il a, cependant, dépouillé, et bientôt emprisonné le vicaire, — pouvoir penser et dire que son œuvre est approuvée de Dieu, qu'il est lui-même élu et investi de Dieu, — et que, pour gage de cette alliance, pour la publier et l'imposer au monde, Dieu lui donne un fils, un successeur, — vit-on jamais fortune, ou aventure comparable ?...



P. P. Prudhon. — Portrait de Marie-Louise. (Dessin. Coll. Pierre Chevrier.)



Napoléon et Marie-Louise se rendent en cortège des Tuileries au Salon Carré, où sera célébré leur mariage, en suivant la galerie du Bord de l'Eau. On remarque les tableaux enlevés aux musées d'Europe : *La Descente de Croix*, d'Anvers, *La Communion de Jérôme* du Musée du Vatican. — (Aquarelle. Musée de Sèvres.)

*Et lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine.
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts ;
Et l'enfant soutenu de sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers.*

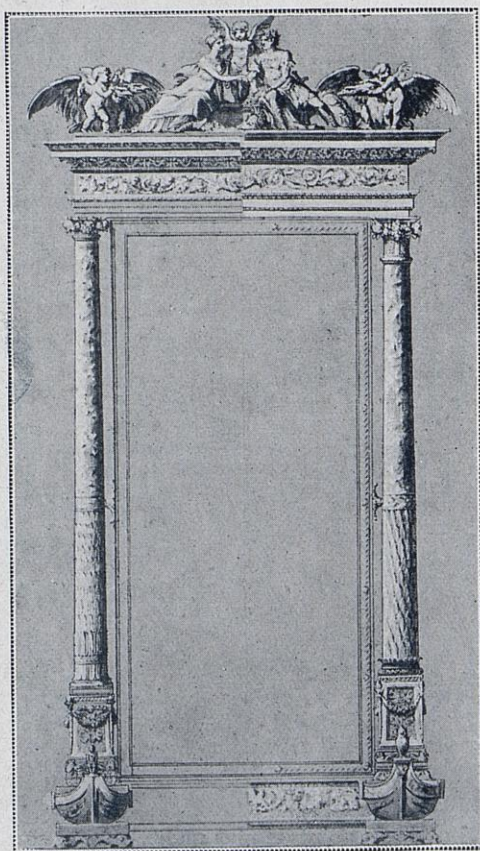
*...Quand il eut bien fait voir...
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria, tout joyeux, avec un air sublime :
L'Avenir ! l'Avenir !... L'Avenir est à moi !...*

Il avait quelque raison de le crier. Quel enfant naquit jamais sous de tels auspices ? A qui semblable destin fut-il jamais promis. Et quel enfant, pourtant, connut d'aussi injustes et cruelles vicissitudes ? Quel, de si haut, tomba plus bas ? Qui, comme celui-ci, fut, non seulement dépouillé de ses droits et déchu de ses rêves, ce qui est le lot des princes en exil, mais frustré de ce qui est le lot et le bonheur de la plus humble ou misérable créature : l'amour d'un père, les caresses d'une mère ?... Cet héritier du monde n'aura même pas un domaine.

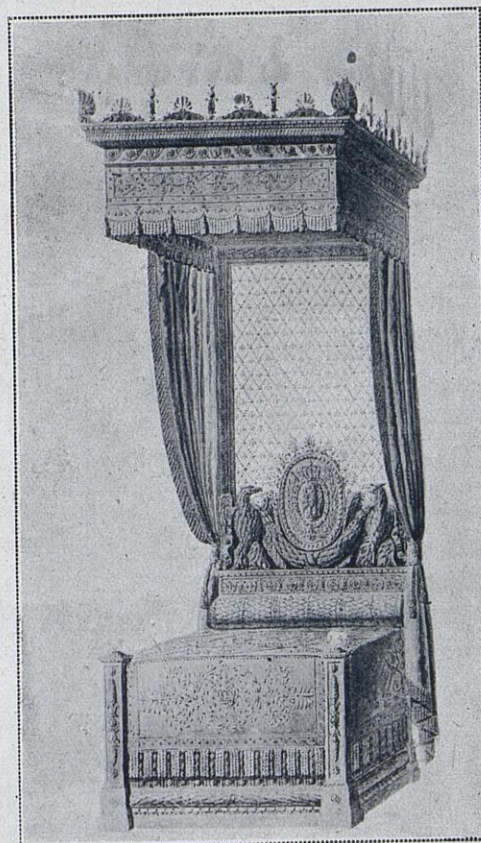
Ce Français sera chassé de France et l'on s'efforcera à détruire tout ce qui reste en lui de français. On lui a pris son trône, on lui a pris son père, et sa mère s'éloigne de lui. On étouffe toutes ses aspirations, on brise tous ses projets, on détruit toutes ses espérances. On le raye même de l'Histoire, et il meurt à vingt ans, d'un mal encore mal défini ; il s'évapore dans un souffle, pauvre petite figure triste et pâle, — lui, le Fils de l'Homme. Quel contraste ! et quelle leçon !...

Cet enfant si ardemment désiré, si joyeusement accueilli, Paris le vit peu, en somme. Paris a admiré, comme nous le faisons encore, cette merveille de goût et de style qu'est le Berceau, dessiné par Prud'hon exécuté par Thomire et Odier, joailliers de la cour. Le diman-

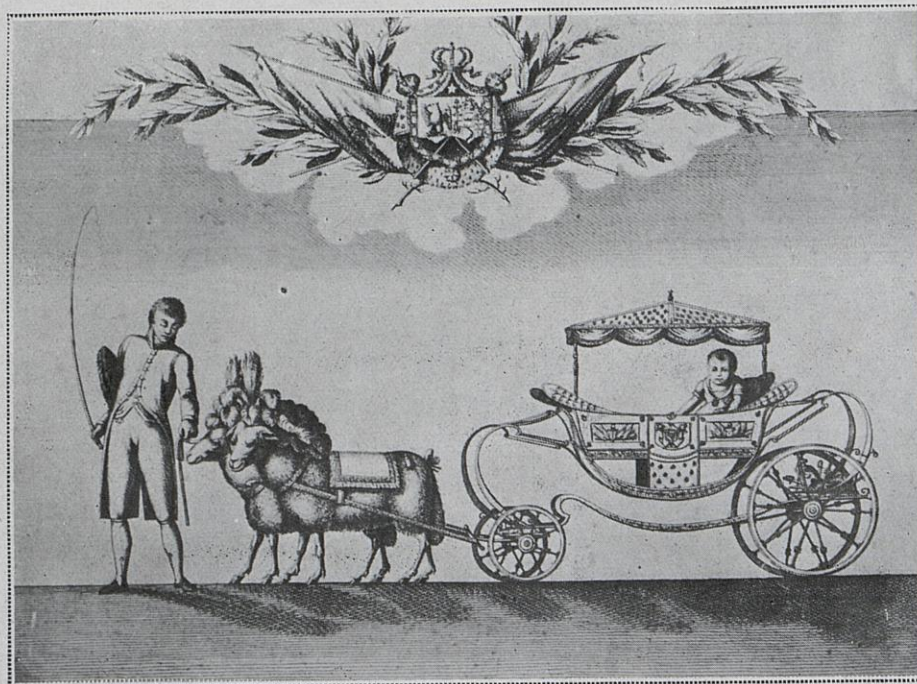
che, les Parisiens vont sur les hauteurs de Chaillot, — la campagne, alors, — où s'élèvent les assises du « Palais du Roi de Rome », qui ne dépassera jamais les fondations (aujourd'hui, le Trocadéro). Ou bien, à Saint-Cloud, et dans une allée du parc, ils ont, parfois, la chance d'apercevoir la nourrice (M^{me} Auchard), les berceuses, les huissiers, le médecin, l'écuyer, les « filles de garde-robe », les « premières femmes », quelque sous-gouvernante ou quelque sous-chambellan, ou le « secrétaire des commandements ». Ils aperçoivent, par fortune, la voiture aux chèvres qui le promène, mais encadrée de grenadiers de la Garde. Car, selon l'étiquette séculaire, mais renforcée encore, le dauphin... non, le roi de Rome a sa « Maison ». Les Parisiens ne l'aperçoivent guère plus dans l'hiver de 1813, quoiqu'on l'ait ramené aux Tuileries, et qu'ambassadeurs, ministres, grands officiers de la couronne et grands corps de l'Etat le haranguent à l'envi. Mais les principaux d'entre eux le voient le 23 janvier 1814, et, de cette entrevue, ils ont dû conserver un souvenir ineffaçable. Ce jour-là, l'empereur a convoqué, dans la salle des maréchaux, les chefs de légions et officiers de la garde nationale. L'heure est sombre, pleine de péril et d'angoisse : la frontière forcée, la France envahie, les Prussiens près de Reims, les Autrichiens au delà de Troyes, la capitale près d'entendre le canon ennemi et menacée du sort de Berlin, de Vienne et de Moscou. Napoléon va prendre le commandement de ce qui lui reste de troupes : un squelette d'armée. C'est le moment suprême et la dernière carte. Il fait appel à la bourgeoisie, et il a raison ; mais pourquoi pas au peuple, au vrai peuple, qui l'aime et qui est de tout cœur avec lui ? Il la conjure de demeurer fidèle et de l'aider dans sa tâche. Il lui confie « l'Impératrice et le Roi de Rome » ; — puis, se reprenant, et d'une voix mouillée, d'une voix humaine : « Ma femme et mon fils... » Ce fils, les Parisiens l'eussent défendu jusqu'à la mort, et la femme même, quoiqu'ils ne l'aient guère. Mais comment les défendre ? On leur a refusé des armes, et les ordres de l'empereur sont formels, qu'au



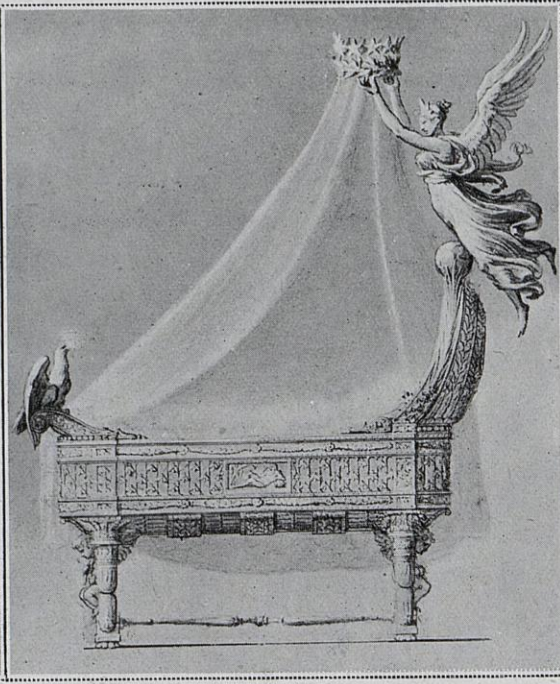
P. P. Prud'hon. — Psyché de Marie-Louise, donnée par la Ville de Paris. — (Coll. de M. Pierre Chevrier.)



Jacob Desmalter. — Le lit de l'Empereur aux Tuileries. (Aquarelle. Coll. de M. Hector Lefuel.)



Roi de Rome, en promenade dans sa voiture attelée de deux moutons. Dessin de Binelli, gravé par Charon. — (Coll. de M. Jacques Reubell.)



Prud'hon. — Berceau du Roi de Rome, conservé dans l'ancien résor impérial de Vienne. — (Coll. de M. Pierre Chevrier.)

dernier instant Joseph fait connaître : partir, quitter Paris, mettre la Régente et le Roi hors d'atteinte. C'est le 30 mars. C'est l'ennemi à Bondy, à Charonne, à la Villette. C'est la bataille dans les faubourgs et aux portes, et c'est, aux Tuileries, le désarroi, la bousculade et l'affolement d'une fuite : les berlines chargées, les garde-robes au pillage, les armoires vides. Mais l'enfant ne veut pas partir. Il pleure, il supplie, il menace : « N'allons pas à Rambouillet ! C'est un vilain château... Restons ici... Je ne veux pas quitter ma maison !... Et, puisque papa n'est pas là, c'est moi qui suis le maître !... » Il s'accroche aux meubles, se cramponne aux tentures. Canisy, l'écuyer, est obligé de le prendre et de l'emporter, bras crispés, jambes battantes, convulsé de colère et de larmes.

A Rambouillet, on le présente à son grand-père maternel, François d'Autriche. Il ne lui dit rien, malgré ses agaceries ; mais, à sa gouvernante : « Ah ! *maman Quiou*, il n'est pas beau, grand-papa !... » A Vendôme, à Blois, il s'apaise, quoique Louis XVIII « ait pris la place de son papa et retienne ses joujoux ». Puis, c'est Chalon-sur-Saône, le Jura, Genève... La France qui l'attendit peut-être, ne le reverra plus. Elle ne se flatte point de l'avoir pour souverain, quoique, en abdiquant pour la seconde fois, au lendemain de Waterloo, Napoléon ait « proclamé son fils, sous le nom de Napoléon II, « empereur des Français » (22 juin 1815), et que, deux jours durant, les actes publics soient libellés au nom de cette Majesté illusoire et éphémère. Puis, le cercle se resserre. *Maman Quiou* est déjà expulsée de Vienne, sans avoir le droit, au reste, de venir en France. Un peu plus tard, c'est Méneval, secrétaire de l'ex-impératrice. Puis (24 octobre), c'est le tour de la sous-gouvernante, M^{me} Soufflot, — et de la berceuse enfin, la bonne M^{me} Marchand, non moins dévouée et fidèle que son fils (le Marchand de Sainte-Hélène). Ce jour-là, 28 février 1816, le cercle est scellé. Plus rien de France ne reste, plus rien de France ne viendra autour du Fils de France, — et, lui, n'est plus qu'un prince autrichien, qui de « prince de Parme et de Guastalla », est devenu duc de Reichstadt, après avoir failli l'être de Buschtichad. Pas même archiduc, tout juste altesse, et plus du tout Napoléon, mais simplement Franz, membre quelconque et éloigné de la famille impériale. Contre la famille et la cour, contre gouverneur (Dietrichstein), précepteur (Foresti), professeurs, aides de camp, officiers et gens de service, — contre l'Autriche entière, il est seul, — et il a cinq ans.

A-t-il des souvenirs, du moins, à défaut d'affections ? Des « visions », des images pâlies et fugitives ?... Son père, d'abord ? Certes, Napoléon l'a beaucoup aimé, et il ne s'est jamais défendu de la tendresse, des espoirs et de l'orgueil paternels. Lorsqu'il

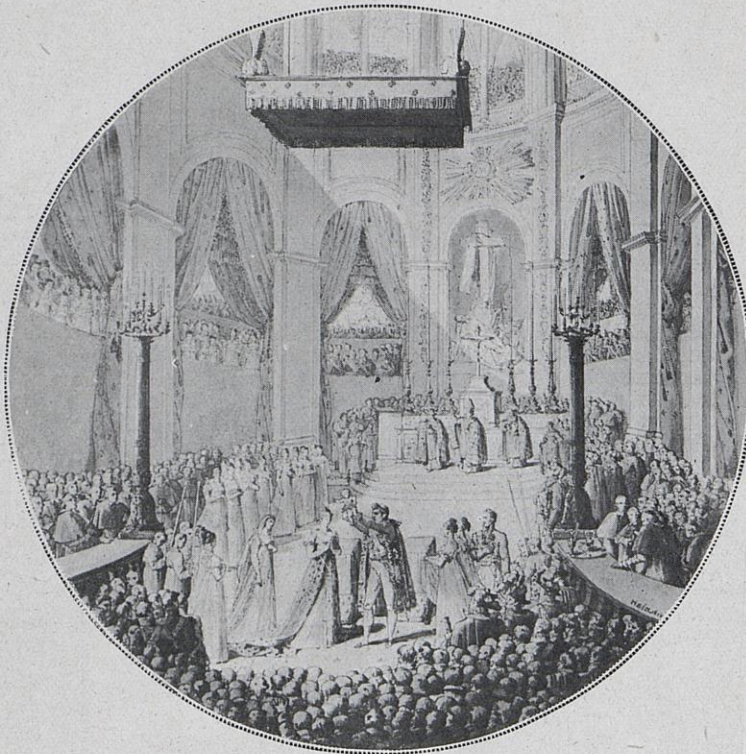
reçoit son portrait, au fond de la Russie, et le matin même de la Moskowa (6 sept. 1812), il le fait dresser devant sa tente, et l'exposera à la vue et aux vivats de l'armée. A l'île d'Elbe, à Sainte-Hélène, d'autres portraits adoucissent sa douleur, — ou l'avivent. Il porte sur lui une miniature d'Aimée Thibault, qui représente le petit roi assis sur un mouton, — et c'est rive sur elle que s'éteindra

son regard. En campagne et dans l'exil, Napoléon rassemble toutes les reliques qu'il peut trouver. Il pleure, il défaille de joie, en recevant, à Sainte-Hélène, la boucle de cheveux blonds que M^{me} Marchand a pu faire passer. Son fils revient dans tous ses entretiens, occupe toute sa pensée, et l'on suit les conseils suprêmes qu'il lui adresse et qui ne lui furent jamais remis, bien entendu. Mais, en somme, Napoléon n'a vécu avec lui que pendant l'année 1811, réserve faite d'incessants voyages, — et les premiers mois de 1812, alors que le Roi — l'Empereur ne lui donne jamais d'autre nom — n'est encore qu'un poupon blond et rose. Ensuite, c'est la Russie, c'est l'Allemagne, c'est la campagne de France, coupées de courts séjours à Paris. Quand il y est, Napoléon embrasse son fils, joue avec lui, lui fait mille caresses et gâteries, et, même quand il travaille et aux plus vastes projets, même quand la porte de son cabinet est défendue aux maréchaux et aux ministres, elle s'entr'ouvre toujours lorsqu'y gratte une menotte d'enfant. Si Napoléon, cependant, est père aussi, père tendre et vigilant, il a d'autres

pensées et d'autres affaires. Il a dit lui-même : « La vie ne peut s'arrêter, parce qu'un enfant est né », et, le jour où cet enfant voit son père pour la dernière fois, il a trois ans. Quels sentiments, quels souvenirs a-t-il gardés de lui ? Eh bien, ceux d'un enfant de son âge, et de qui, peu à peu, rien ne vient plus entretenir la fragile mémoire. S'il en parle peu, parce qu'on ne lui en parle pas du tout, et qu'il a vite compris qu'il n'en doit pas parler, il ne l'oublie point. —

« Monseigneur, n'avez-vous rien à me dire ?... » demande Méneval en prenant congé. Silence réfléchi ou chagrin. Puis, s'assurant que la vigilance de sa gouvernante autrichienne est une minute en défaut : « Monsieur Méva, murmure l'enfant, vous *Lui* direz que je l'aime toujours bien... » Après le départ de M^{me} Marchand, il n'a plus personne pour raviver ce culte. Tout le monde conspire au contraire, comme on le verra, pour l'arracher de sa tête et de son cœur. A coup sûr, ce n'est pas ce souvenir vacillant qui pourra le protéger contre la souffrance de l'exil, de la solitude, de la prison.

Ce pourrait être sa mère. Mais y a-t-il dans l'histoire une femme moins mère que ne l'a été Marie-Louise, — celles exceptées qui ordonnèrent la mort de leur enfant, car elle se contenta de la laisser s'accomplir ?... Il n'y en a point de plus molle, de plus sotte, de plus vide, de plus égoïste, de plus ingrate, de plus lâche, — de moins digne enfin, non seulement de pardon et d'excuses mais d'indulgence. Une créature



Heim. — Baptême du Roi de Rome. Dessin à la plume, daté de 1814. (Musée de Sévres.)



Le Roi de Rome enfant. Miniature anonyme. — (Coll. Bernard Franck.)





Hochet du Roi de Rome.
Provient de la succession du baron Larrey.
(Coll. Bernard Franck.)

sans cervelle, sans cœur, sans quoi que ce soit qui pense ou sente. Un corps, — de fromagère allemande, dont la grâce fadasse devint vite de l'adipeuse minauderie ; — un sexe, — glouton sans discernement, toujours et tout de suite prêt à la servitude ; — une femelle, d'une vie tout animale, et sans même l'instinct de la maternité. — Archiduchesse, elle invoque la vengeance divine contre ce Napoléon, cruel ennemi de sa famille et de son pays, et qu'elle se représente comme une sorte de cyclope, dont la bouche vomit des flammes. Après Wagram et la paix de Vienne, elle apprend que « ce nouveau Tamerlan » a l'audace de briger la main d'une princesse impériale. Elle s'en indigna et gémit sur le sort de cette infortunée « otage et victime ». Huit jours après, elle sait que cet otage, cette victime, c'est elle-même, et elle s'en remet à la volonté de Dieu et de son père. Le mariage n'est pas consommé depuis un mois qu'elle se proclame la plus fière et la plus heureuse des femmes. Elle ne tarit pas d'éloges sur l'empereur. Elle attend ses ordres avec ferveur, elle y obéit avec joie, elle se flatte d'être son esclave, et elle exhorte tout le monde à ce glorieux asservissement. Ces sentiments, ce langage, elle les manifeste encore le 30 mars 1814. Le 3 avril, à peine a-t-elle revu son père et Metternich, qu'elle consent à tout ce qu'ils lui imposent. Malgré les appels enflammés de Napoléon, malgré le Traité de Fontainebleau, elle prend la route de Vienne. Elle a déjà abandonné et trahi son mari, de cœur. Elle ne tardera guère à le tromper autrement, avec Neipperg (très probablement, dès le séjour à Aix-les-Bains, dans l'automne de 1814). Dès lors, elle ne répond à aucune lettre, elle répudie son titre d'impératrice, et ne veut plus être que l'archiduchesse Maria-Ludovica, puis duchesse de Parme. Le débarquement de l'île d'Elbe l'épouvante. Le 3 juin 1815, elle écrit à son père : « ...Je prie Dieu qu'il permette aux Alliés de bientôt revenir heureusement et de bénir leurs armes ». D'ailleurs, si Wellington et Blücher avaient été vaincus à Waterloo, elle aurait repris, docile et souriante, sa place auprès de son mari ; à sa table et dans son lit. Mais Dieu lui épargne ce supplice, comme Sainte-Hélène la délivre de toute crainte et retenue. Elle défend qu'on prononce devant elle un nom exécré, — et, avec Neipperg, puis Bombelles, elle peuple Parme de bâtards légitimes.

Mais enfin, cette détestable épouse, rien ne l'empêchait d'être mère, et l'on en a vu plus d'une. Pas davantage. Elle n'est pas sortie de France que son fils l'embarrasse. Pour s'en défaire, elle pense à l'Eglise, et voudrait qu'on le tonsurât tout de suite. Metternich est obligé de lui rappeler qu'elle n'est point libre d'en disposer. Elle n'a garde de l'emmener à Aix, ni à Parme. A Schœnbrunn, il lui suffit de le voir le matin, parfois le soir, de baiser distraitemment son front, caresser ses cheveux, tapoter ses joues, et la voilà quitte. « Si cet enfant avait une mère, — écrit Mme de Montesquieu, — à la « bonne heure ! Je le déposerais entre ses « mains et je serais tranquille. Mais ce n'est « rien moins que cela. C'est une personne « plus indifférente à son sort que la dernière « étrangère qu'il a à son service... » Et tous les témoignages concordent et on les sent atténués, et ce fut bien pis avec le temps et lorsque Marie-Louise eut de nouveaux enfants. Franz lui devenait tout à fait étranger et des années passaient sans qu'elle le vît, sans songer à lui davantage. C'était lui l'intrus et le bâtard, sans doute ?... Lorsque sa santé fut perdue et qu'on commença de redouter une issue fatale et proche, elle refusa de croire à ces fâcheuses nouvelles. Elle vint cependant, sur un avis impérieux, tout en protestant que le mal n'était point sans remède. Aux minutes suprêmes, elle dort paisiblement. Il faut la réveiller, la pousser vers le lit de mort, où elle se cramponne muette, inerte, hébétée, les yeux bouffis, mais de sommeil et non de larmes. Elle prit le deuil, il est vrai, parce qu'aussi

*Projet de distribution de cadeaux
et gratifications aux personnes
du service du Roi de Rome*

1. <i>Alphonse de Brancaccio</i>	<i>pour sa</i>	
2. <i>premier femme-chambre au d'Alphonse</i>	<i>en 1800 et en 1801</i>	6400.
3. <i>chambre-chambre</i>	2000.	2000.
4. <i>femme de garde robe, chambre</i>	1000.	2000.
5. <i>filles de garde robe, chambre</i>	500.	100.
6. <i>chambre-chambre</i>	1000.	2000.
7. <i>valise de chambre, chambre</i>	600.	2000.
8. <i>maître d'hôtel</i>		1000.
9. <i>valet</i>		600.
10. <i>garçon de garde robe</i>	chambre	2000.
11. <i>valise de chambre</i>	250.	

Total

*La somme de 20000 francs sera versée
à la caisse de la maison du Roi de Rome
à la fin de l'année 1815.*

Le 18. 8. 1815.

St. Louis le 10. juin 1815.

Liste de gratifications accordées au personnel de la maison du Roi de Rome.
Cette liste est corrigée de la main de l'Empereur, qui a réparé un oubli,
majoré un chiffre et refait l'addition. — (Coll. de M. Henri Parguez.)



Isabey. — Portrait du Roi de Rome en uniforme de chasseur
de la Garde Impériale. Miniature sur ivoire. — (Collection
de M. Bernard Franck.)

et toutes les vertus aux princes qui n'ont pas régné. Celui-ci les avait peut-être ? Il mourut, lui (22 juillet 1832 de tuberculose apparemment, mais singulièrement rapide), après avoir connu toutes les vicissitudes, trahisons et cruautés de la destinée, — et des hommes. Il faut l'aimer cette image blonde et pâle, très triste et très douce, lointaine, indécise et un peu effacée, comme une apparition dans une brume. Il faut beaucoup l'aimer ce petit Français arraché à la France, parce qu'il a beaucoup souffert. Souffert à cause de la France, souffert de la France, et souffert... ah ! souffert, peut-être, à en mourir...

bien il était d'étiquette, et qu'elle le savait seyant à sa beauté blonde, déjà boursoufflée, couperosée et bletée... Ah ! la détestable femme, et qu'il faut vouer à l'exécration de toutes les épouses et de toutes les mères.

Et l'Autriche, même.

— Oh ! la politique a des nécessités cruelles !...

— Il est vrai, et je comprends que les souverains alliés aient mis, et définitivement, hors d'état de nuire, Napoléon, perpétuel fauteur de discorde, — encore qu'il eût suffi de l'empêcher de nuire justement, et de lui infliger une prison, non un tombeau. Mais quelle politique, quelle nécessité, a jamais justifié, ou excusé, le martyre d'un enfant innocent ?... Et ce martyre fut froidement, sciemment, obstinément résolu, calculé, poursuivi, consommé. Martyre moral sans doute, mais qui est le plus féroce, et qui manque rarement d'engendrer l'autre.

J'ai dit comment, devant qu'il eût accompli sa cinquième année, le Roi de Rome, devenu duc de Reichstadt, était entièrement isolé de sa famille et de la France. L'Autriche, désormais, va s'évertuer à faire de lui un prince autrichien. Il l'est déjà, il ne l'est que trop, par les lois mystérieuses de la nature. C'est l'élection de la mère qui l'emporte en lui. Il paraît n'avoir de sang que celui des Habsbourgs, rien qu'il tienne de son père et le fasse revivre.

Déjà, quand il arrive à Vienne, le peuple s'écrie, avec un joyeux loyalisme ! « Il est bien de notre famille impériale !... » La lèvres devient plus épaisse et plus débordante, la mâchoire inférieure plus lourde. Il a le front haut de Marie-Louise, ses yeux bleu de faïence et l'ovale de son visage. A vingt ans, il est fort gentil garçon, svelte, fin élégant, « distingué », fort capable de plaire aux femmes, — et qui leur plaît fort, en effet. Si l'on veut absolument retrouver en lui quelques vestiges du père, ce seraient le bombement des tempes, la force de l'arcade sourcilière, l'ardeur dont s'enflammait parfois son regard, une certaine façon d'avancer le pied, et cette habitude de rejeter et croiser les mains sur le dos.

Sans doute, il ne s'est pas laissé « dénationaliser » facilement. Il ne cesse de penser à son père, à la France, à Paris. Il cherche, il interroge, il écoute, il s'efforce à savoir ou à deviner. Longtemps, il assaille ses maîtres de questions, qui ne laissent pas de les embarrasser. Mais les ordres sont inflexibles. Le programme est tracé, et on le suit, impitoyablement. Tous domestiques allemands ; toute lecture, toute conversation, en allemand. Défense de lui donner un autre titre que *Durchlaucht* (Altesse) ; défense de lui laisser des livres et des jouets français. Défense de satisfaire à sa curiosité.

Cependant, on lui apprend la mort de ce père mystérieux, et avec ménagements. L'enfant pleure, prend le deuil, refuse de manger, s'attriste et languit durant plusieurs semaines, — tandis que le grand-père chasse, — parce que Napoléon est mort civilement, — et que la mère (et veuve) danse, mange, couche et accouche.

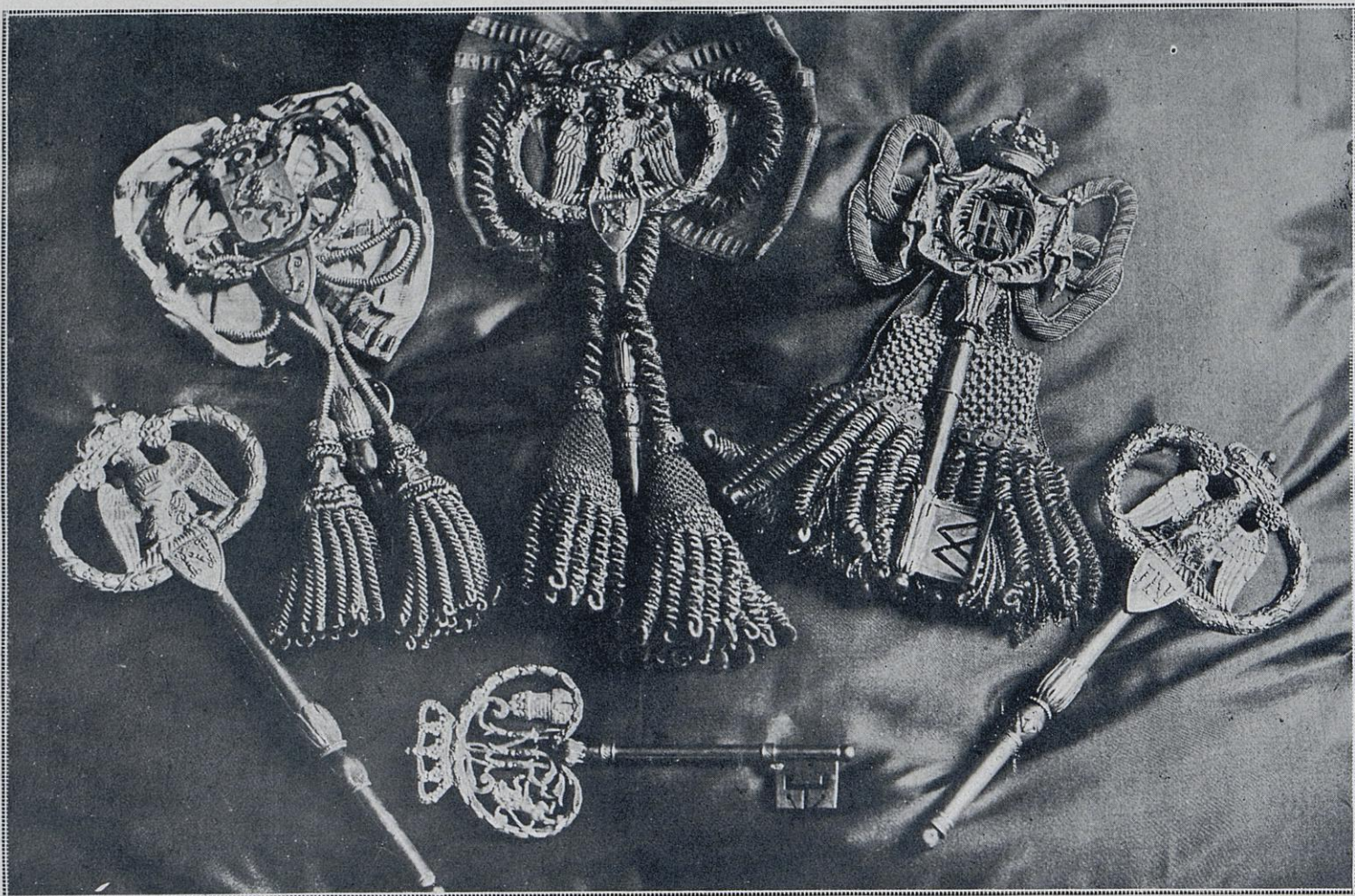
Mais, après tout, le Prince n'est qu'un homme, et c'est-à-dire un enfant et un adolescent. On le fait officier autrichien ; capitaine en 1818, major en 1820, lieutenant-colonel à la fin de la même année.

On a coutume de prêter tous les talents et toutes les vertus aux princes qui n'ont pas régné. Celui-ci les avait peut-être ? Il mourut, lui (22 juillet 1832 de tuberculose apparemment, mais singulièrement rapide), après avoir connu toutes les vicissitudes, trahisons et cruautés de la destinée, — et des hommes.

Camille VERGNIOL.

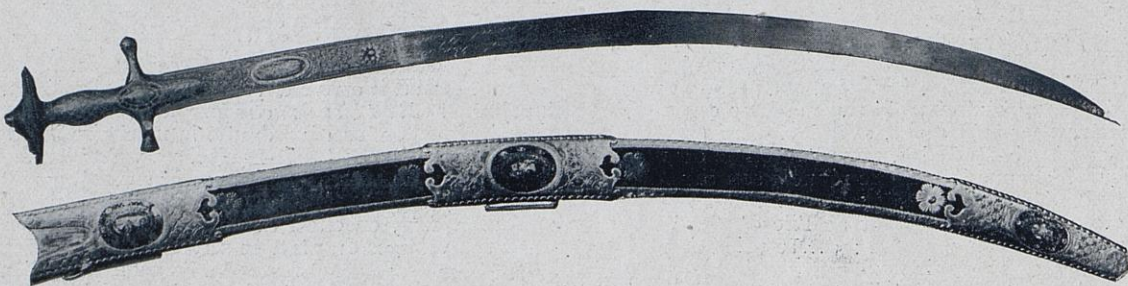


Le duc de Reichstadt
Statuette ivoire. (Succession du baron Larrey.)
(Coll. Bernard Franck.)



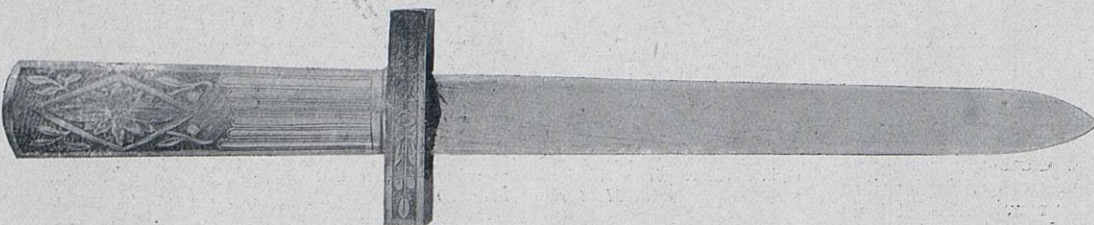
CLEFS DE CHAMBELLANS DES SOUVERAINS DE LA FAMILLE IMPERIALE

Au centre : l'Empereur. De gauche à droite : Napoléon, roi d'Italie ; Louis, roi de Hollande ; Jérôme, roi de Westphalie ; Joseph, roi de Naples et Joseph, roi d'Espagne. (Coll. de M. Jacques Reubell.)



SABRE D'HONNEUR DU GÉNÉRAL DESAIX

La lame porte cette dédicace : « Le Général Bonaparte au Général Desaix ». Au revers, la date. Affaire de Samahoud, conquête de la Haute-Egypte. Le fourreau et la garde sont d'émail bleu décoré d'incrustations d'or ciselé. — (Coll. du Prince de la Moskowa.)



ARMES AYANT SERVI A DEUX ATTENTATS CONTRE NAPOLEON

En bas : Poignard en bronze de député des Cinq Cents, passant pour être celui du député Aréna qui frappa Bonaparte à la séance du 19 Brumaire. — En haut : Le couteau de Stabbs, l'étudiant allemand qui tenta d'assassiner l'Empereur à Schoenbrunn en 1809. Provient du Général Rupp, chargé de l'interrogatoire de Stabbs, et du baron Larrey. — (Coll. de M. Bernard Franck.)

BATON DE MARÉCHAL DU MARÉCHAL NEY

A gauche : Velours bleu semé d'aigles brodées en or. Au sommet, la devise : *Terror Belli Decus Pacis*. Au pied, l'inscription : Michel Ney, nommé par l'Empereur Napoléon, maréchal de l'Empire le 12 floréal an XII.

A droite. — Etui du précédent. Maroquin rouge, décoré d'aigles. Au pied et au sommet l'inscription : Le maréchal Michel Ney. — (Coll. du Prince de la Moskowa.)



Tablier du trompette-major Kaufmann tué à Reichenberg (1813). — (Musée de Gortitz. Communiqué par M. O. Hollander.)

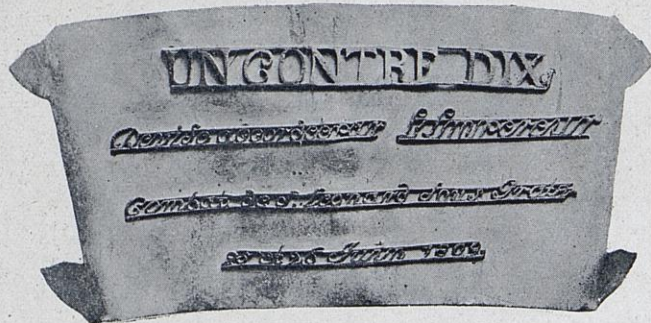
La Grande Armée

On ne peut, dans un recueil consacré à Napoléon, séparer de lui la Grande Armée. Il était impossible de les rappeler tous ;

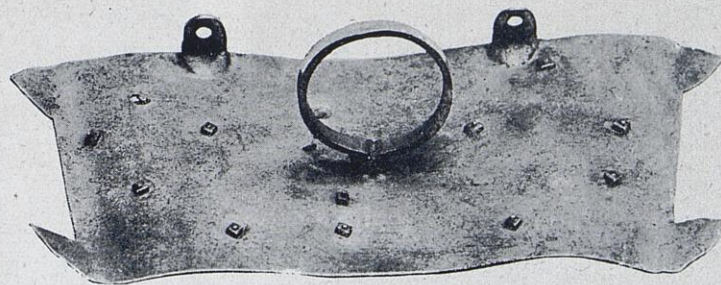
dresser à son cœur et à son intelligence, le mettre de moitié dans le secret de l'action, lui exposer ensuite le résultat de la bataille, sont des choses que Napoléon observait avec soin. Il savait qu'en définitive c'est le moral qui gagne les batailles. C'est pour exalter

le moral qu'il institua ce système de récompenses, cette chevalerie moderne de la Légion d'honneur.

Ce qu'il arrivait par ce moyen à faire de son monde, toute son histoire en témoigne : jamais ses hommes ne lui marchandèrent



Devise du 84^e de ligne: « Un contre dix ». Plaque en cuivre, attachée à l'aigle du drapeau. — (Communiqué par M. O. Hollander.)



Revers de la plaque ci-contre placée sur le caisson de l'aigle ; la figure montre l'anneau qui fixait cette plaque à la hampe du drapeau.

Lannes, Murat, Ney, Masséna, Davoust, Bessières, Victor, Oudinot, Mortier, Soult, Augereau : ils sont trop ! Rien que leurs portraits occuperaient l'espace qui nous est mesuré. Mais nous avons tenu à réunir dans ces pages des reliques qui évoqueraient leur souvenir et celui des troupes admirables qu'ils conduisirent pendant vingt ans de victoire en victoire sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Napoléon ne négligea rien pour entretenir dans ses troupes les idées de l'honneur, du devoir, de la gloire. Ses fameuses proclamations, ses bulletins aux armées sont les modèles incomparables de l'éloquence militaire. Se tenir en contact avec le soldat, s'a-



Tablier de timbale. Drap bleu brodé de soie et d'or. On remarquera les deux N entrelacées à la manière des L de Louis XV. (Musée de l'Armée.)

rent leurs fatigues et leurs souffrances.

Ce sont ces humbles qui tombaient en criant : Vive l'Empereur ! Ce sont ces grenadiers, ces voltigeurs, qui furent les artisans obscurs de la gloire de Napoléon : il est juste qu'ils y soient associés.

Après avoir fait sa puissance, ils ont fait la légende.

Ils ne l'ont jamais abandonné même dans le malheur ; à force de refuser de croire qu'il fût mort, ils ont fini par lui donner une vie immortelle. Qui de nous n'a parmi eux un ancêtre, un aïeul ? C'est par là que les derniers d'entre nous sont les héritiers de cette histoire et que le souvenir de Napoléon nous touche comme une noblesse et un bien de famille.



Vue topographique et pittoresque des Quatre-Bras où une division de l'armée alliée commandée par le Duc de Wellington se maintint glorieusement le 16 juin, avant la veille de la bataille de Waterloo. — (Aquarelle, probablement de l'été de 1815. Collection de M. Emile Brouwet.)

Waterloo.

Le retour de l'île d'Elbe avait soulevé d'enthousiasme toute l'armée et indigné les cours d'Europe. Celles-ci déclarèrent

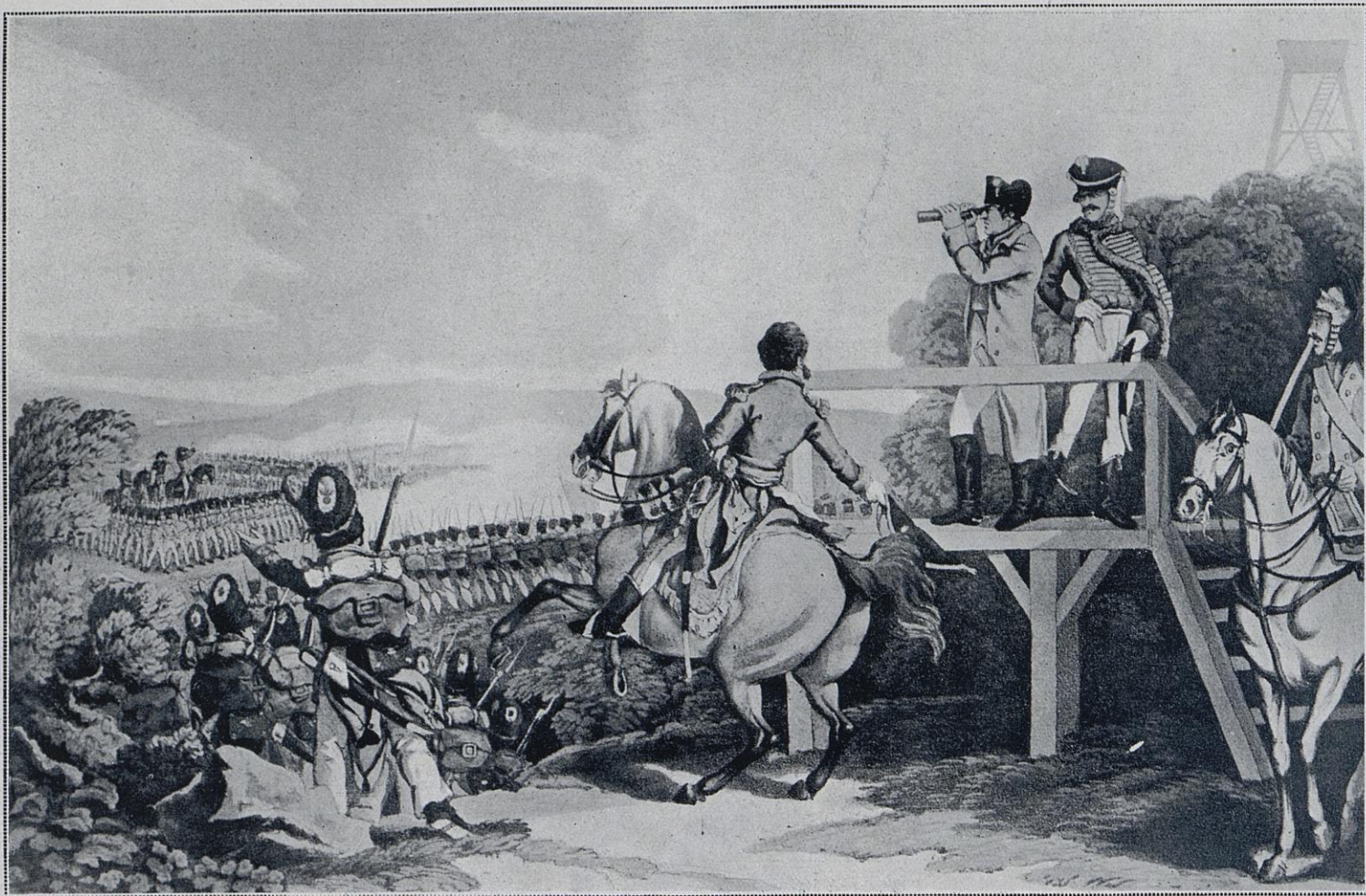
Napoléon hors la loi : en rompant le pacte qui l'enchaînait, il avait brisé le dernier lien qui le rattachât à la société. Les puissances décidèrent d'en finir avec le perturbateur de la paix de l'Europe ; elles lui déclarèrent une guerre sans merci. Une der-

nière coalition, et la plus redoutable de toutes, se forma pour l'écraser.

Six armées devaient envahir la France par toutes ses frontières et marcher concentriquement sur Lyon et sur Paris : l'armée des Pays-Bas (53.000 Anglais, Hanovriens



Vue topographique et pittoresque du champ où la mémorable bataille de Waterloo fut gagnée par l'armée alliée commandée par le Duc de Wellington et le Prince Blücher sur l'armée française commandée par Napoléon Bonaparte. — Vue prise du plateau du Mont Saint-Jean. On voit au premier plan l'observatoire de Wellington et le monument d'Alexandre Gordon ; à gauche, la route de Charleroi, au fond, la ferme de Belle-Alliance, la Haie-Sainte et à droite la ferme d'Hougomont. — (Aquarelle. Coll. Emile Brouwet.)



Napoléon à Waterloo, observant la bataille (18 juin 1815). Estampe à l'aquatinte, de Atkinson, publiée à Londres le 1^{er} août 1815. — (Coll. de M. Emile Brouwet.)

et Hollandais) sous Wellington, par Maubeuge ; l'armée prussienne (117.000 hommes) sous Blücher, par la route de Givet ; l'armée russe (150.000 hommes) sous Barclay par la Lorraine ; l'armée autrichienne (210.000 Autrichiens, Bavares, etc.) sous Schwarzenberg par Bâle et par l'Alsace. Deux armées plus petites envahirent cependant la Savoie et la Provence.

Devant cette situation, Napoléon retrouva tout son génie.

Deux plans s'offraient à l'Empereur. Il pouvait refuser la bataille sur la frontière du Nord, laisser l'ennemi s'engager dans l'échiquier des places fortes, l'attendre dans l'île de France, et manœuvrer en s'appuyant sur la place de Paris : c'était recommencer dans de meilleures conditions la campagne de 1814. Ou bien il pouvait devancer l'ennemi à la frontière, se jeter entre Wellington et Blücher avant qu'ils eussent fait leur jonction, les battre séparément et atteindre Bruxelles.

Le parti de l'offensive était le plus risqué mais le plus décisif, le plus conforme aux lois de la guerre et au génie de Napoléon : l'Empereur l'adopta.

Le 10 juin, il avait concentré dans le plus grand secret une armée de 125.000 hommes à la frontière belge. Il arrivait à Laon le 11 et le 13 à Avesnes. Le 15, il franchit la frontière, bouscule les avant-postes ennemis et s'empare de Charleroi. Blücher qui venait de Namur, devait nécessairement pour se joindre à Wellington passer au carrefour de la route de Bruxelles, appelé les Quatre-Bras. C'est ce que l'Empereur veut empêcher. Il dépêche Ney aux Quatre-Bras ; lui-même attaque les Prussiens à Ligny : Blücher pouvait être écrasé. Il fut seulement repoussé, avec de grandes pertes. Mais le résultat essentiel avait été obtenu. Les Prussiens, pour quelques jours, étaient éloignés des Anglais. L'Empereur lance Grouchy avec un corps de 33.000 hommes pour observer Blücher et le maintenir à l'écart, tandis qu'il se dispose à battre l'armée anglaise.

Celle-ci occupait le 17 juin, à cheval sur la route de Bruxelles, le plateau de Mont Saint-Jean. La position était forte : elle n'est accessible de tous côtés que par des pentes argileuses, qu'une pluie torrentielle qui dura toute la nuit avait rendues glissantes. Les moissons étaient hautes à cette époque de l'année. Elles gênaient l'assaillant, favorisaient le défenseur, qui pouvait y dissimuler ses réserves. Wellington, qui avait pratiqué la défensive en Portugal, avait

admirablement utilisé le terrain. Il laissait peu de monde en ligne, et disposait la masse de ses troupes à contre-pente, défilées aux vues de l'ennemi et aux feux de l'artillerie. Quelques fermes, disséminées dans le fond de la vallée, Hougomont, la Haie-Sainte, la Papelotte, formaient en avant de sa ligne une série de bastions, de caponnières et de petits ouvrages. La position n'avait qu'un défaut : une seule route, passant par la forêt de Soignes, était sa ligne de retraite. S'il venait à être rejeté sur la forêt, sa défaite serait un désastre. Cette circonstance ajouta à la ténacité anglaise.

En face du plateau de Mont Saint-Jean, l'Empereur occupait un plateau parallèle, celui de Belle-Alliance. Il avait su se ménager la supériorité du nombre : 74.000 combattants et 246 canons contre 67.000 Anglais et 184 bouches à feu. Le matin du 18 juin, debout à trois heures, il était content. Il avait parcouru la veille, à pied, toute la ligne des avant-postes. Ses troupes respiraient l'enthousiasme.

Napoléon, à qui Blücher avait échappé deux jours auparavant, voulait cette fois une victoire décisive. C'est pourquoi il se résolut à enfoncer le centre ennemi, et à lui passer sur le ventre.

La bataille s'engagea mal. Ayant de frapper au centre, l'Empereur avait voulu créer une diversion à la gauche ; inquiéter Wellington sur sa droite et l'obliger à se dégarnir au centre ; il ordonne l'attaque de Hougomont. Quelques compagnies anglaises y étaient fortement retranchées. Le corps de Reille, par excès de zèle, vint s'y faire détruire aux trois quarts, sans réussir à s'en emparer.

Le premier assaut d'infanterie sur le centre n'obtint pas un meilleur succès. L'Empereur avait disposé pour battre ce centre une batterie de 80 pièces. Ce fut la plus grande canonnade que l'on eût encore entendue. Mais les lignes anglaises, à l'abri de leurs contre-pentes, se riaient de l'orage. Nos troupes furent repoussées.

Il était une heure et demie lorsqu'après ce premier acte, on aperçut au loin sur la droite, une troupe qui avançait. C'était Bulow, l'avant-garde de Blücher, qui marchait au canon et approchait à marches forcées. Dès le matin, l'Empereur avait prescrit à Grouchy de manœuvrer pour se placer entre lui et Blücher et prolonger sa droite. Il fallait à tout prix intercepter l'armée prussienne. Soult dépêcha à Grouchy un nouvel ordre plus pressant. Grouchy lut

« bataille gagnée » pour « bataille engagée ». Il ne modifia rien à ses dispositions.

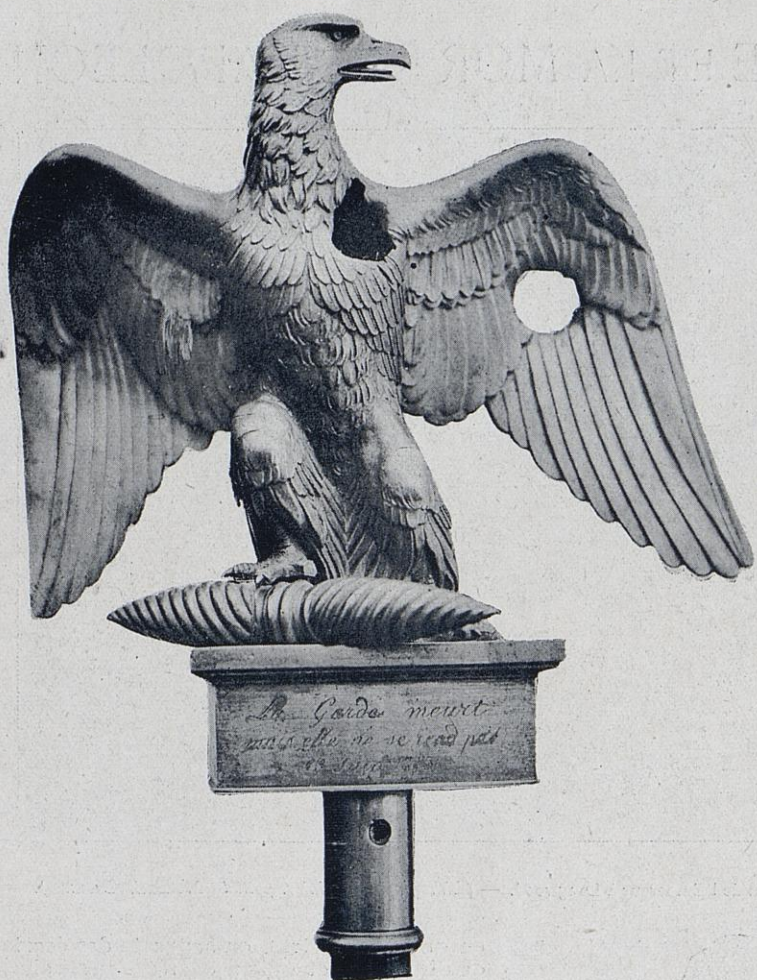
Cependant Napoléon regardait la situation comme sérieuse, mais nullement compromise. Ney, brûlant de réparer sa mollesse veut frapper le coup décisif. Il savait que Napoléon avait le dessein conforme à ses habitudes, de terminer la bataille par ce qu'il appelait « l'événement » ; il avait entendu parler d'une charge monstrueuse de cavalerie qui, comme un coup de bélier, achèverait de rompre et de disloquer le centre ennemi. Ney était, avec Murat et Lassalle, un des meilleurs cavaliers de l'armée. Il se place à la tête des divisions fameuses de Milhaud et de Lefebvre-Desnouettes et les entraîne à sa suite à la conquête du plateau de Mont Saint-Jean, charge épique, restée la plus illustre de l'histoire !

Onze fois repoussées, onze fois elles remontent, escaladent le ravin et reviennent à la charge. Ce fut une mêlée furieuse. Les carrés britanniques ébranlés, éventrés, sont près de céder.

La bataille à ce moment était plus qu'indécise. « Cette fois, dit un Anglais, je crois que c'est bien fini. » « C'est trop tôt d'une heure s'écria l'Empereur en voyant cette folie sublime ! mais il faut soutenir ce qui est fait. » Et il lance pour appuyer Ney ses derniers cavaliers, toute la réserve de Kellermann. Vers 4 heures du soir, la dernière charge avait fini par ébranler enfin les lignes anglaises. Un peu d'infanterie suffisait pour achever la victoire.

Ney se souvient alors qu'il a deux divisions de ligne sous la main, et qu'il aurait dû d'abord enlever son premier objectif : il s'empare de la Haie-Sainte par un combat furieux, l'infanterie aborde le plateau et prend pied sur la crête. Ney réclame des secours. « De l'infanterie ? s'écrie l'Empereur, où veut-il que j'en prenne ? Veut-il que j'en fasse ? » Cette infanterie, cependant, il l'avait : il lui restait 14 bataillons de la garde. Le centre ennemi était ouvert. Si la garde eût donné à cet instant, c'en était fait de Wellington.

Le moment était critique. Les Prussiens de Bulow s'étaient rapprochés et menaçaient l'Empereur à revers par Plancenoit. Napoléon jette de ce côté trois bataillons de sa garde. Plancenoit est repris, le péril conjuré. Alors il se décide à lancer à l'assaut de Mont Saint-Jean le reste de la vieille garde ; trop tard Wellington a eu le temps de reformer son centre. L'assaut est inutile. La garde foudroyée par les batteries (on s'était battu



Aigle traversé par une balle à la bataille de Waterloo.



Le même, vu de dos. — (Communiqué par M. O. Hollander.)

deux heures autour d'elles sans penser à les exclure ou à les mettre hors de service), fauchée à bout portant, fusillée, écharpée, vacille sur la crête. La partie est perdue.

Napoléon, à ce moment, aperçoit le subit écroulement de sa ligne. Il n'a pas une troupe fraîche pour parer au désastre. En même temps, les Prussiens se font plus pressants sur sa droite.

L'Empereur tente alors de rompre le combat ; il était difficile d'échapper à la tenaille où s'agitaient les tronçons brisés de son armée. Il cherche du moins à sauver ce qui

peut l'être encore. Dans la plaine au pied du Mont Saint-Jean il forme ses trois derniers bataillons en carrés, espère opposer une digue à l'ennemi, faire un barrage solide à travers lequel s'écouleront les débris de ses divisions, qu'il recueillera plus loin à l'abri de ces piliers. Il se place lui-même dans un de ces carrés. Poursuivis par les masses ennemies, harcelés de toutes parts, ses bataillons font tête à la mauvaise fortune dans le crépuscule qui tombe, avec la rage du désespoir. C'est alors que Can. bronne lâche le mot immortel.

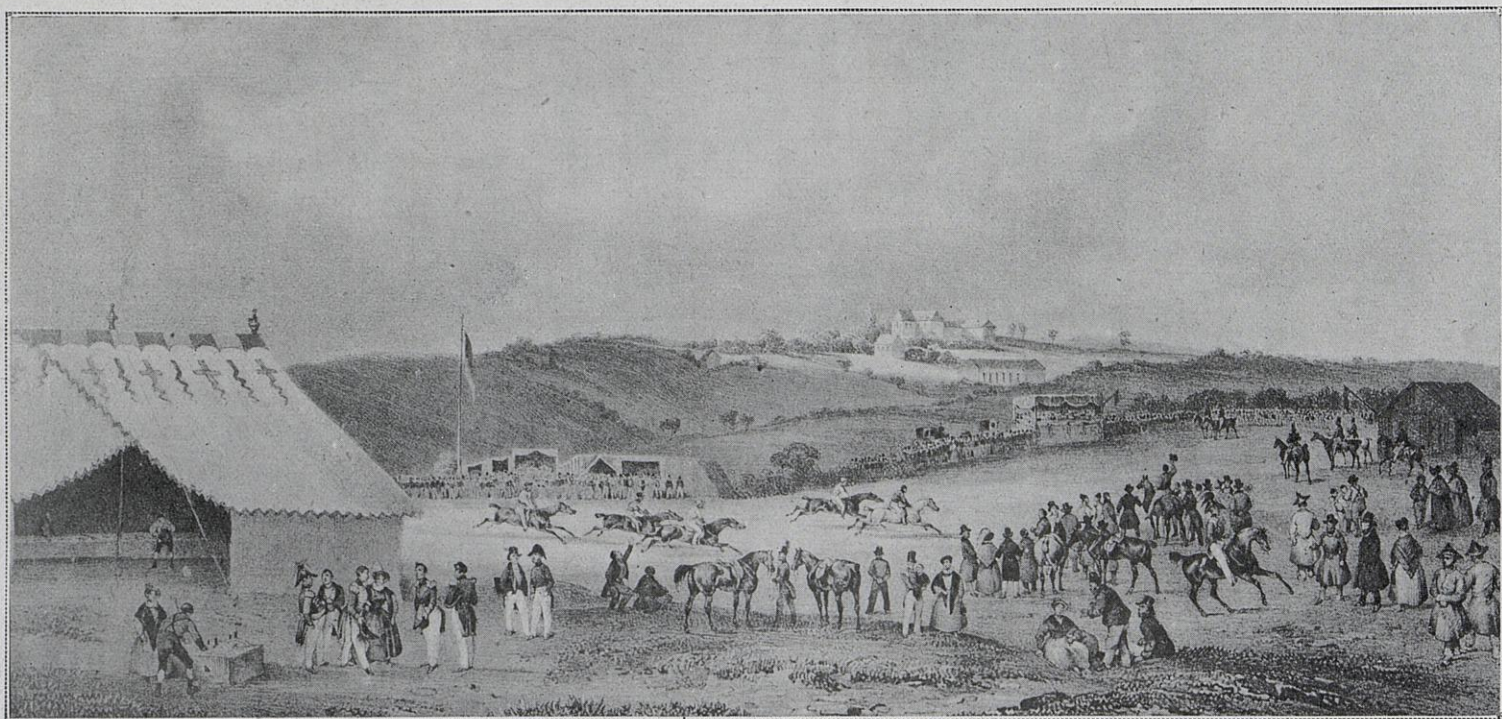
L'Empereur faillit être pris dans sa berline. Dans cette campagne de quatre jours il n'avait pas pris vingt heures de repos ; il était demeuré trente-sept heures à cheval.

Un officier, Baltus, l'aperçut à minuit : il était debout, près d'un feu, dans une petite clairière. Immobile, les bras croisés, il était tourné vers le Nord, le regard fixé vers Waterloo. Des larmes coulaient sur son visage : il semblait interroger le destin et pleurer en silence le deuil de la Grande Armée.



Le village de Waterloo, le lendemain de la bataille. Aquatinte anglaise, dessin d'après nature. — (Coll. de M. Emile Brouwet.)

A SAINTE-HÉLÈNE. LA MALADIE ET LA MORT DE NAPOLEON



A Sainte-Hélène. Le champ de course des officiers anglais. On aperçoit au fond la maison de l'Empereur à Longwood. — (Lithographie anglaise. Coll. de M. Emile Brouwet).

LA SANTÉ DE NAPOLEON a été pendant longtemps excellente. On pourrait dire extraordinaire, — si l'on songe aux fatigues qu'il a endurées, — car l'on sait du reste qu'il ne se ménageait point en campagne, ni sur le champ de bataille mêmes. Goethe dit excellemment : « Que n'a-t-il exigé et que n'a-t-il pu exiger de sa personne ? Des sables brûlants de la Syrie aux neiges de Moscou, quelle infinité de marches, de batailles, de bivouacs nocturnes ! Que de fatigues et de privations ! Peu de sommeil, peu de nourriture, et, sans cesse son activité cérébrale intense ! Quand on suppose tout ce que celui-là a fait et enduré, il semble, qu'à quarante ans, il eût dû être usé jusqu'au dernier atome ? Eh bien, non !... »

Cela ne signifie point que Napoléon ait été exempt de malaises assez graves, d'inconvénients assez douloureux, et même de maladie. Des névralgies faciales, des vomissements de bile, des hémorrhoides anales (dès l'Italie) et de la dysurie, dont les accès deviennent de plus en plus fréquents. Mais rien de sérieux ni d'inquiétant dans tout cela ; rien — et jusqu'à Sainte-Hélène — qui montre ou puisse faire supposer que l'organisme est attaqué, ni menacé. Et quant aux maladies que l'on qualifie de secrètes, sans doute pour les mieux publier, — pure calomnie.

Rien, non plus, à Sainte-Hélène durant les sept ou huit premiers mois ; c'est-à-dire tant que le lieu, le climat, le régime, les vexations, restrictions et humiliations de toute sorte, imposées au prisonnier, n'ont pas commencé leur œuvre.

Cela change, sans que l'on puisse fixer le jour, vers le milieu de 1816, et ce changement n'est que trop facile à comprendre.

Sainte-Hélène est une montagne qui surgit de l'Océan Atlantique ; un volcan, et même un énorme cratère, un chaos de roches ignées, de laves et de scories, de plateaux, de ravins, de pics et d'abîmes ; un sol noirâtre et visqueux, couvert de cailloux et de pierres ponceuses, ou bien d'une fange sombre et gluante, parce que l'eau de pluie stagne et croupit sur cette roche imperméable.

Le climat est celui des tropiques, mais avec certains phénomènes particuliers. Le soleil, — lorsqu'il brille, est brûlant. Mais l'alizé du sud-est, qui ne cesse guère de souffler, est glacé, et si bien qu'en quelques minutes, ou



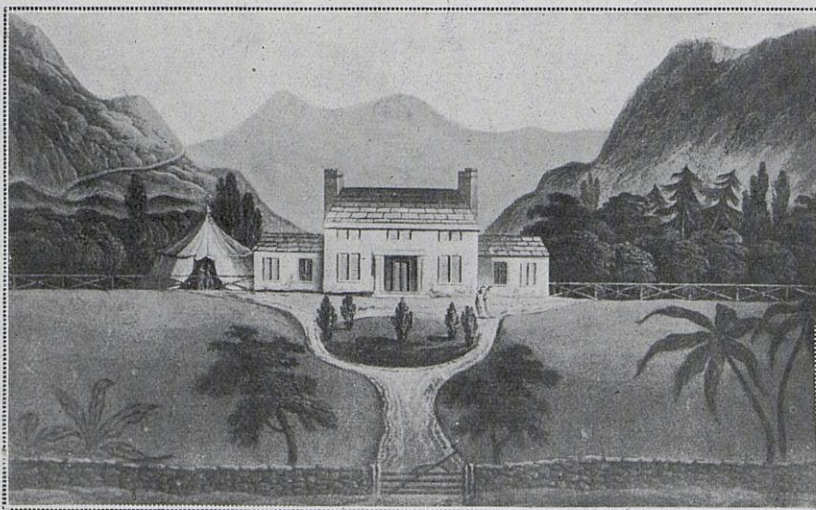
Napoléon à Sainte-Hélène, deux mois avant sa mort (6 mars 1821). Dessin du capitaine Muryatt, officier d'ordonnance de Sir Hudson Lowe. — (Aquatinte allemande. Cabinet des Estampes.)

en quelques mètres, on supporte des écarts de dix, douze et quinze degrés. Au surplus, le soleil, se montre-t-il rarement. Neuf jours sur dix, c'est la pluie ; toutes les variétés, toute la gamme des pluies, de l'épais brouillard à l'averse cinglante et au déluge déchainé. Et cela n'est rien. Nous savons qu'à Longwood, maison neuve et bâtie pour Napoléon, les vitres sont engluées d'une buée épaisse, — les planchers et les plinthes des cloisons, pourris, — les tables rongées, les bras ou les pieds de fauteuil se détachent, le plafond, d'ailleurs recouvert pour toiture, de carton goudronné, se gondole et se lézarde. Les rats et les insectes pullulent. Il pleut partout, à la table et jusque dans le lit de l'Empereur, qui entretient des feux si violents qu'ils incommode ses compagnons, et lui valent à lui-même un redoublement de migraines et d'étourdissements.

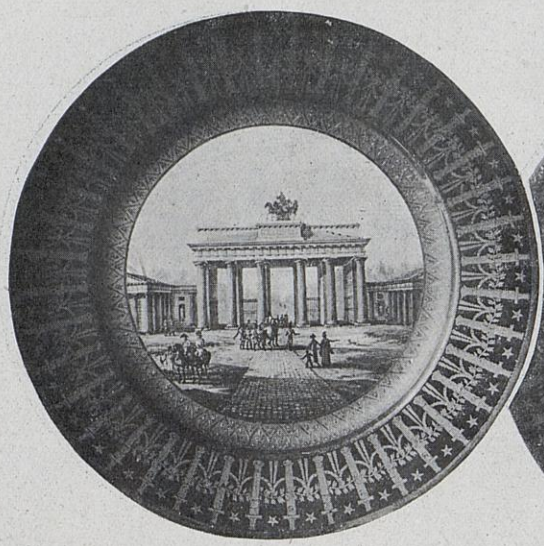
Napoléon a toujours été un mauvais convive, comme il sera un mauvais malade. On sait son ordinaire façon de manger : debout, à la hâte, et pêle-mêle, piquant, au hasard, dans tous les plats, alternativement. C'est donc mauvaise hygiène, assurément. Ses goûts n'ont rien d'hygiénique. Ses mets préférés sont les potages (mêlés de sucre, de lait et de jaune d'œufs), la charcuterie (et notamment les boudins), tous les poissons et le poulet accommodé de n'importe quelle manière, les gros haricots bien farinés, les lentilles à l'huile, — beaucoup d'huile, — les fritures, pâtés à la viande, pâtes au jus ou à la sauce, et pâtisseries. Et cela, certes, « ne lui vaut rien ».

L'humidité cependant, n'empêche pas nécessairement de se bien porter, non plus que le vent, les haricots rouges et les lentilles à l'huile. Ce n'est point de la nourriture, en effet, qu'est mort Napoléon, ni même du climat. Ce qui l'a tué, c'est le traitement qui lui a été infligé ; ce sont les vexations et tourments de toute sorte, sans cesse gradués et renforcés ; c'est encore l'incrédulité, le mauvais vouloir, l'ironie, le refus diversement motivé, qu'on oppose à toutes ses protestations, demandes et plaintes ; c'est l'obstination à dire, — et, mon dieu ! peut-être bien à croire, — qu'il feint ou qu'il exagère. Son meurtrier, c'est le Ministère anglais ; Liverpool et Bathurst, principalement ; et l'agent d'exécution, c'est Hudson Lowe.

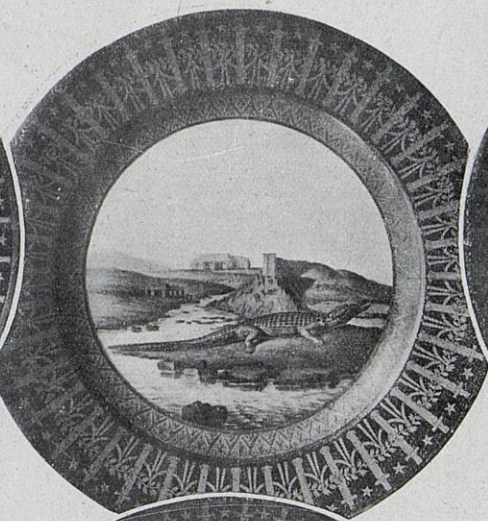
Passons sur les mauvais procédés de toute espèce et de chaque jour. La liberté



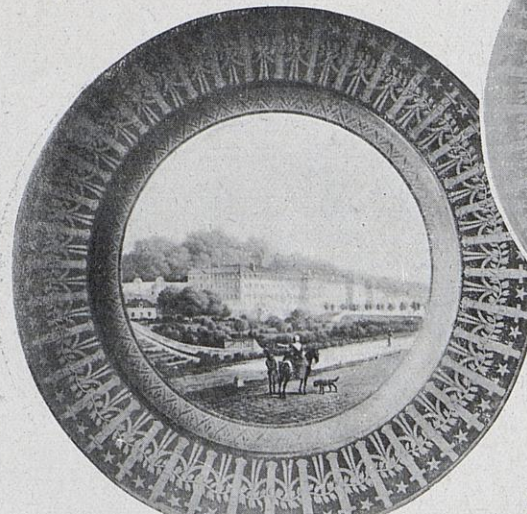
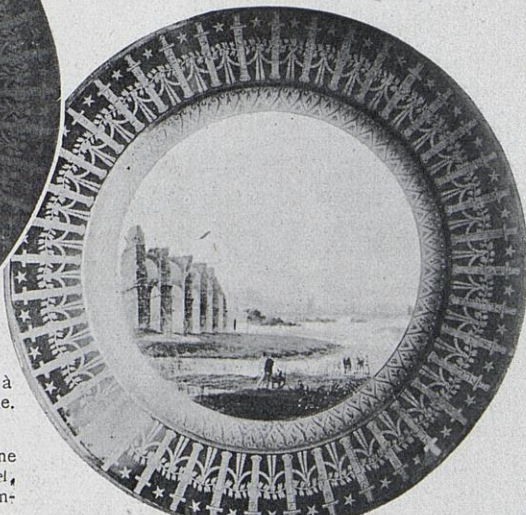
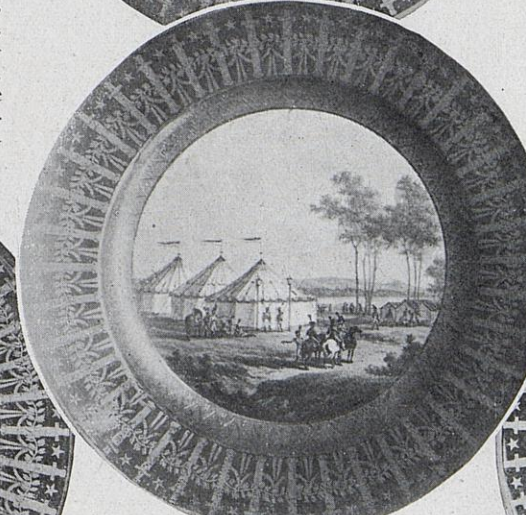
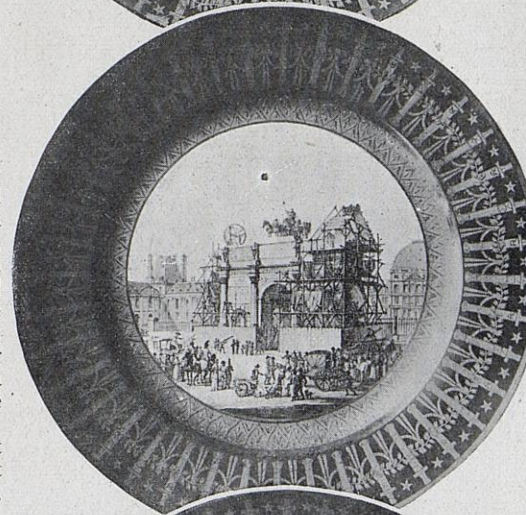
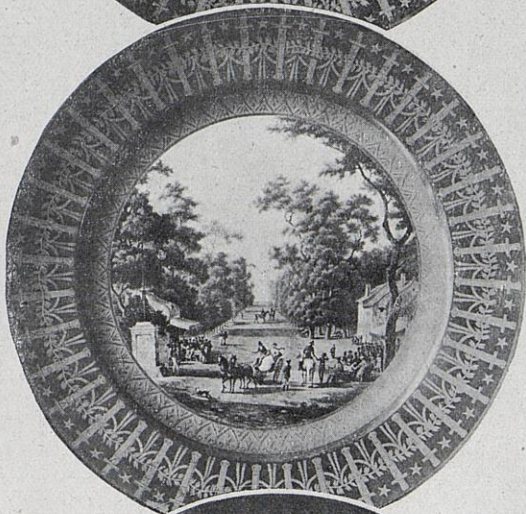
Sainte-Hélène. Les Bruyères (The Briars), la maison provisoire où fut interné l'Empereur en attendant l'installation de Longwood. — (Aquatinte (1817). Coll. de M. Emile Brouwet.)



La porte de Brandebourg à Berlin, par Swebach.
(Coll. du comte de Las Cases.)



Gratz (Styrie) par Swebach.
(Coll. du comte de Las Cases.)



La manufacture de Sèvres.
(Coll. de M. Emile Brouwet.)

Assiettes de dessert exécutées à Sèvres de 1807 à 1810 et emportées par l'Empereur à Sainte-Hélène.

De haut en bas :

Le crocodile du Nil par Caron. — Le Prater à Vienne par Demarne. — L'Arc de triomphe du Carrousel, par Swebach. (Coll. Las Cases.) — Tente de l'Empereur dans l'île de Lobau par Swebach.

Vue de Fréjus. Débarquement de Bonaparte par Robert. (Coll. de M. Emile Brouwet.)

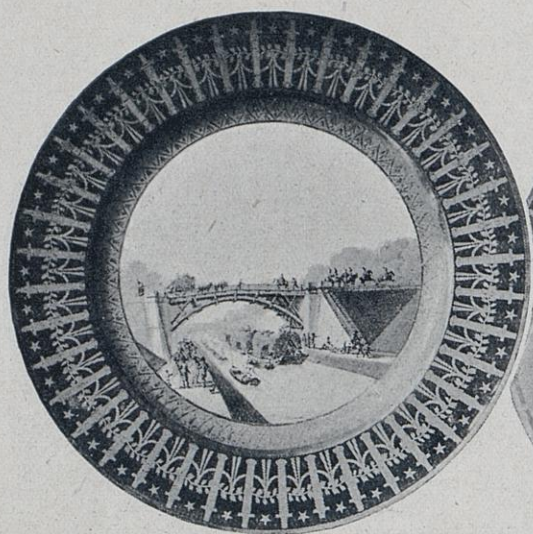
jours opéré, chez lui, avec une lenteur extrême. Son pouls ne donne, à l'ordinaire que de 55 à 60 pulsations par minute. Il disait, lui-même : « Je n'ai jamais senti mon

cœur battre ». Les médecins lui avaient conseillé une vie active, — et certes, il n'avait pas besoin du conseil ! — pour parer au défaut de circulation, et aux troubles qu'il engendrait : migraine, suffocation, engourdissement, œdème et varices.

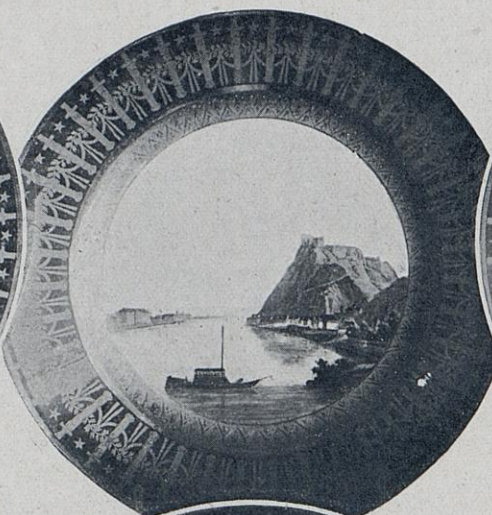
C'est vers l'automne de 1816 que Napo-

légion commença, sinon de souffrir, du moins de se plaindre : céphalalgie constante, bourdonnements d'oreilles, rhumes, maux de gorge, fluxions et « douleurs ». Il les met d'abord sur le compte du climat, et il invoque ce climat pour faire de plus en plus rares les sorties qui lui répugnent pour les raisons que l'on sait. Il se sent assez incommodé pour consulter le docteur O'Méara, chirurgien de la marine royale, qu'il avait connu à bord du *Bellerophon* et du *Northumberland*, de l'île d'Aix à Sainte-Hélène. Nul médecin français n'ayant consenti à suivre le prisonnier, le ministère anglais avait commis O'Méara au service du « Général Bonaparte », qui lui marqua de l'amitié et rechercha sa compagnie. Napoléon se plaint déjà d'une douleur dans la région hypochondriaque droite, au-dessous du cartilage des côtes ; quelque chose qui pèse, qui gratte, avec des élancements assez aigus, et dont il éprouve quelque soulagement en se frottant l'aîne... O'Méara examine la région indiquée, la trouve tuméfiée, dure et sensible au toucher, et diagnostique une inflammation du foie. Il s'est trompé, on ne le sait que trop ; mais son erreur est plausible. Napoléon ne sentait rien à l'estomac qu'il avait excellent. Son tempérament, au contraire, était évidemment bilieux. L'hépatite est endémique à Sainte-Hélène et faisait de nombreuses victimes parmi la garnison. Le cancer, enfin, se manifeste, lui aussi, et au début, par une douleur à l'épigastre. O'Méara crut donc à une affection du foie et la combattit par la thérapeutique alors en usage : purgations, calomel, pilules mercurielles, et cette médication demeura, naturellement, inefficace. Quand O'Méara, tombé en disgrâce, par la haine et les calomnies d'Hudson Lowe, est expulsé de Sainte-Hélène (juillet 1818), l'état de Napoléon, s'il n'est pas encore alarmant, s'est sensiblement aggravé. Le chirurgien Stokoe, qui remplace O'Méara, commet la même erreur, pour les mêmes

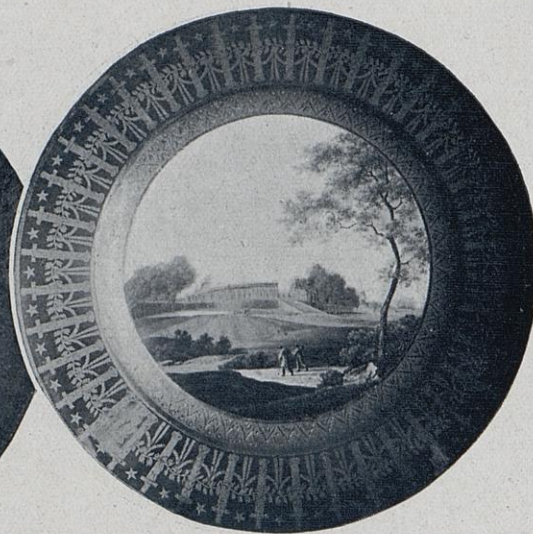
causes, poursuit le même traitement, encourt la même haine et une disgrâce plus complète encore, puisqu'il est chassé de l'île (janvier 1819), traduit en conseil de



La Villette. Le canal de l'Ourcq, par Swebach.
(Coll. du Comte de Las Cases.)



Sans-Souci vu de la campagne, par Robert.
(Coll. de M. Émile Brouvet.)

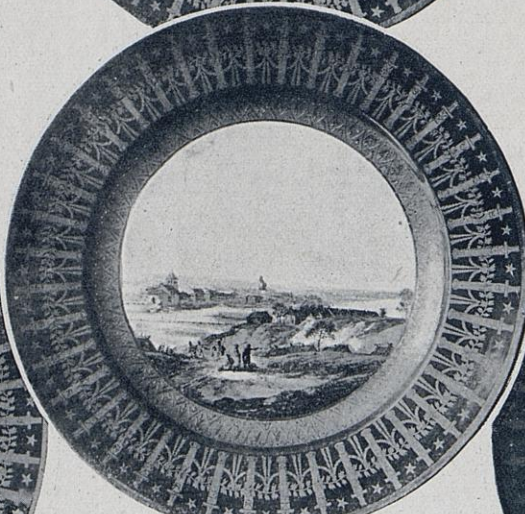
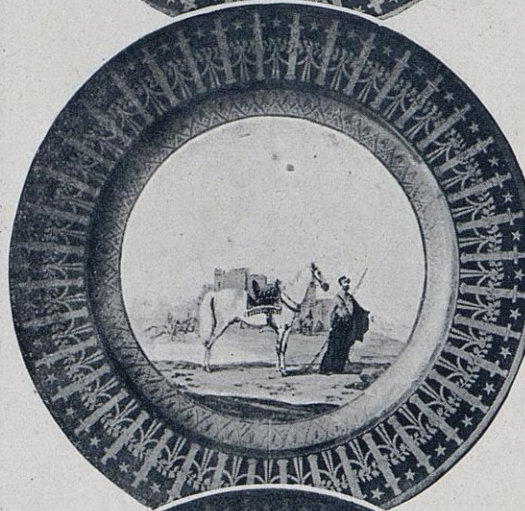
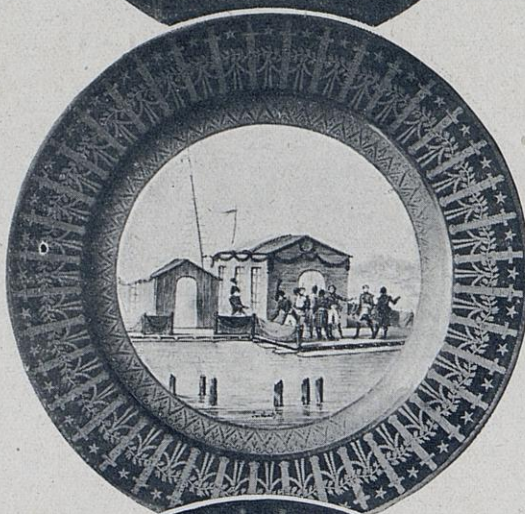


guerre, et rayé des cadres de la marine. — Ici, il faut, à nouveau, faire place au Cabinet anglais et à Hudson Lowe.

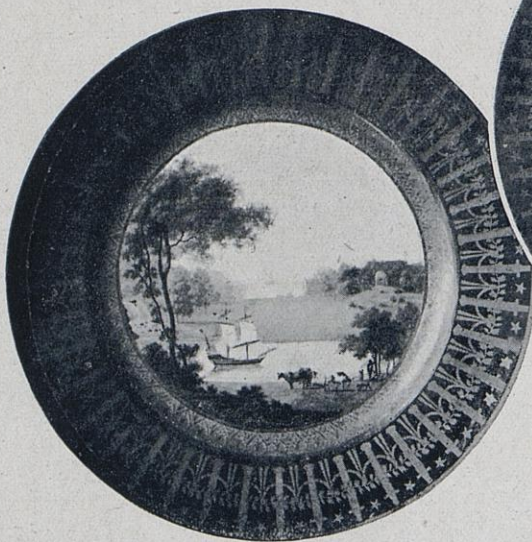
Napoléon est un « mauvais malade », assurément. Entendez que, comme tous les malades, il sait, il sait bien, lui, qu'il souffre, et à quel point, — et qu'il constate que ni médecins ni remèdes n'apportent de tempérament à sa souffrance. Au surplus, le *Ministère*, le *Gouverneur* et les journaux anglais, ne veulent pas admettre que « le Général » soit malade. Malade ! dans un séjour aussi délicieux et sous un climat aussi balsamique que celui de Sainte-Hélène, renommée, comme l'on sait, pour sa salubrité !... Malade quand on est si largement pourvu de toutes les commodités et agréments de la vie ! Malade ? Il l'est si peu, en vérité, il met une telle malice à déguiser les choses : qu'en octobre 1818, le capitaine Nicholls le trouve « d'un teint cadavérique et semblable à un spectre », — qu'en janvier 1819, il ne peut plus se tenir debout, par suite de l'œdème des jambes, — qu'il a une syncope, et une légère attaque d'apoplexie, — qu'en outre de la douleur persistante de l'aîne, et de plus en plus tarabaudante, il éprouve de terribles déchirements dans le côté, la poitrine et l'épaule, — qu'il est rongé d'une fièvre continue, qu'il prend jusqu'à trois bains chauds chaque jour, — et juge prudent enfin de faire un testament (août 1819). L'hiver de 1819, le printemps et l'été de 1820 cependant, marquent une sorte d'accalmie, ou d'arrêt, qui fortifient Hudson Lowe et le gouvernement anglais dans leur parti-pris invincible de bonne santé et de comédie.

Dès l'automne de 1820, le mal reprend sa marche, qui, dès lors, se précipite. Les six derniers mois sont six mois d'agonie.

Les maux d'estomac redoublent et les vomissements se multiplient. L'œdème des jambes gagne sans cesse. Toux sèche et cassante ; évanouissements, décoloration gra-



De haut en bas :
Coblenz et la forteresse d'Ehrenbreitstein, par Le Bel.
(Coll. de M. Brouvet.) — Tilsitt. L'entrevue des deux
Empereurs, par Swebach. — Sahara, cheval de l'Em-
pereur, par Swebach. — Le lac d'Osterode (1807),
par Swebach. — (Coll. du Comte de Las Cases.)



Palais de Laeken près Bruxelles, par Robert.
(Coll. du Comte de Las Cases.)

duelle des mains, lèvres et gencives ; un sommeil accablant et presque léthargique ; hyperesthésie et atonie à la fois de la vision (l'Empereur ne peut supporter l'éclat de la

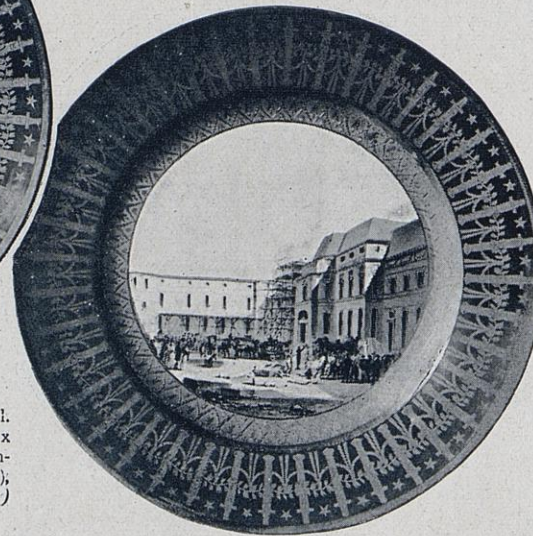
lumière, et, peu à peu, toute la lumière, et il en viendra à tout fermer, à se tenir dans une obscurité complète) ; — troubles et suspensions de la mémoire ; circulation encore ralentie et le bas du corps glacé parfois jusqu'à mi-cuisses ; application de couvertures, draps et serviettes chaudes, si

chaudes que les serviteurs ne peuvent les tenir en main, quoiqu'elles paraissent à peine tièdes au patient ; — inappétence et dégoût de toutes nourritures que, d'ailleurs, l'estomac rejette, par des hoquets et contractions continuelles ; — à l'aîne et au côté droit enfin, des « coups de canif » ou des « lames de rasoir ».

Ces symptômes sont si alarmants qu'un médecin, un bon, un vrai médecin paraît plus que jamais nécessaire. Il y en a un nouveau, depuis le mois de septembre 1820, en qui Napoléon devrait avoir confiance, puisqu'il est Corse et a été choisi par le cardinal Fesch lui-même, en même temps que deux aumôniers et quelques domestiques. Antommarchi faisait grand état d'études auxquelles il ne s'était jamais livré et d'un diplôme qu'il n'avait jamais obtenu. Ni médecin, ni officier de santé ; mais simplement professeur d'anatomie à l'Université de Pise, et qui ne connaissait de la médecine que ce qu'en savaient les *barbiers* de Cervantès ou les apothicaires de Molière.

En février et mars 1821, l'évolution du mal se manifeste par un redoublement de symptômes et de douleurs. Antommarchi est impuissant, — ou bien, lorsqu'on l'appelle, il est à Jamestown, où il se distrait comme l'on devine, — ou bien, il imagine de donner... de l'émétique ! de l'émétique sur l'estomac de Napoléon ! C'est de l'eau-forte sur une plaie ! Et la douleur est tellement effroyable, en effet, que l'Empereur crie, se tord et se roule par terre. Il traite d'âne bête et d'assassin Antommarchi, qui lui déplaît déjà par sa jactance et sa légèreté, et il refuse de le revoir.

Inquiets, Bertrand et Montholon cherchent du secours, et sollicitent d'Hudson Lowe l'assistance du Dr Arnott, du 20^e de ligne, dont la science, la pratique et le caractère sont également estimés. Napoléon accepte de le recevoir (1^{er} avril). Arnott



Le Musée Napoléon. Arrivée d'un convoi d'antiques,
par Robert. — (Coll. du Comte de Las Cases.)

l'examine en parfaite conscience et avec des soins minutieux ; puis, conclut, lui aussi, à de l'hépatite, prescrit une nourriture légère et des purgations ! Arnott, qui est



Funérailles de Napoléon. Aquatinte d'après le dessin original du Capitaine Muryatt. Au fond, la maison de Longwood. Sur le cercueil, le manteau de Marengo et l'épée de Frédéric. Le convoi est dans l'ordre suivant (de droite à gauche) : l'abbé Vignali, le jeune Bertrand, les médecins Arnott et Antommarchi, Marchand (valet de chambre, à gauche du poêle), Montholon (à droite du poêle), Napoléon Bertrand, le comte Bertrand, le piqueur Archambault, marquis de Montchenu, la comtesse Bertrand et ses enfants (dans la calèche), Hudson Lowe, son état-major, etc. — (Aquatinte, Coll. de M. Emile Brouet.)

honnête homme, ne se cache pas de trouver l'état grave, à quoi Lowe répond que ce n'est que feinte obstinée. Ne vient-il pas de recevoir de Lord Bathurst l'avis que le Ministère tient « de source sûre que le Général Bonaparte nourrit la pensée de s'évader de Sainte-Hélène ? »

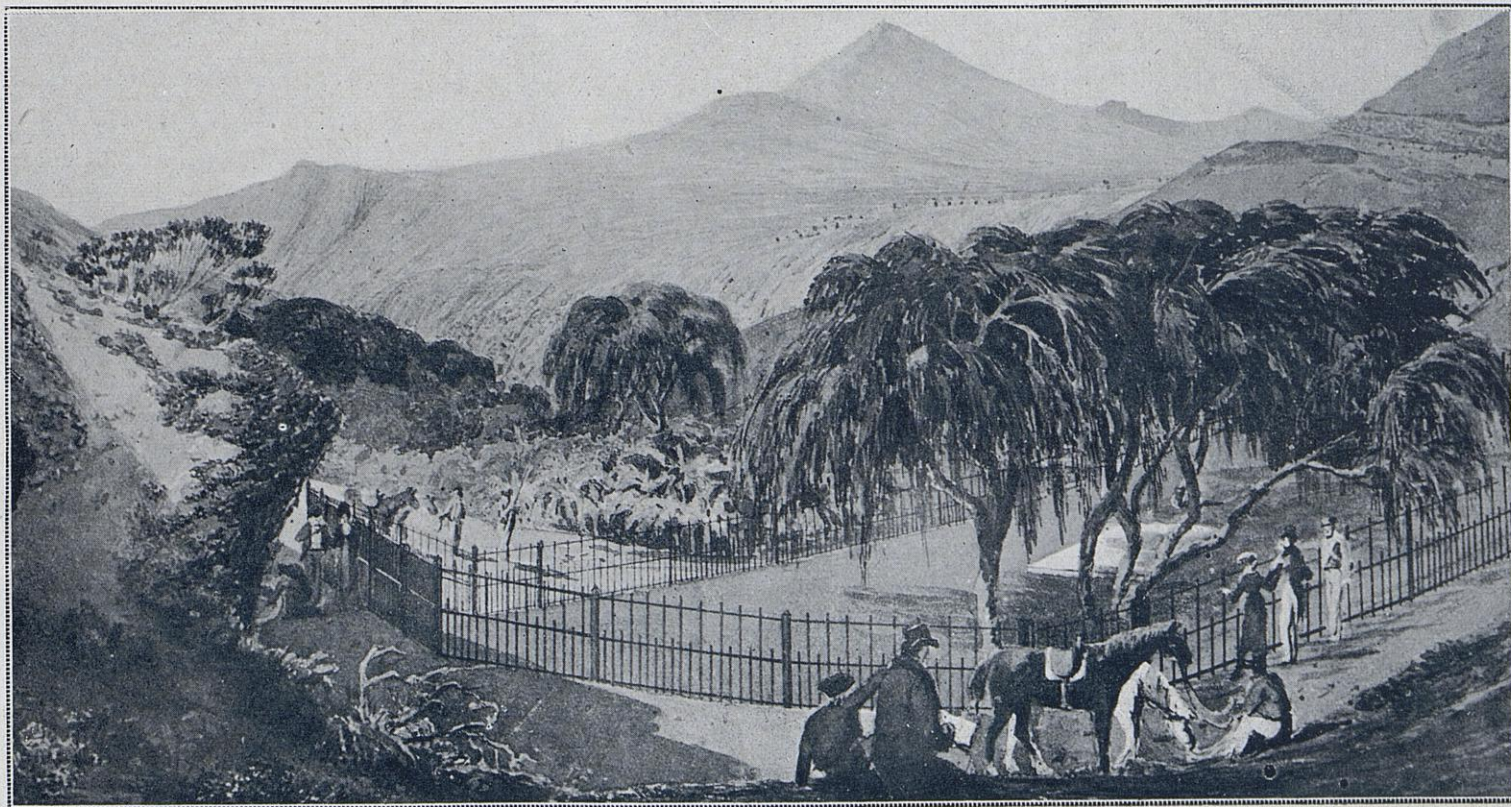
Chaque jour d'avril rend les signes plus alarmants et les souffrances plus atroces. Le 26, et pour la première fois, *Napoléon vomit une matière fluide, noirâtre, semblable à du marc de café. C'est ce jour-là, seulement, et à ces signes, que la vérité s'entrouvre aux yeux d'Arnott : le cancer !*... Napoléon, au reste, ne la soupçonne point. Il s'avise pourtant, au contraire de ce qu'il avait cru et dit jusqu'alors, que le siège de son mal est dans l'estomac, et que ce mal pourrait bien être celui auquel son père a succombé : un squirre au pylore. Avec l'aide de Montholon, il vient de faire son testament, écrit, tout entier, et deux fois de sa main.

Il a, dès longtemps, annoncé sa fin certaine et proche, et il semble bien l'avoir fait avec une sincérité égale à sa sérénité. Le 3 mai, il s'enferme longuement avec l'abbé Vignali. Point de mise en scène, point de conseils, regret ou repentir faciles et ostentatoires ; point de déclaration ni de paroles historiques pour la postérité. Que s'est-il

passé là ?... C'est le secret de Dieu. Mais l'on peut penser que Napoléon s'est confessé. L'abbé Vignali a dit lui-même, qu'il l'avait administré, l'état de l'estomac ne permettant pas d'autre sacrement. Tout ceci, parmi la fièvre, le hoquet, les vomissements, le délire et le coma. Tantôt il ne reconnaît plus ceux qui l'entourent, tantôt il croit voir O'Méara, tantôt il dicte à Marchand des legs et des richesses imaginaires. On attend la fin, on le soutient avec un peu de vin et de gelée de viande, on apaise sa soif par des gorgées d'orangeade et d'eau sucrée, ou en pressant une éponge sur ses lèvres. La nuit du 4 au 5 mai, le délire ne cesse pas. Vers dix heures du soir, il prononce beaucoup de mots inarticulés, où l'on croit distinguer, ou qu'on traduit par : *France... Tête... Mon fils... Armée*. Ce furent ses derniers sons... Et soudain, il se dresse, rejette les couvertures, bondit hors du lit, saisit à la gorge Montholon qui essaie de l'arrêter et qu'il pense étrangler. Archambault, qui veille dans la pièce voisine, est obligé de détacher les mains crispées... Dernier sursaut. On recouche le moribond, qui dès lors se tient calme. A cinq heures du matin, il vomit la même matière noire que le 26 avril. Il a assez de force encore dans le regard, l'œil devient fixe, la bouche se tend, la

mâchoire inférieure s'affaisse, le hoquet et le râle grondent. C'est l'agonie. Elle se prolonge toute la journée du 5 mai, en présence de Montholon, de Bertrand, sa femme et ses enfants, des prêtres, de Marchand, de tous les Français qu'on a appelés. Il faut nommer ici ces derniers et fidèles serviteurs Saint-Denis, Pierron, Archambault, Cournot, Chandelier, et Noverraz, qui torturé d'une crise aiguë d'hépatite, s'est trainé jusque dans la chambre et pleure à grosses larmes. Ils sont là, — et Arnott et Antommarchi, — autour du petit lit de fer, le lit de camp aux quatre aigles d'argent, le lit de Marengo et d'Austerlitz. Au dehors, la tempête fait rage : torrents de pluie, nuages galopant dans un ciel bas et livide, vent furieux qui hurle sur le plateau, tord les arbres et fait trembler la maison ; tempête réelle et non pas symbolique. L'Empereur repose déjà dans le repos, la main droite pendante. A cinq heures cinquante minutes, — à l'instant précis où, sous cette latitude et dans cette saison, le soleil disparaît à l'horizon, et où éclate le coup de canon de retraite, — le corps est secoué de frissons, un long soupir s'exhale des lèvres frangées d'écume, et les yeux, largement, s'ouvrent.

Ainsi mourut Napoléon Bonaparte... Et cela suffit. C. V.



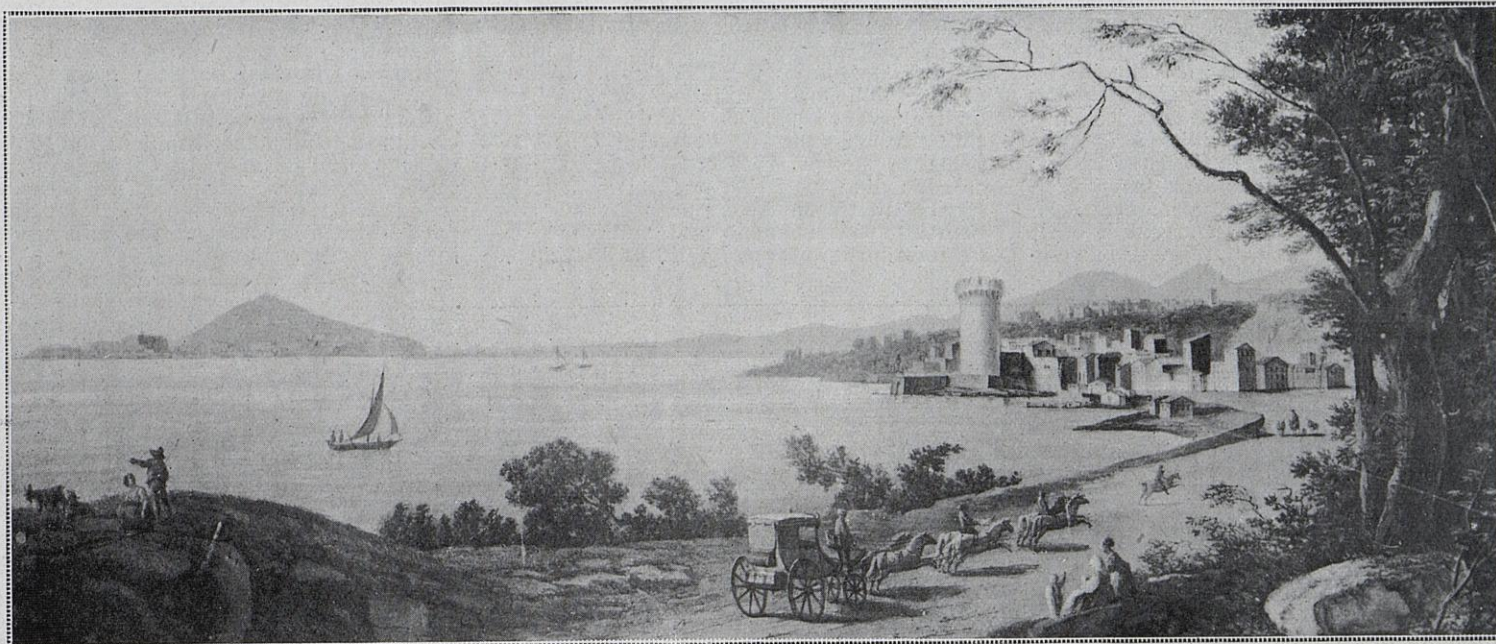
Sainte-Hélène. Le tombeau de Napoléon. Aquarelle d'Emile Vidal, datée du 13 mai 1922 (premier anniversaire de la mort de l'Empereur.) Dessin d'après nature, adressé à M. Hay, de Londres. — (Coll. de M. Emile Brouet.)



L'APOTHEOSE



Raffet. — Le cri de Waterloo. — (Dessins. Coll. du baron Arthur Chassériau.) — Dans ces études admirables s'ébauche la première idée de la lithographie fameuse de la *Revue Nocturne*. La Grande Armée, continuant son ascension dans la gloire, s'élance à la conquête du ciel et vole au-dessus des nuées dans la mémoire des hommes.



Le duc de Gaëte arrivant dans son duché en 1811. — (Coll. du marquis de Girardin.)

Un grand Ministre des Finances : Gaudin, duc de Gaëte (1756-1844)

Désireux d'apporter notre contribution aux souvenirs napoléoniens que le Monde Illustré a rassemblés, il nous a paru intéressant de retracer l'œuvre du grand Ministre qui, pendant l'épopée impériale, a eu la lourde charge des finances de la France. — J. S.

Vers le milieu de l'an VII, Sieyès qui avait siégé à l'Assemblée Constituante et à la Convention nationale fut rappelé de l'ambassade de Berlin pour prendre la place de directeur sortant et il se trouva porté à la présidence du Directoire. Les finances étaient alors dans un état déplorable ; Sieyès s'en rendit aussitôt compte après avoir pris le pouvoir ; il chercha un homme qui pût les remettre sur pied et appela Gaudin près de lui. Après quelques conversations amicales, il lui offrit le portefeuille des finances. Il m'est impossible d'accepter ce ministère, répondit Gaudin à Sieyès. — Et pourquoi ? — Parce que là où il n'y a ni finances, ni moyens d'en faire, un ministère est inutile.

Gaudin ayant refusé le portefeuille, Robert Lindet fut nommé. Sept mois s'écoulèrent depuis cette conversation jusqu'à la mémorable journée du 18 brumaire. Au lendemain des événements qui la marquèrent, Bonaparte mandait Gaudin. — Vous avez, lui dit-il, travaillé dans les finances. — Pendant vingt ans, général — Nous avons grand besoin de votre secours et j'y compte. Allons, prêtez serment comme ministre des finances, nous sommes pressés, ajouta Bonaparte.

Deux heures après cette conversation au cours de laquelle Gaudin venait d'être nommé ministre des finances, il prenait possession de son poste. Il ne devait plus le quitter jusqu'à la chute de l'Empire.

Né en 1756 dans la classe plébéienne, fils et petit-fils d'avocats au Parlement de Paris, Gaudin fit ses études à Louis-le-Grand, puis ayant étudié le droit sous la direction de M. d'Ailly, il entra sous les auspices de cet homme remarquable dans les bureaux de M. d'Ormesson, l'un des intendants des finances. A l'avènement de Necker au ministère en 1777, les intendants de finances furent supprimés : d'Ailly fut nommé directeur général des impositions et Gaudin reçut de lui le poste de chef de division ; il le conserva après 1781, époque à laquelle Joly de Fleury, ayant remplacé Necker, se sépara de M. d'Ailly qui prit sa retraite. La Révolution le trouva dans la même situation. L'administration des finances ayant été transférée par l'Assemblée Constituante à la Trésorerie nationale qu'elle venait d'instituer, Gaudin fut nommé l'un des commissaires chargés de la direction de ce nouveau service.

Ce Comité de la Trésorerie générale avait été institué dans l'intention de ne laisser au roi aucune influence sur l'emploi des deniers publics. Six commissaires étaient préposés à la garde du trésor et trois membres de l'Assemblée furent chargés de surveiller leurs opérations. Les commissaires n'avaient de relations qu'avec le Comité des finances de l'Assemblée nationale ; ils devaient veiller à ce qu'aucune somme ne fût payée qu'en vertu du décret qui l'aurait mise à la disposition du ministre.

L'organisation administrative du nouveau régime fut pour Gaudin une cause de soucis continuels. Il lui fallut faire passer, dans les mains des receveurs établis dans les 544 districts qui partageaient la France, les fonctions précédemment remplies par les receveurs généraux et particuliers des finances qui n'existaient plus. Ces places de receveurs avaient été données à des hommes nouveaux qui n'avaient pas la moindre notion de comptabilité et qu'il fallait mettre au courant des lois de finances qui se multipliaient chaque jour.

Gaudin remplit les fonctions de commissaire de la Trésorerie de 1791 jusqu'au mois de juin 1795. Au 10 août 1792, il avait offert sa démission car la situation qu'on lui créait ne paraissait plus conforme aux habitudes d'ordre et de méthode qu'il s'était

efforcé d'instaurer. Sa démission fut refusée à la suite d'un rapport favorable d'une commission extraordinaire nommée pour procéder à une vérification des caisses de la trésorerie et rechercher si les commissaires n'avaient pas fourni au roi des subsides destinés à fomenter une contre-révolution.

Après quatre ans d'une vie laborieuse et remplie d'inquiétudes, Gaudin quitta Paris pour Vic-sur-Aisne. Dans la petite propriété qu'il avait acquise, il passa trois ans et demi, appliquant son esprit aux lectures et aux méditations économiques. Bien qu'il n'eût pas atteint la quarantaine, il considérait sa carrière comme terminée, mais les circonstances le ramenèrent vers Paris.

Lors de l'établissement du Directoire exécutif, en brumaire an IV, Gaudin avait refusé le poste de ministre des finances et peu après celui de commissaire de la Trésorerie. Vers le milieu de l'an VI, on le mandait d'urgence à Paris, le Directoire lui offrit la place de commissaire général de la Trésorerie, il n'en voulut point, exposant que les commissaires ordinaires verraient d'un œil jaloux la création de ce poste de surveillant. Comme on le pressait de séjourner à Paris, où ses conseils et sa compétence pourraient être utilement employés, il fit valoir que ses moyens de fortune ne lui permettaient point d'habiter la capitale, aussi lui octroya-t-on l'ancienne place d'intendant général des postes aux lettres et aux chevaux sous le titre de commissaire général. Gaudin prit ces nouvelles fonctions au mois de floréal au VI et de là, le 19 brumaire au VIII, passa au ministère des finances, où il fut appelé par Bonaparte dans les conditions indiquées plus haut.



Portrait de Gaudin, duc de Gaëte. — (Coll. de Girardin.)

Au 20 brumaire an VIII il n'existait réellement plus vestiges de finances en France. Une misérable somme de cent soixante sept mille francs était à cette époque tout ce que possédait en numéraire le Trésor public. Les armées étaient sans solde, les fonctionnaires sans traitement, une foule d'ordonnances de paiements étaient délivrées sur des fonds présumés et demeuraient impayées.

Les recettes étaient déléguées d'avance, un emprunt forcé et progressif tarissait tous les canaux de la circulation. Le dénuement absolu du Trésor plaçait la France sur un volcan. Tout était donc à faire et tout à changer pour remédier aux maux que le système (si l'on peut l'appeler ainsi) qui avait été suivi jusque-là aurait bientôt rendus sans remède. Rétablir le crédit public en faisant renaître la confiance fut la première tâche à laquelle s'appliqua Gaudin ; il lui fallait pourvoir de numéraire le Trésor public. Le gouvernement consulaire avait

pris les rênes de l'administration le 20 brumaire et dès le 27 était supprimé l'expédient incertain et désastreux de l'emprunt progressif. Par des mesures extraordinaires, le ministre des finances put remplir avec fidélité des engagements qui n'étaient pas ceux du nouveau gouvernement ; il rechercha les acquéreurs de biens nationaux redevables des sommes payables en numéraire, leur fit signer des traites exigibles à époques fixes à peine de déchéance ou de dépossession ; il créa, pour certaines fonctions, des cautionnements en numéraire ; aux porteurs de délégations sur les recettes en argent il offrit des accommodements avantageux pour eux et l'Etat. Peu à peu banquiers et particuliers, assurés qu'une saine méthode présidait à la rentrée des recettes et au paiement des dépenses, commencèrent à verser au Trésor public les espèces qu'ils recélaient.

En même temps qu'il s'efforçait de faire rentrer dans la circulation et les caisses de l'Etat des monnaies dissimulées, Gaudin travaillait au rétablissement de l'équilibre budgétaire.

Les arriérés de contributions directes qui se chiffraient en l'an VIII par plus de deux cents millions et trente six mille rôles de l'an VII n'avaient pas été dressés. On avait cru gagner beaucoup d'argent en imposant aux communes la charge de l'établissement des rôles et en mettant en adjudication la collecte des impôts afin de diminuer les frais de perception. Le Trésor s'était trouvé frustré de sommes énormes, tant il est vrai que l'économie bien entendue ne consiste jamais à léser sur les dépenses nécessaires ! Gaudin organisa l'assiette et le recouvrement des impôts tels qu'ils existent encore aujourd'hui. Les trésoriers généraux furent tenus de souscrire pour le montant des contributions directes des obligations payables à jour fixe en espèces métalliques, les receveurs des finances furent tenus aux mêmes engagements à l'égard des trésoriers généraux, ils se trouvaient ainsi intéressés à surveiller les percepteurs dont ils devinrent ultérieurement garants. Une loi ordonna que le paiement des contributions directes se ferait par douzième et d'avance.

C'est à Gaudin que revient également l'honneur d'avoir créé la Caisse d'amortissement. Malgré les faibles moyens dont elle fut primitivement dotée et nonobstant les critiques auxquelles donna lieu son établissement, la Caisse eut comme idée d'ordre une influence réelle sur l'amélioration de la dette publique dont le cours était au-dessous de 10 francs au 18 brumaire. Les cours de la rente s'élevèrent graduellement sous le ministère de Gaudin. Les 38 millions de rentes, qui, au 18 brumaire, ne présentaient plus au cours de 10 francs qu'un modique capital de 76 millions, atteignirent par la suite le cours de 80 francs, représentant ainsi plus de 600 millions. Les fortunes particulières retrouvèrent les capitaux que la dépréciation leur avait fait perdre et les opérations financières du gouvernement furent facilitées par cette augmentation de la valeur des rentes.

Dès l'an IX (1801) « le Trésor si dépourvu dix mois auparavant entré dans le nouvel exercice d'un pas ferme et assuré » reprenait en numéraire le paiement des rentes et des pensions ; l'ordre renaissait dans nos finances. Soulagé des sollicitudes que le service du Trésor lui avaient données l'année précédente, le Ministre fixa son attention sur l'organisation et la marche des administrations placées sous ses ordres ; c'est de cette année 1801 que date la création des Directions générales des douanes, de l'enregistrement et des forêts.

Quelles que soient l'énergie et la ténacité d'un ministre des finances, il ne remonte pas

en un an le courant. Le budget de l'an IX se solda par un déficit de 100 millions qu'il fallait couvrir par des opérations de crédit, mais dès l'an X, les revenus favorisés par le rétablissement de la paix s'accrurent de près de 40 millions tandis que les dépenses diminuèrent d'environ 50 millions. L'équilibre était rétabli. Gaudin écrit dans ses mémoires qu'il n'éprouva aucune difficulté et aucun embarras au cours de l'exercice 1802. Sa tâche se trouva d'ailleurs allégée par la création d'un ministère particulier pour le service du trésor. Le Premier Consul exigeant quotidiennement une multitude de rapports sur les plus petits détails financiers,

depuis longtemps. De cette même année 1807 date la création de cadastre parcellaire de la France dont les travaux furent activement poussés pendant la durée du Premier Empire.

La principale opération qui ait été faite ensuite fut le rétablissement accordé à la fin de 1810 du privilège exclusif de la fabrication et de la vente du tabac qui avait été continuellement dans les mains du gouvernement sous l'ancien régime. Les dépenses de rachat des matières premières, des bâtiments et outils de fabrication appartenant aux particuliers s'élevèrent à 100 millions qui furent payés comptant.

Malgré les autres travaux qui avaient occupé Gaudin, organisation des finances en Ligurie, en 1805, en Hollande et dans le pays de Munster, en 1811, son activité et son intelligence avaient suffi à tout. Il avait pris la direction des finances de la France dans les conditions les plus critiques et lorsqu'il recueillait ses souvenirs il pouvait écrire avec raison ces mots où perce la satisfaction d'avoir réussi à restaurer crédit public et finances : « Depuis l'année 1808, le ministère des finances n'eut plus d'autre soin que d'entretenir le mouvement d'une machine dont tous les rouages avaient pris, d'année en année, une marche, plus régulière et dont les ressorts ont résisté depuis à la secousse de deux invasions étrangères ». Plus d'un siècle a consacré l'œuvre de Gaudin ; pour réparer les brèches créées par la guerre mondiale à l'édifice qu'il a construit peu de réparations seraient nécessaires.

Pour récompenser Gaudin de ses services,

Napoléon I^{er} lui avait octroyé le titre de Comte de l'Empire en 1808 et celui de duc de Gaète en 1809. A la différence de nombre de « plébéiens », élevés par l'Empereur aux plus hautes destinées, le duc de Gaète lui fut fidèle jusqu'à son dernier jour. En avril 1814, lorsque l'Impératrice quitta Paris pour Blois, il courut la poste pour l'aller retrouver ; durant les Cent-Jours, il reprit la direction du Ministère des finances. Après l'abdication de Napoléon I^{er}, les électeurs du département de l'Aisne envoyèrent à la Chambre le duc de Gaète, il demeura député pendant les sessions de 1815, 1816, 1817 et 1818.

Que l'Empire ait laissé à la Restauration de lourdes charges, nul ne saurait y contredire ; les Ministres de Louis XVIII prirent texte des difficultés auxquelles ils avaient à faire face pour attaquer non seulement le régime déchu mais les hommes qui l'avaient servi et conservaient leur fidélité à l'empereur. Sur ces attaques, il convient de passer, elles appartiennent au domaine de l'histoire et non à celui des finances. Néanmoins, on ne saurait omettre de signaler les procédés par lesquels des auteurs anonymes essayèrent de jeter le discrédit sur un homme dont la droiture était au-dessus de tout soupçon.

La place de gouverneur de la Banque de France, ayant été offerte au duc de Gaète au mois de mars 1820 par le Comte Roy, il l'accepta après quelques hésitations. On l'accusa d'être un caméléon politique, un rallié. Loin de profiter de sa situation, le duc de Gaète en refusa les « accessoires » autorisés et laissa à la Caisse d'épargne le superbe logement auquel il avait droit.

Lorsqu'il abandonna le gouvernement de la Banque en 1834, le duc de Gaète résista à toutes les sollicitations qui lui furent faites pour entrer à la Chambre des Pairs. Le 26 novembre 1844, il décédait, emportant dans la tombe le souvenir de l'homme qui l'avait porté aux honneurs et qu'il avait servi.

J. MATHOREZ.



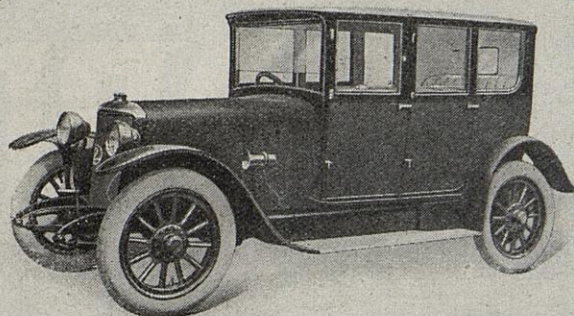
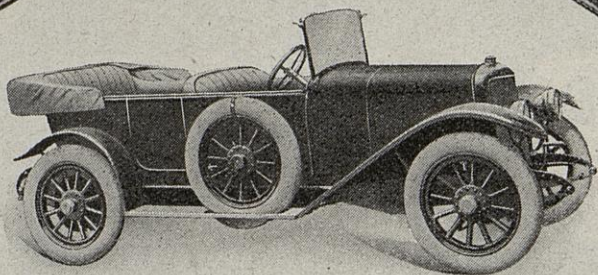
Fac-simile de la nomination de Gaudin aux fonctions de Ministre des Finances. — (Coll. de Girardin.)

un ministre devenait nécessaire pour suffire à cette tâche. L'utilité de ce nouveau poste devient plus sensible encore lorsque plus tard, il fallut de Paris pourvoir à tous les paiements, à des distances énormes et sur cent points divers.

Il faudrait un volume pour retracer les créations, les réformes et les améliorations introduites par Gaudin dans notre administration financière. Tout ce qu'il fit était si bien adapté aux circonstances, au but qu'il poursuivait et au tempérament français que son œuvre a survécu. Nous vivons actuellement encore sur l'organisation qu'il a imaginée. Des créations de ce grand restaurateur des finances publiques, faut-il rappeler quelques-unes ? Il présida à toutes les opérations de la refonte des monnaies. La loi du 22 vendémiaire an IV avait posé les principes du nouveau système monétaire basé sur le système métrique mais jusqu'à la loi du 7 germinal an XI les dispositions de l'an IV n'avaient pas été appliquées intégralement. Des livres circulaient concurremment avec des francs et il importait d'uniformiser complètement la monnaie. Le ministre des finances eut la charge de procéder à cette réforme.

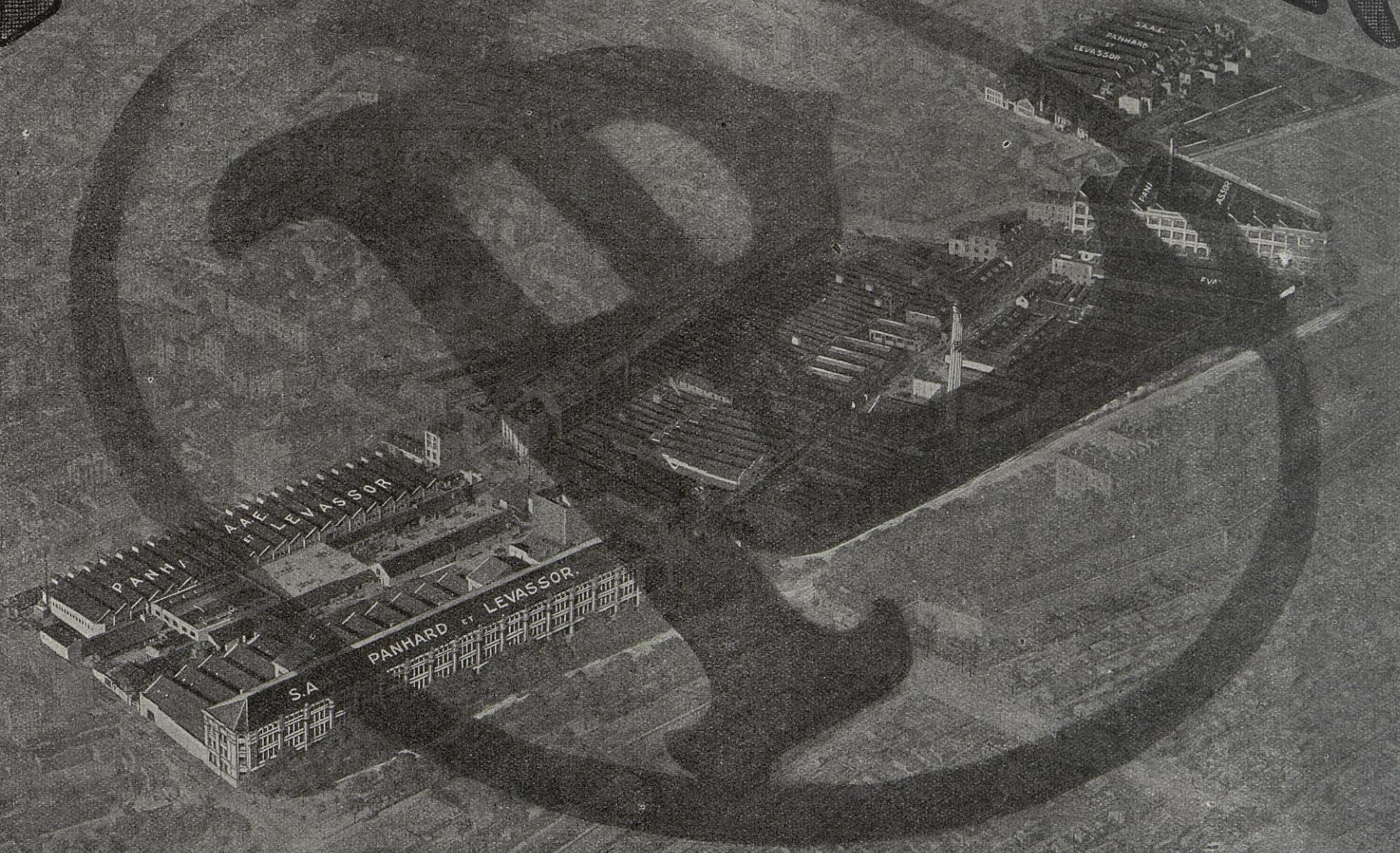
La Révolution avait supprimé les contributions indirectes en se basant sur les mêmes principes que l'école socialiste invoque encore contre elles présentement. Nul état policé ne peut aligner son budget sans percevoir des droits de consommation. Gaudin rétablit la régie des « droits réunis » qui fut organisée par la loi du 5 ventose an XII (1804). De 1807 date la création de la Cour des Comptes instituée à l'instar des anciennes Chambres des Comptes supprimées ; elle reçut les mêmes attributions et le zèle des magistrats qui la composèrent fit promptement disparaître un immense arriéré remontant aux premiers temps de la Révolution. Les formes qu'ils prescrivirent pour les divers comptes à présenter à la Cour portèrent une régularité dont la trace s'était perdue

AUTOMOBILES



PANHARD & LEVASSOR

LES USINES DE PARIS.



19 AVENUE D'IVRY, PARIS.

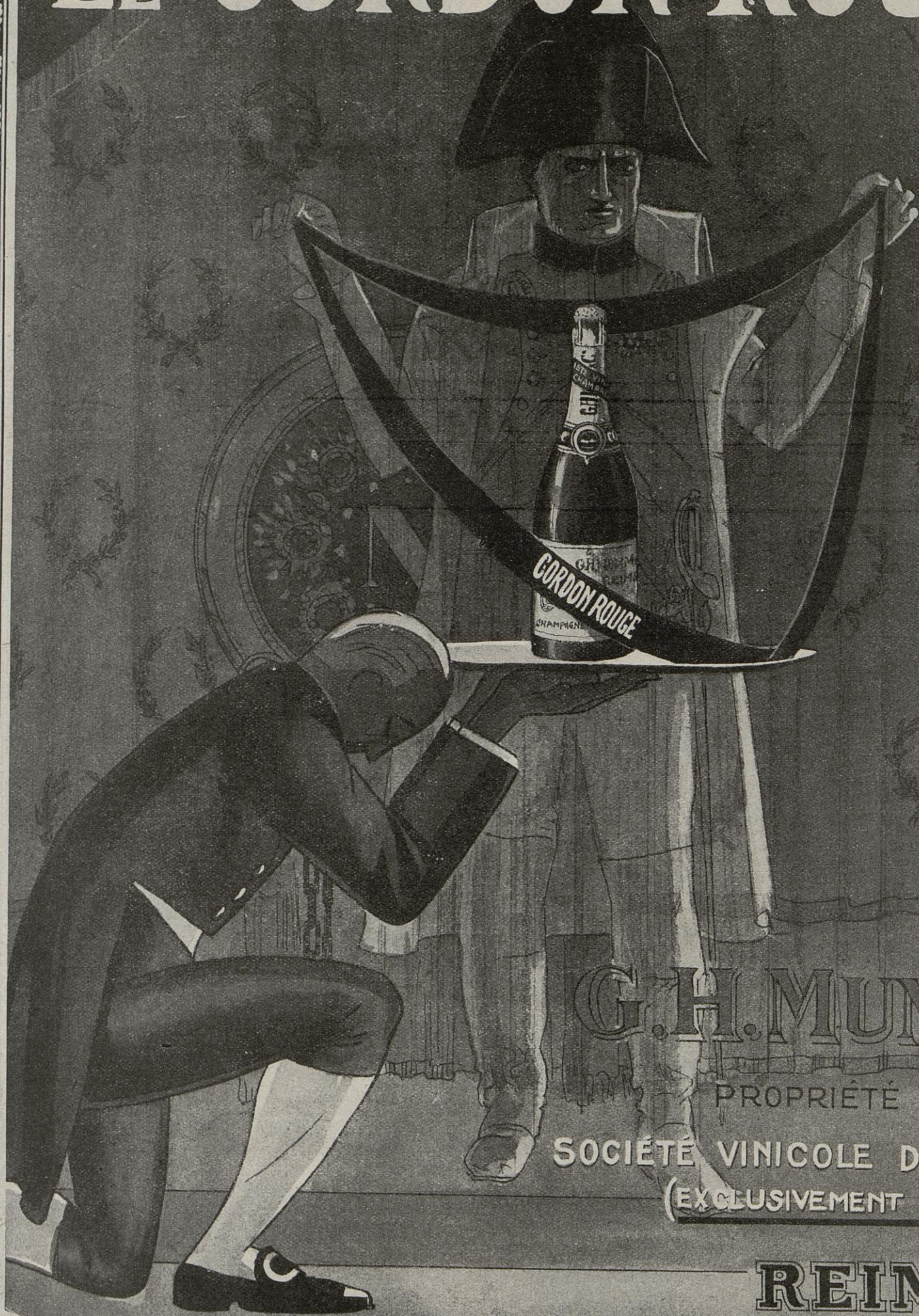


MACHINES
BOIS

Atelier Laborey



LE «CORDON ROUGE»



G. H. MUMM & C°

PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ VINICOLE DE CHAMPAGNE
(EXCLUSIVEMENT FRANÇAISE)

REIMS

Publicité L. PARIS

TITO 1921

MAIRIE DE MARSEILLE.

ARRÊTÉ

RELATIF

A UNE DISTRIBUTION

DE QUINQUINA,

Ordonnée par S. M. l'EMPEREUR, entre ses bonnes Villes.

NOUS MAIRE DE MARSEILLE, BARON DE ST. JOSEPH, OFFICIER DE LA LÉGIION D'HONNEUR, TRÉSORIER DE LA 8^{ME} COHORTE,

Vu la Lettre de M. le Conseiller-d'État, Préfet, du 14 de ce mois, à laquelle était jointe celle à Nous adressée, le 3, par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, relativement à la distribution ordonnée par S. M. l'EMPEREUR ET ROI de 150 quintaux, kilogrammiques Quinquina, à ses 42 bonnes Villes, dans laquelle distribution, Marseille se trouve comprise pour 550 kilogrammes environ (1100 livres, ancien poids);

Désirant faire connaître à tous nos administrés une mesure qui doit être, à leurs yeux, un nouveau gage de l'affection touchante et de l'attention paternelle de notre auguste Souverain pour ses bien-aimés sujets;

Persuadés que les expressions de la plus affectueuse bonté dont Sa Majesté a daigné accompagner cette mesure bienfaisante, exciteront, dans tous les cœurs, la plus juste et la plus vive reconnaissance,

ARRÊTONS:

La Lettre précitée de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, sera, à la suite du présent, imprimée, publiée et affichée dans tous les lieux accoutumés de la Ville et du Territoire.

Fait à Marseille, en l'Hôtel-de-Ville, le 16 Janvier 1809.

ANTOINE ANTHOINE.

COPIE

De la Lettre écrite, le 3 Janvier 1809, par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, Comte de l'Empire, au Maire de Marseille.

Monsieur le Maire, je m'empresse de vous informer que Sa Majesté a ordonné la distribution de 150 quintaux kilogrammiques de Quinquina à ses 42 bonnes villes, et que la vôtre est comprise dans ce bienfait pour 550 kilogrammes (environ) ou 1100 livres.

Il m'est agréable d'avoir à vous annoncer que la volonté de Sa Majesté, est que les Maires et Adjoints, les Membres des Conseils Municipaux, et les Citoyens des 42 bonnes Villes, qui ont part à cette distribution, voient dans ce souvenir, un témoignage de la satisfaction et de l'amour que leur porte leur Souverain.

Vous emploierez les moyens nécessaires pour donner à cet acte d'une bienfaisance si attentive et si touchante, la publicité convenable; chacun, dans de pareils soins, reconnaîtra la sollicitude d'un père pour son heureuse famille.

Je vous adresserai ultérieurement une instruction sur le mode qu'il conviendra de suivre pour la distribution et l'emploi du Quinquina.

Recevez, Monsieur le Maire, l'assurance de ma sincère estime.

Signé CRETET.

A MARSEILLE, DE L'IMPRIMERIE DE MOSSY, RUE D'AUBAGNE, N° 45.



Après 1846, date de la création de la Maison Dubonnet, c'est certainement du QUINQUINA DUBONNET qu'IL aurait offert à ses bonnes villes....



Grand Arôme

Cafés Piollet

GRANDE BRULERIE
DU SUD-EST

Usine modèle de Torréfaction à
GRENOBLE (Isère)

PRODUCTION JOURNALIÈRE :
10.000 KILOS

Expédition dans toute la France en G. V. et Colis Postaux

Demandez Prix et Echantillons

— Farcy —

AUTOMOBILES



LYON

274, Grande-Rue de Monplaisir

Sa VOITURE Type 11 A Téléphone : Vaudrey 4-15
 Vaudrey 12-74

Confortable, Élégante, Rapide

Son CAMION 4 Tonnes Type 400

Robuste, Pratique, Économique

Catalogues sur demande

Succursale à PARIS, 142, Avenue Malakoff

DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES — DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

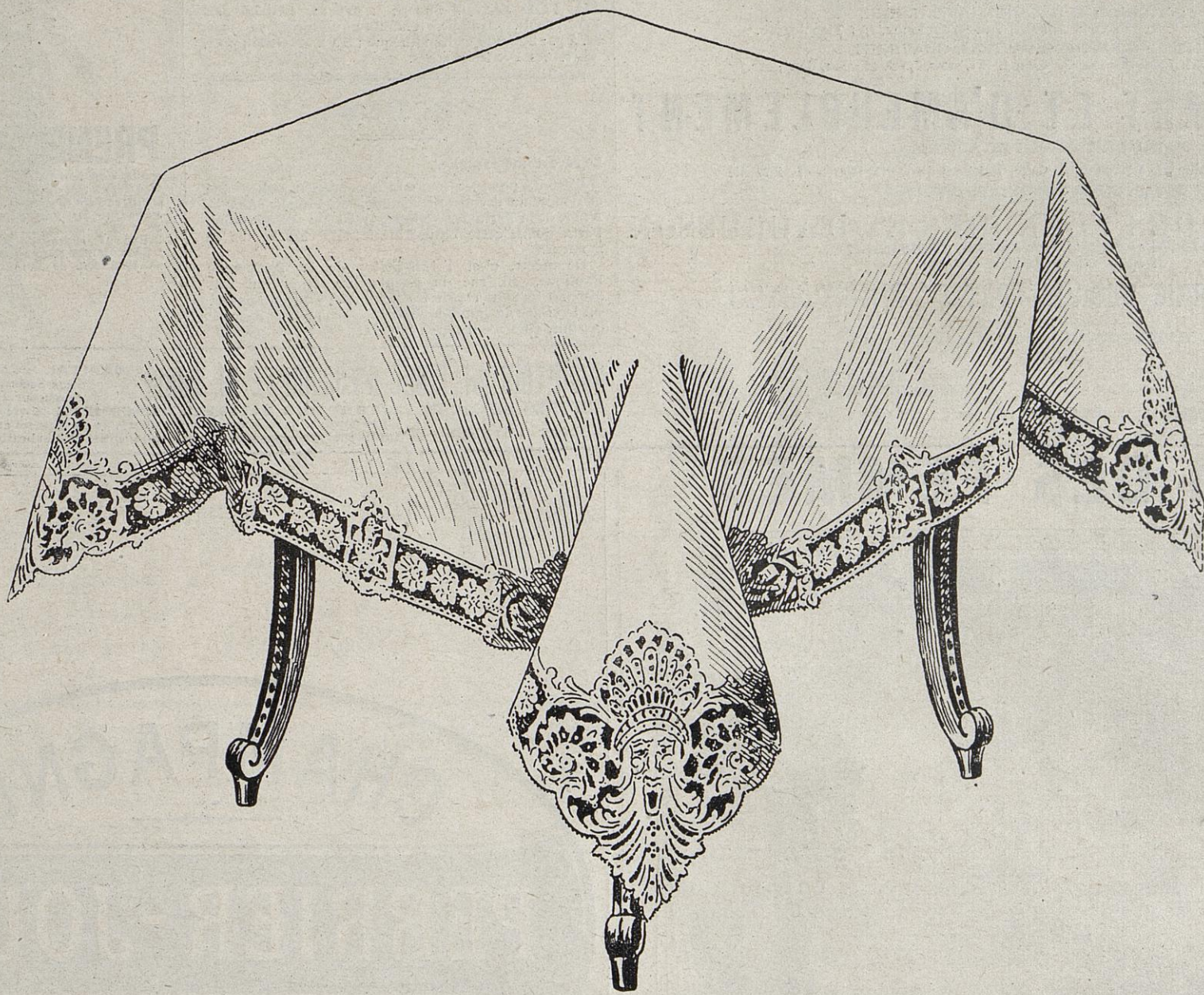
La Maison entreprend la Pose
 de tous ces Articles
 PARIS et PROVINCE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

LA
**GRANDE
MAISON DE BLANC**
PARIS

6, BOULEVARD DES CAPUCINES

TISSE SON LINGE ELLE-MÊME
A HAUBOURDIN (NORD)



LINGE DE TABLE & DE MAISON
LINGERIE -- BONNETERIE
DÉSHABILLÉS --- TROUSSEAUX

CANNES
43, RUE D'ANTIBES

LONDON
64, NEW BOND STREET

DÉAUVILLE
(L'ÉTÉ)

Les Spécialités du Docteur BENGUÉ

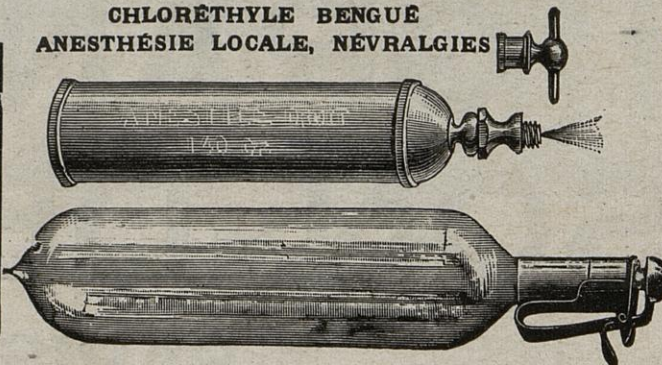
PARIS :: 47, Rue Blanche 47 :: PARIS

Prix du Flacon : 5 francs.



Dr. Bengué, 47, Rue Blanche, Paris.

CHLORÉTHYLE BENGUE
ANESTHÉSIE LOCALE, NEURALGIES



OFFICIERS MINISTÉRIELS

S'adresser à l'Office Spécial de Publicité pour MM. les Officiers Ministériels :
23, Boulevard des Italiens. Paris.

TABLEAUX ANCIENS

par : C. Berchem, L. Boilly, Mlle Capet, N. Hallé,
J.-A. Janssens, Sir J. Reynolds, H. Robert, Van Spaendonck, Les Tiepolo, etc.
DESSINS, GOUACHES, PASTELS, GRAVURES
Par : C.-A. Chasselat, J.-M. Fredou, C. Hoin, J.-B. Lenoir, L.-G. Moreau, Sené, etc.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

DU XVIII^e SIECLE ET AUTRES

Porcelaines de Chine, de Sèvres et de Saxe, Faïences de Delft, Rouen et Marseille
SCULPTURES, PENDULES, BRONZES

TAPISSERIES DES FLANDRES ET D'AUBUSSON

MEUBLES de SALON en ANCIENNE TAPISSERIE
Meubles. Cuir. Objets divers, etc.

VENTE GALERIE GEORGES PETIT 8, rue de Sèze, le mercredi
4 mai 1921, à deux heures

Commissaire-Preneur :

M^e HENRI BAUDOUIN, 10, rue Grange-Batelière, 10.

Experts :

Pour les Tableaux :
M. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges

Pour les Objets d'art :
MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS

Particulière : Le lundi 2 mai 1921 de 2 heures à 6 heures
Publique : Le mardi 3 mai 1921

L'AMI DES FEMMES



LAURENCE F. Gravé

Photo H. Maquet Paris

Dentol ami des femmes, tu leur donnes l'éclat des dents, le charme du sourire.

Le Dentol (eau, pâte, poudre, savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable. Créé d'après les travaux de Pasteur, il raffermi les gencives. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante. Il purifie l'haleine et est particulièrement recommandé aux fumeurs. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie et dans les pharmacies.

Dépôt général : Maison FRÈRE, 19 rue Jacob, Paris.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, un franc en timbres-poste en se recommandant du "Monde Illustré" pour recevoir franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un échantillon de Savon dentifrice Dentol.

Mon à Rue BAC 88 ; cont. 210 m. Rev. br. 9.000 fr. Paris Rdu BAC M. à p. : 150.000 r. Adj. ch. not. Paris, 10 mai ; s'ad. M^e Fontana, not. 10, r. Royale.

Mon R. St-Placide, 52 ; Rev. br. 16.040 fr. ; 2^e Etage Libre de location, M. à p. : 120.000 fr. Adj. ch. not. 10 mai ; S'adr. M^e Dubost, not., 32, r. des Mathurins.

HOTEL partic. à NEUILLY-SUR-SEINE, 160, bd Bineau. Superf. 1.400 m. LIBRE DE LOCATION. Adjudic. Chambre notaires 10 mai, M. à p. : 200.000 fr. hypothèque ; S'ad. M^e Godet, not., 49, r. des Petites-Ecuries.

ÉCHOS

Le rêve d'une coquette.

C'est de posséder toujours une peau blanche, fine et douce, un décolleté splendide, le *Véritable Lait de Ninon* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris, donne cette beauté idéale si recherchée en ce moment.

De même, c'est l'*Anti-Bolbos* de la Parfumerie Exotique, 26, rue du 4-septembre, Paris qui fait disparaître peu à peu les points noirs qui surgissent sur le visage au grand désespoir des coquettes, avec ce produit, elles n'ont plus à craindre leur retour offensif.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

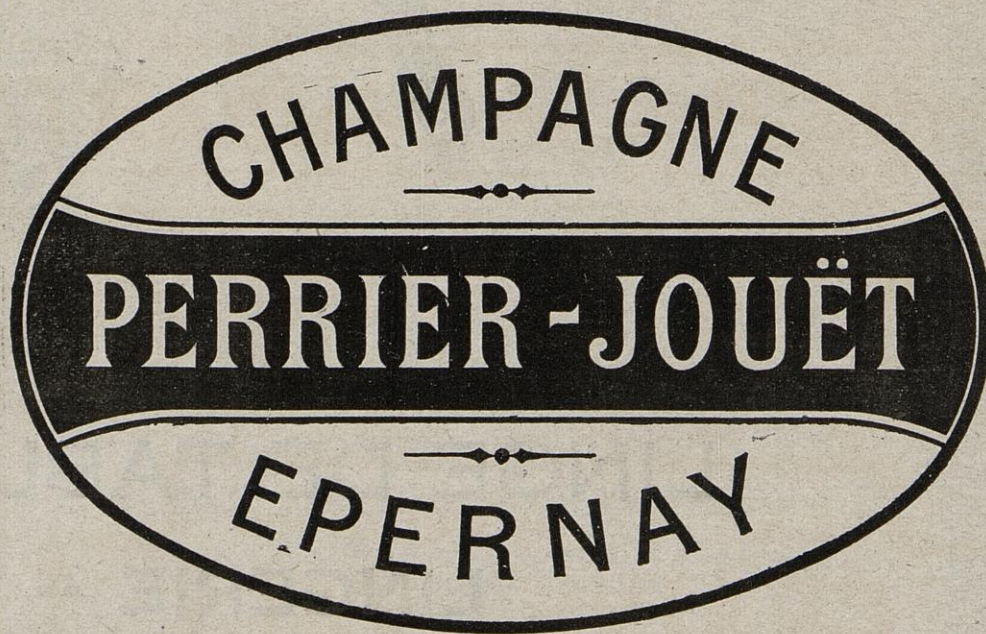
LETTRES DE CRÉDIT pour VOYAGES

CAPITAL : 200 MILLIONS DE FR.

Siège Social : 14, rue Bergère.

Succursale : 3, Place de l'Opéra.

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des Lettres de Crédit circulaires payables dans le monde entier auprès de ses Agences et Correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications, d'où commodité et sécurité.

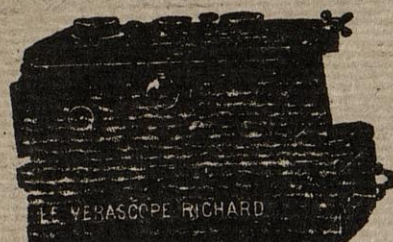


AGENTS PRINCIPAUX EN FRANCE :

PARIS COUDERC et DUNKEL, 5, rue Meyerbeer. | LYON : F. MOREL, 11, rue Grôlée

NICE : A. BALIN, Les Terrasses Saint-Antoine, Chemin du Petit-Juas. Cannes.

BORDEAUX : DE TENET et DE GEORGES. | LILLE : D. CORDONNIER, 13, rue Fabrice



Demander la notice illustrée
25, rue Mélingue, PARIS

L'APPAREIL IDÉAL DES AMATEURS

est le

VÉRASCOPE

Se méfier des imitations

Exiger la marque authentique

RICHARD

Pour les débutants LE GLYPHOSCOPE B^e S. G. D. G. — Exposition : 7, rue Lafayette (Opéra)Vente au détail :
10, rue Halévy (Opéra)

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **D^r JORET & HOMOLLE**
Guérissent Retards, Douleurs,
Régularisent les Époques.
La 61, 60 11^e SÉQUIN, 106, rue S^t-Hippolyte, Paris.

La Française-Diamant

à remporté
toutes les grandes épreuves
sur route et sur piste

Faites choix d'une bicyclette
La FRANÇAISE-DIAMANT

9, Rue Descombes, — PARIS-17^e

OIGNON DU PIED

PREUVE DE GUÉRISON

Je suis très satisfaite de votre Baume
Dalet; la douleur a en effet disparu et la
grosesse diminuée. Je vous suis fort
reconnaissante du résultat obtenu et vous
autorise à publier ma lettre.

M^{me} RAINAUD, à Blis-et-Born,
par Saint-Pierre-de-Chignac (Dordogne)
BAUME DALET, Remède unique au
Laboratoire DALET, 64, Boul. des Batignolles, PARIS
Prix : Par Poste, 6 fr.; contre remb., 6,25

LA MAISON DES DICTIONNAIRES

6, rue Herichal, PARIS (VI^e)

est la seule Bibliothèque française qui centralise la vente de
TOUS LES DICTIONNAIRES CONNUS
Voir son Catalogue bibliographique
Recherche exemplaires épuisés et d'occasion



Heure Exacte

est donnée par les Chronomètres
"CHRONO-COQ"
Chronomètres "NATIONALE"
Chronomètres "MAXIMA"
en Acier, Métal, Argent et Or
MONTRES réglées aux TEMPÉRATURES
d'une solidité et d'une régularité parfaites
Médaille d'Or, Exposition Universelle de 1904
FABRIQUÉS PAR LE
G^e COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
19, Rue de Belfort, (Anc^{re} M^{re} E. DUPAS)
H. MICHAUD, Successeur et Successeur
Directeur, BESANCON (Doubs)
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ CONTRE 0,25 c.

L'ALCOOL de MENTHE

RICQLÈS

est le produit hygiénique
indispensable.MALADIES
INTIMES

COMPRIMÉS DE GIBERT
10 ans de succès ininterrompus
La boîte de 50 comprimés Onze fr. (impôt compris)
Envoi franco contre espèces ou mandat adressés à la
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne — MARSEILLE
Très nombreuses déclarations médicales et
attestations de la clientèle.
Dépôts à Paris : Pharmacie Centrale Turbigo, 57, rue de
Turbigo; et Pharmacie Planche, 2, rue de l'Arrivée.

HISPANO
D'ELAGE
BONDIS & Co
RENAULT
CHENARD
45, Avenue de la Grande-Armée, PARIS
VENTE - LOCATION - GARAGE

LA REVUE COMIQUE, par Jehan Testevuide



— Dis, grand père, qui qu'est le plus fort,
Napoléon ou le maréchal Foch ?
— Mon petit on saura ça dans cent ans.



— Ney : 15 voix ; Lannes : 9 voix ; Mas-
séna : 6 voix... Qu'est-ce que c'est que tous
ces types-là, est-ce qu'ils sont sur nos listes ?



— Trop p'tit, c't'homme-là, pour faire un
sous-officier !
— Napoléon aussi était p'tit, m'n'adju-
dant !
— L'était p'tit, mais l'était moins gourde !



— Ne vous en faites pas, Mame Michu,
c'est le père Joffre et Napoléon qui se flan-
quent une trifouillée...

CHOCOLAT Le meilleur LOMBART



Les Parfums BICHARA
se trouvent partout
BICHARA
PARFUMEUR SYRIEN
10, Chaussée-d'Antin, PARIS
Téléph. : Louvre 27-93

CORS, ŒILS de PERDRIX,
CALLUSITÉS, DURILLONS,
VERRUES extirpées à jamais avec l'
ANTICOR-BRELAND
2 fr. pharmacies
2,25 (4^e poste)
BRELAND, Phisica 51, Rue ANTOINETTE, LYON



Buveurs de VITTEL

Pour éviter toute substitution

Exigez **Grande Source**EN VENTE PARTOUT
et 24, rue du 4-Septembre. Paris

EXIGEZ les Véritables

GRAINS de VALS

Laxatifs dépuratifs

un seul grain au repas du soir
tous les 2 ou 3 jours

nettoie estomac et intestin

• le flacon pour 3 mois • Le double flacon pour 6 mois
Impôt compris — TOUTES PHARMACIES.

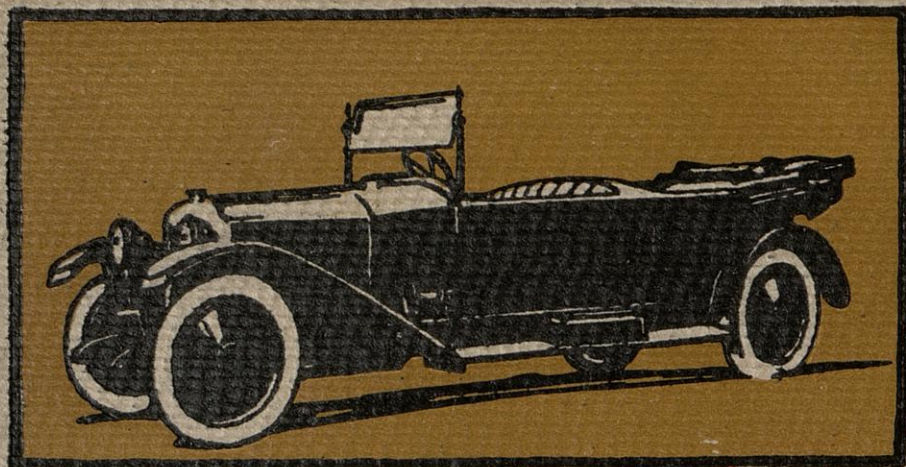
Les cycles et
motos "Armor"
ont eu dans toutes
les courses, des
succès, grâce à
leur fabrication
:: soignée ::



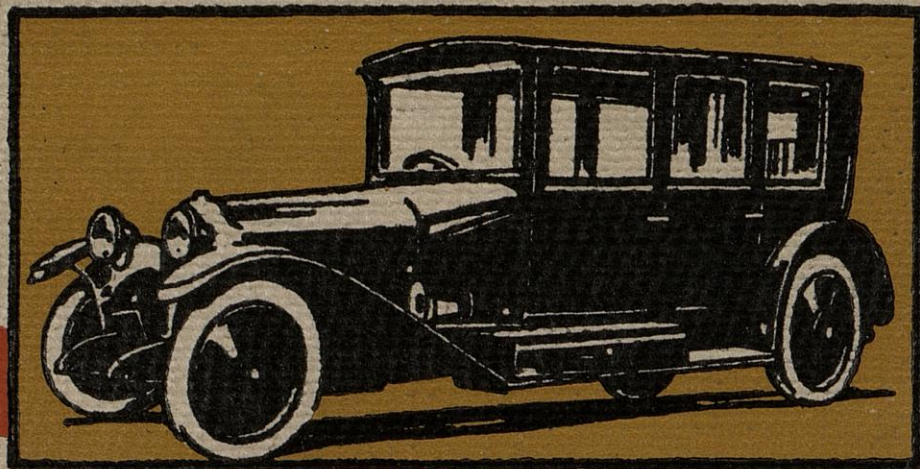
C'est un fait
qu'il est facile de
contrôler : quand
on a monté une
"Armor" on
n'en veut plus
:: d'autre ::

Etabl. PUBLICITO, Clichy (S. & O.)

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CONSTRUCTION FRANÇAISE



Torpédo 10 hp, 4 places



Conduite intérieure 18 hp.

4 cyl. **10** hp.



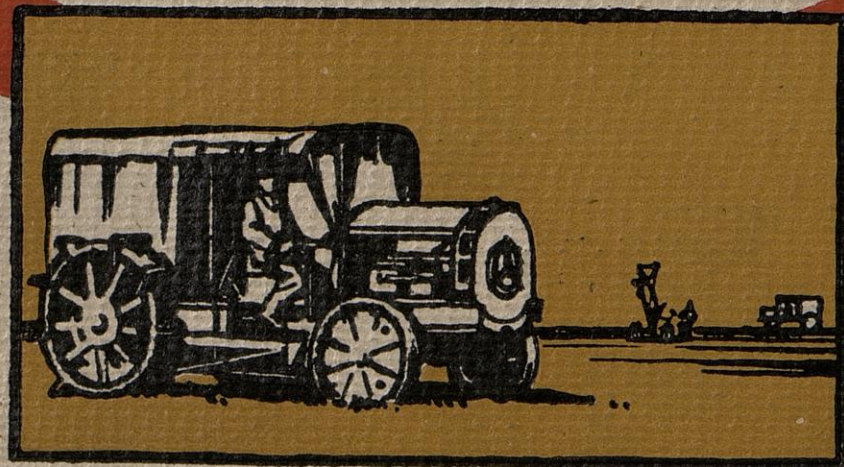
De Dion Bouton

8 cyl. **18** hp.

CATALOGUE
SUR DEMANDE



Arroseuse balayeuse.



Treuil de labourage.

USINE A
PUTEAUX (Seine)



Camion.